

UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pavespotique00fr

BINDING LIST JUN 1 5 1923

POÉSIES CHOISIES

TROISIÈME SÉRIE

LOUIS FRÉCHETTE

POÉSIES CHOISIES

TROISIÈME SÉRIE:

I

ÉPAVES POÉTIQUES

II

VERONICA

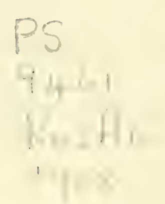
Drame en cinq actes



171716.
23.V.22

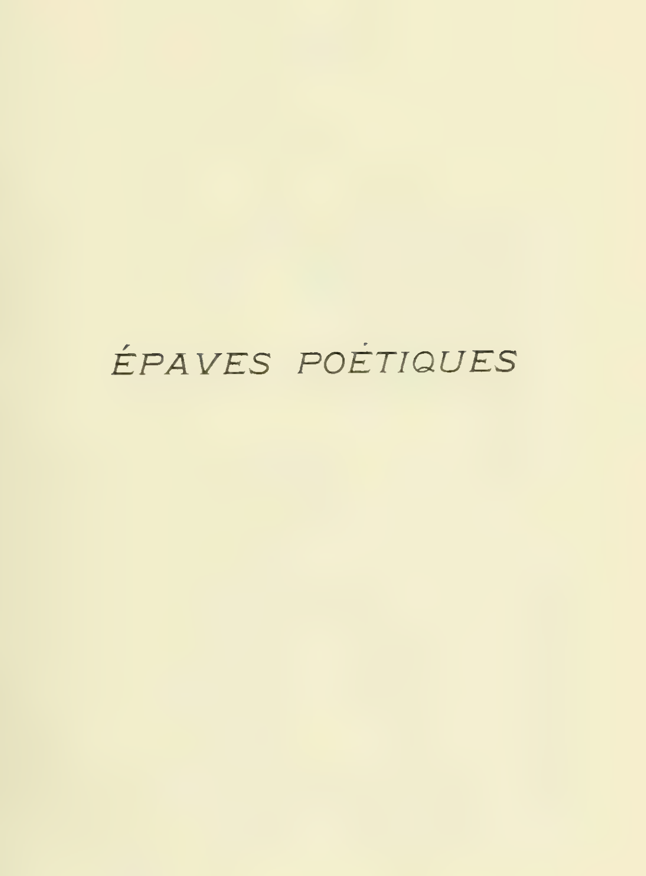
MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
256, rue Saint-Paul

1908



Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada,
en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix, par LOUIS FRÉCHETTE,
au ministère de l'Agriculture.

ÉPAVES POÉTIQUES



PRÉFACE

Les épaves sont ce qui reste après un naufrage, les débris abandonnés que la vague rejette sur les grèves, que les intempéries effritent, que le temps disperse et emporte à vau-l'eau. Les *Epaves poétiques*, c'est là un titre qui convient à ce livre, et qui répond parfaitement à la pensée de son auteur. Je n'ai pas la prétention de croire que ces bribes échapperont au naufrage qui attend les pauvres feuillets que j'ai jetés un peu toute ma vie au vent des événements et des circonstances. Si quelques-uns résistent plus longtemps que les autres au tourbillon qui les entraîne dans le gouffre inévitable de l'oubli, je n'aurai rien à désirer de plus.

Les plus importants de ces essais, peut-être, se trouvent compris, dans les deux premiers volumes du recueil que mes Editeurs ont publié sous le titre général de *Poésies choisies*, c'est-à-dire dans *La Légende d'un Peuple*, et *Les Feuilles Volantes*, où se trouve comprise ma série de sonnets intitulée *Les oiseaux de Neiges*. En dehors de ces deux volumes, j'ai recueilli bon nombre de pièces inédites auxquelles j'ai ajouté ce qui m'a semblé le moins défectueux dans mes anciens recueils — *Mes Loisirs*, *Fleurs Boréales* et *Pêle-mêle*, dont le tirage est depuis longtemps épuisé. Enfin, l'ouvrage se clot par mon drame *Veronica*, qui fut représenté au théâtre des Variétés, à Montréal, il y a quelques années, et qui n'a jamais été imprimé en entier.

Nul lien de cohésion entre ces pièces. La page patriotique s'accole à la page intime; la strophe religieuse suit de près la stance descriptive ; l'ode pindarique coudoie le récit légendaire ; la plainte d'un cœur blessé succède sans transitions à quelque réminiscence idyllique; la romance pensive se mêle à la claironnée guerrière. Il y a plus: à côté d'un travail plus ou moins récent, s'étalent, dans leur inexpérience naïve, les aspirations du collégien à la recherche de la formule poétique et de la tournure qu'il donnera à l'extériorisation de son rêve, à l'expression de sa pensée.

Ces tentatives d'adolescent, qu'on est convenu d'appeler "péchés de jeunesse" — de même que nombre de bluettes légères ou d'impromptus de circonstances qui ne valent guère mieux — méritaient peu, je le sais, de trouver place dans un volume à prétentions plus ou moins sérieuses. Il eût été plus sage peut-être de laisser ces pauvres feuilles mortes s'envoler au gré des brises d'automne, à jamais perdues pour les lecteurs et pour moi. Néanmoins, si ces humbles essais n'ont qu'une valeur à peu près nulle comme œuvre d'art, ils en ont une au point de vue documentaire. Ils sont non seulement l'expression d'une pensée ou d'un rêve en embryon, mais on y trouvera de plus la trace des efforts littéraires qui ont caractérisé toute une époque intellectuelle dans notre pays. On peut y suivre pour ainsi dire pas à pas les développements d'une âme en proie aux hantises d'une poésie dont elle ignorait le langage, les règles et les procédés, et qu'elle essayait de traduire sans modèles, sans traditions et presque sans maîtres.

On y découvrira surtout les défauts et les qualités du milieu ambiant, l'avènement d'une génération qui, malgré ses tâtonnements et ses hésitations, a parcouru jusqu'à nos jours un chemin qu'on ne saurait mesurer sans quelque satisfaction, et peut-être sans quelque profit, si ceux qui sont venus après elle veulent la juger avec impartialité.

C'est à ceux des nôtres qui sont aujourd'hui en relations constantes avec les publications françaises, avec les écrivains de toutes les écoles, qui n'ont qu'à le vouloir pour mettre la main sur les chefs-d'œuvre classiques et modernes, sur les critiques les plus autorisées, de même que sur des ouvrages de toutes les nuances et de toutes les portées, traitant de l'art d'écrire ; c'est à ceux-là, dis-je, qu'il sera sans doute intéressant de remonter vers un passé si différent d'aujourd'hui, et pourtant encore si peu éloigné de l'époque actuelle.

Ils se demanderont peut-être comment, en suivant nos classes des *Humanités* ou de *Rhétorique*, en étudiant une profession pour s'assurer le pain quotidien, nous avions le courage d'aborder la culture des Lettres — surtout quand il nous fallait, de soi, s'initier à tout, même aux ressources de la langue — et cela sans espoir d'obtenir la moindre rémunération, le moindre succès dans la vie.

Envisagées de cette façon, les faiblesses même de nos premiers écrits comparés à la valeur relative de ceux qui les ont suivis, peuvent servir de leçon utile à ceux que les difficultés et les insuccès pourraient décourager dans la voie littéraire — voie toujours si ardue dans un pays comme le nôtre, et qui pourtant conduit seul un peuple vers les hautes destinées intellectuelles.

L. F.

ODE

Pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Mgr de Laval, premier évêque de Québec.

Notre avenir allait s'ouvrir sur l'Inconnu.
Pour nos rangs décimés le temps était venu
De voir s'accomplir les présages.
Et l'on se demandait, dans l'effroi prosterné,
Pour ce pays naissant quelle heure avait sonné
A l'éternel cadran des âges.

Contre la destinée et les arrêts du sort,
Quand toute résistance a brisé son ressort,
A quoi sert de fourbir des armes ?
Le découragement régnait de toutes parts ;
Et nos preux regardaient s'effondrer leurs remparts,
Avec des yeux rougis de larmes.

Mornes, et refoulant mille sanglots amers,
Nos pères avaient vu, pour repasser les mers,
        Partir le drapeau de la France ;
Et, groupe de héros oubliés sous les cieux,
Ils promenaient partout leurs regards anxieux,
        Cherchant la dernière espérance.

Alors, du haut des airs, sur ces abandonnés,
L'Archange protecteur des peuples nouveau-nés
        Dans l'ombre ouvrit sa main céleste ;
Et l'oreille entendit, des éternels sommets,
Une voix s'écrier : — Vous ne serez jamais
        Orphelins, car ceci vous reste !

Et le front nimbé d'or, comme un nouveau Sina,
Le rocher de Québec soudain s'illumina ;
        Et les vaincus, dans leurs détresses,
De tant de maux soufferts à demi consolés,
Virent briller au loin sur leurs murs écroulés.
        L'arc-en-ciel des saintes promesses.

Douce terre natale, ô mon cher Canada !
Qui donc jetait ainsi ce fier *sursum corda*
A la nation prisonnière ?
Dans un ciel qui semblait à jamais obscurci,
Sur ces désespérés qui donc faisait ainsi
Luire l'espérance dernière ?

Un homme avait passé, grand parmi les humains,
Qui de son cœur avait, bien plus que de ses mains,
Bâti sur le haut promontoire
Où tonnaient si souvent la poudre et le canon,
Un temple de science et de paix, d'où son nom
Rayonne encor dans notre histoire.

Ce temple, monument d'un zèle sans rival,
Ce temple, l'abrégé de ton œuvre, ô Laval !
C'était lui qui, dans ces jours sombres.
Quand la fatalité nous broyait de ses nœuds,
Dressait sur les hauteurs son fronton lumineux,
Intact au milieu des décombres.

Retour inespéré des destins inconstants,
Sur cette ère de deuil le bras lassé du Temps
Enfin daigna fermer les portes :
L'airain ne gronda plus au front de nos cités ;
Et l'on cessa de voir sur nos champs dévastés
Passer de sanglantes cohortes.

Mais de nouveaux périls se creusaient sous nos pas ;
Dans ses obscurs desseins le hasard n'allait pas
Laisser nos forces inactives ;
Aux pauvres naufragés dont l'effort surnageait,
Pour d'autres lendemains l'avenir ménageait
D'autres luttes en perspectives.

Les noirs complots après le défi des clairons !
Après la foudre, après le choc des escadrons,
L'éclosion des haines sourdes !
Plus de sabres au clair ! plus de vols d'étendards !
Mais l'astuce dans l'ombre empoisonnant ses dards...
C'était l'heure des tâches lourdes.

Alors, sourd ou rebelle aux lâches compromis,
Sur sa cime, au milieu des créneaux ennemis,
A son passé toujours fidèle,
Déconcertant l'intrigue et ses pièges adroits,
Pour sauver notre race et défendre nos droits,
Le temple se fit citadelle.

Il devint plus : ce fut le sublime creuset
Où dans les cœurs, de père en fils, se transfusait
L'essence des sèves robustes ;
Où l'âme des aïeux et des héros d'hier
Fermentait, allumant au sang d'un peuple fier
La passion des choses justes.

Nous avions à garder notre langue, nos lois,
Nos coutumes, nos mœurs, nos souvenirs gaulois,
Notre Foi, ce dernier refuge !
Ce fut l'Arche, vaisseau solidement ancré,
A qui l'on confia tout ce dépôt sacré,
Et qui le sauva du déluge.

Le saint Temple ! voyez émerger de son sein,
Ces nouveaux combattants, infatigable essaim
Armé pour la cause commune ;
Au soleil des forums, à l'ombre des clochers,
Ils ont massé leur nombre, et luttent, retranchés
Dans la chaire ou dans la tribune.

Ils vont, prêtre, orateur, poète, historien...
C'est le dernier carré des vieilles gardes : rien
N'abat leur effort unanime.
Ce sont les paladins des suprêmes combats ;
Nul ne manque à l'appel... Canadiens, chapeaux bas !
Devant le défilé sublime !

O Laval ! ces grands jours sont maintenant lointains ;
De nos rivalités les brandons sont éteints ;
La Discorde a plié son aile ;
Joyeux avant-coureur de nouvelles saisons,
On voit, lueur sereine, au bord des horizons
Poindre une aurore fraternelle.

Paix à tous désormais !... L'ombre de Papineau,
Triomphante, sourit au bronze de Garneau ;
Et la divine Poésie,
Du haut de l'Empyrée abaissant son essor,
Au nom de la Patrie attache un fleuron d'or
A la lyre de Crémazie !

Les choses ont ainsi leurs flux et leurs reflux :
Les rivaux d'autrefois ne se mesurent plus
Que dans des joutes pacifiques...
Et, là même, ô Laval, c'est toi qui nous défends,
Puisque c'est toi qui ceins les reins de nos enfants
Pour ces arènes magnifiques !

C'est ton œuvre, grand mort, qui fit cela pour nous !
Aussi voilà pourquoi tout un peuple à genoux,
Plein d'une émotion sincère,
Naufragé que ta voile a su conduire au port,
Dans sa reconnaissance acclame avec transport
Ce glorieux anniversaire !

O noble *Alma Mater*, laisse-nous te bénir !
Tu sauvas le passé : pour sauver l'avenir,
Puisse ta masse grandiose,
Sur ton roc, face à face avec l'azur des cieux,
Pour des siècles encor rayonner à nos yeux
Dans des splendeurs d'apothéose !

LE QUATORZE-JUILLET

C'était le Quatorze-juillet ;
Le peuple, qui se réveillait
En transe,
Chassa les rois épouvantés
Et proclama tes libertés,
O France !

Depuis, sans jamais te lasser,
Sur le monde on te vit passer
Sereine,
Semant tous les progrès divers,
Et rayonnant sur l'univers,
O Reine !

A toi nos vœux les plus touchants,
O nation digne des chants
D'Homère !
Dans le deuil comme aux jours vainqueurs,
A toi tout l'amour de nos cœurs,
O Mère !

⁂

O Quatorze-Juillet ! ô sublime réveil !
Les peuples affranchis acclament ton soleil
Dont la chaleur partout pénètre...
Soleil qui dissipa tant de brouillards épais ;
Soleil de liberté, de justice et de paix ;
Aurore des soleils à naître !

Quand brillèrent au ciel ses éclats fulgurants,
Comme à Sodome, on vit des antiques tyrans
Fondre les vieux donjons de pierre ;
On vit surgir au jour tous les droits enfouis ;
Et devant ses rayons, farouches, éblouis,
Dix siècles baisser la paupière !

Les hydres de la nuit, les larves du passé,
Cachots suintants et noirs, horribles *in pace*
Voués à d'horribles usages,
Tenailles, chevalets, formidables verrous,
Chaînes, haches, billots, lourds registres d'écrous,
Sombres attirails des vieux âges ;

Massifs créneaux, murs sourds et muet souterrain,
Ais de chêne roulant sur triples gonds d'airain,
Coins obscurs où la mort fermente,
Seuils où l'on dit au jour un éternel adieu,
Tout, sous le bras du peuple et le souffle de Dieu,
Fut balayé dans la tourmente !

L'Ange de l'avenir avait choisi les siens.
La Bastille tomba comme les dieux anciens
Devant l'apôtre de Solyme ;
Et, dans l'effondrement, le tumulte et les cris,
On vit l'humanité debout sur les débris,
Dans un embrassement sublime.

Un immense hosanna s'éleva dans les airs,
Et d'échos en échos alla jusqu'aux déserts
Annoncer qu'au beau ciel de France,
Effroi du despotisme à jamais confondu,
Brillait cet arc-en-ciel si longtemps attendu :
L'arc-en-ciel de la délivrance.

*
* *

O Paris, grand semeur de l'immortel sillon !
O France, noble nef dont le fier pavillon
Vole sans cesse à la conquête
Des mondes inconnus perdus dans l'avenir,
Ce jour entre tous cher à votre souvenir,
Vous l'avez pris pour votre fête !

France, ce que tu fais, tu le fais toujours grand.
Vers les plus hauts sentiers, toujours au premier rang,
Tu prends le monde pour domaine ;
Et s'il faut une fête à ta virilité,
C'est la fête du Peuple et de la Liberté,
La fête de la race humaine !

Ah ! si partout où luit l'éclat de tes bienfaits,
Où l'on bénit ton nom, où l'on sent les effets
— Aux palais ou dans les chaumières —
De tout ce que tu fis pour notre humanité ;
En tous lieux où quelqu'un vit libre, racheté
Par ton sang ou par tes lumières ;

En tous lieux où ton nom brisa quelque lien,
Où ton ardent esprit a semé quelque bien,
Comme soldat ou comme apôtre,
Noble bilan d'honneur, tout devait se compter,
On verrait aujourd'hui tes étendards flotter,
France, d'un bout du monde à l'autre !

Mais qu'importe à ton cœur, la tourbe des ingrats,
Si l'on trouve toujours ton génie et ton bras
Au service des saintes causes !
Laisse dans l'univers chacun suivre sa loi ;
Laisse mordre ou ramper ; ta mission, à toi !
C'est d'accomplir de grandes choses !

Et vous, ses ennemis toujours prêts à sévir,
Si vous avez jamais rêvé de l'asservir,
Vous ne savez ce que vous faites ;
Malgré tous vos efforts, vous la verrez toujours
Vous dominer d'en haut, grande dans ses beaux jours,
Plus grande encor dans ses défaites !

La France est au-dessus de vos lazzi moqueurs !
Un poète l'a dit : — Vous vous croirez vainqueurs ;
Vous croirez l'avoir poignardée ;
Au droit substituant la torche et le canon,
Vous vous direz : — Enfin, la France est morte ! — Non !
Elle vous vaincra par l'idée !

Elle entrera chez vous — non pas par trahisons —
Mais pour briser les fers et rouvrir les prisons,
Versant du miel dans votre absinthe,
Le pardon sur la lèvre et le livre à la main,
Frères, vous la verrez passer par le chemin
Prêchant la fraternité sainte.

***

Et vous serez vaincus ! — Mais ses enfants, mais nous,
Nous ses fils éloignés qui l'aimons à genoux,
A quoi devons-nous nous attendre ?
A nous les méconnus, à nous les oubliés,
La France tend au loin ses bras hospitaliers ;
Disons-lui donc d'une voix tendre :

— O France, ô notre mère adorée à jamais !
Amour à toi qui fis luire à tous les sommets
La grande liberté chrétienne !
Ta gloire rejaillit sur nous, car — Dieu merci ! —
Le Quatorze-Juillet, c'est notre fête aussi,
O France, puisque c'est la tienne !

Mère, va ton chemin ! Dieu, l'auteur du progrès,
Du haut du ciel profond sourit quand tu parais
Pour dénouer quelque servage ;
Oui, Dieu sourit là-haut, car ils ont blasphémé,
Ceux qui jamais on dit que son Fils bien-aimé,
Jésus bénissait l'esclavage !

Qui donc, parmi tous ceux que tu nommes tes fils,
Pourraient, lançant au ciel leurs aveugles défis,
Entraver ta marche féconde ?
Quels guides imprudents pourraient te dévoyer,
Astre générateur, dont le puissant foyer
Verse tant d'éclat sur le monde ?

Non, non ! tu dois toujours l'exemple aux nations !
Après avoir vaincu toutes les factions,
A tout injuste joug rebelle,
Qu'il monte de la plèbe ou descende des rois,
Tu sauras marcher, libre et chrétienne à la fois,
Dans la carrière où Dieu t'appelle !

***

Avec toi le passé s'écroule,
Sublime Quatorze-Juillet,
Avant ton aurore, la foule
Dans l'abjection sommeillait.
Tu parais, et soudain la France
Donne à la pauvre humanité
Ce gage de sa délivrance :
L'Egalité !

O date d'immortels présages,
Avant toi que de maux soufferts !
Les peuples allaient par les âges
Traînant leur opprobre et leurs fers.
Tu brillas, et, brisant ses chaînes,
L'homme vit luire en sa fierté,
Au reflet des aubes prochaines,
La Liberté !

C'est toi, France, mère féconde
Qu'on ne saurait assez bénir,
Qui souffles ainsi sur le monde
Les effluves de l'avenir.
Quelle nation s'y dérobe,
Quand ta suprême autorité
Crie à tous les enfants du globe :
Fraternité !

Fraternité, divine flamme
Egalité, source du droit !

O Liberté, toi que proclame
Toute âme qui pense et qui croit !
Aux plis du drapeau tricolore,
O sainte et grande trinité !
Gloire au jour où vous vit éclore
L'humanité !

A SA MAJESTÉ

VICTORIA 1ère

A l'occasion du 60e anniversaire de son couronnement.

Sonnez, clairons ! sonnez, buccins ! sonnez, fanfares !
Flèches, dômes et tours, flambez comme des phares !
Bronze des carillons, tonnerres des créneaux,
Que votre voix réponde aux clameurs délirantes ;
Et que cent millions de poitrines vibrantes
Mêlent un long vivat aux chants nationaux !

Qu'on festonne les murs ! qu'on pavoise les rues !
Que partout, au-dessus des foules accourues,
Flotte un vol d'étendards sous le ciel radieux !
Qu'un essaim de drapeaux couronne tous les faîtes :
C'est le roi des grands jours, c'est la fête des fêtes,
L'anniversaire auguste, éclatant et joyeux !

Que va-t-on célébrer ?... Quelque nom de victoire
Inscrit en lettres d'or au fronton de l'Histoire ?
Quelque héros fameux par le glaive et le sang ?
Quelque dompteur de rois, fier gagneur de batailles,
Colosse aux reins d'acier dont les plus hautes tailles
N'atteignent point le torse orgueilleux et puissant ?

Est-ce au moins quelque Etat, nation souveraine,
Qui fête son triomphe en quelque noble arène
Où sa gloire a conquis quelque immense renom,
Ou laissé sur ses pas quelque immortelle trace ?
D'un pays tout entier ou de toute une race
Est-ce l'apothéose éblouissante ?... Non !

Non, ce n'est pas non plus, aux murs du Colysée,
La rivale traînant sa rivale écrasée ;
Point de tourbe à genoux sur le bord du chemin
Pour voir un favori du canon et du sabre,
Eperonnant les flancs d'un cheval qui se cabre,
Passer l'éclair au front et la foudre à la main !

Non ! silence aux accents des rouges épopées !
Aux cris victorieux comme au choc des épées !
Point d'outrage aux vaincus sous les yeux de leurs fils !
Point de morgue insensée agitant fer et flammes
Au grand soleil, pour mieux aviver dans les âmes
Les tragiques rancœurs des éternels défis !

Non ! c'est l'ovation clémente et magnifique ;
C'est le couronnement sublime et pacifique
De tout ce que la gloire a de moins offensant ;
Le cœur tout débordant d'émotion suprême,
C'est plus qu'un peuple entier, c'est l'humanité même
Qui pousse vers le ciel un cri reconnaissant.

Hommes de l'avenir, cette fête est la vôtre ;
Car sous tous les climats, d'un hémisphère à l'autre,
C'est l'hymen du Progrès et de la Liberté ;
Sous la même bannière, alliances bénies,
C'est l'immense hosanna de vingt races unies
Dans un pacte d'amour et de fraternité !

*
* *

O Reine ! soixante ans ont passé sur le monde
Depuis l'heure où, fidèle aux antiques serments,
Le vœu d'un peuple altier mit sur ta tête blonde
Le vieux bandeau royal des vieux césars normands.

Tu sortais de l'enfance, et l'existence encore
N'avait été pour toi qu'un matin triomphant ;
C'était cruellement assombrir ton aurore ;
C'était d'un poids bien lourd charger ton front d'enfant.

Le sceptre va trembler entre tes mains débiles ;
Ton épaule ploiera sous ce manteau de roi ;
L'aveugle populaire, aux instincts si mobiles,
Courbera-t-il longtemps son orgueil devant toi ?

La Révolte, semblable au levain qui fermente,
Remue en Amérique et gronde en Orient ;
Ne va-t-il pas sombrer, vaincu par la tourmente,
Ce trône où ta beauté commande en souriant ?

Mais non ! A ton aspect la Révolte désarme ;
Toute haine se fond à ta sérénité ;
Devant la douce enfant dont il subit le charme,
Le vieux lion s'apaise et se couche dompté.

Et soixante ans, on vit, au milieu des désastres
De ce grand siècle en proie à tant de vents divers,
L'étoile d'Albion grandir parmi les astres,
Et ses rayonnements éblouir l'univers.

Sur les flots déchaînés, solide comme l'Arche,
La noble nef, cinglant au milieu des hourras,
Vogua, sans qu'un revers vînt ralentir sa marche,
Vers les sommets féconds des nouveaux ararats.

Voyage solennel ! sublime traversée !
Jamais on n'avait vu, sur plus vaste chemin,
Plus ostensiblement, la divine pensée
Vers des destins plus hauts guider l'esprit humain.

Jamais on n'avait vu, malgré tous les présages,
Des rivages du Gange aux bords du Saint-Laurent,
Sous un même drapeau flottant au vent des âges,
Semblable impulsion vers le noble et le grand.

Ce fut un cycle d'or, de calme et de lumières ;
A l'appel du Génie aux multiples aspects,
On vit, même au foyer des plus humbles chaumières,
Naître une ère d'espoir, de justice et de paix.

La vierge Liberté chanta toute sa gamme.
Et le monde, de l'un jusqu'à l'autre océan,
Regardait, étonné, cet empire géant
Agenouillé devant le sceptre d'une femme !

*
* *

Ce sceptre, il nous fut doux ; ton joug nous fut léger,
O Reine !... On voit souvent la masse s'insurger
Contre le pouvoir qui l'oppresse ;
Mais qui pourrait frapper le bras qui le défend ?
D'un mouvement ingrat, qui vit jamais l'enfant
Mordre la main qui le caresse ?

Pour le peuple, en effet, une aurore avait lui.
Tu dis : Le souverain, ce n'est pas moi, c'est lui !
Et pour maintenir l'équilibre,
Tu mis dans le plateau le livre de la Loi,
Sachant qu'on n'est jamais grande reine ou grand roi
Qu'en règnant sur un pays libre.

Oui, durant soixante ans, le despotisme ancien
Devant ton sceptre d'or dut abaisser le sien,
En rebroussant sa marche oblique ;
Et l'Histoire dira, dans l'avenir des temps :
— Ce règne glorieux, qui dura soixante ans,
Fut soixante ans de république !

Du vieux code il a su briser le cadre étroit ;
De nos jours, grâce à lui, sur le terrain du droit,
Plus d'inégalité factice !
L'odieux privilège, autrefois acclamé,
S'incline maintenant, à jamais désarmé,
Devant l'éternelle Justice.

O généreux essor vers l'immense horizon !
Pour le cœur et l'esprit, pour l'âme et la raison,
        Ce règne est une délivrance ;
C'est l'aube avant-coureur des grands soleils levants,
L'Ange des jours futurs qui sonne aux quatre vents
        La diane de l'espérance.

Or, notre siècle heureux te devra ce progrès,
O souveraine, qui, sans efforts ni regrets,
        Dédaignas les vains bruits qu'on prône,
Et qui, femme sans tache ou fière Majesté,
Des vertus de la plèbe ornant la royauté,
        Sus démocratiser le trône.

*
* *

O reine ! je n'ai pas, maladroit courtisan,
La strophe adulatrice et le vers séduisant
Qu'il faut, dit-on, pour plaire aux têtes couronnées.
On pourrait remonter le cours de mes années,
Sans trouver sous ma plume, au parler toujours franc,
Un mot de flatterie à l'adresse d'un grand.

Au contraire, invoquant l'inexorable Histoire,
J'ai souvent dirigé ma verve imprécatoire
Contre les oppresseurs dont la perversité
Fit durant si longtemps pleurer l'humanité
Saignante sous l'effort de ses révoltes vaines.
En outre, par le sang qui coule dans mes veines,
Par la religion du passé, j'appartiens
A de chers souvenirs qui ne sont pas les tiens.
Ton drapeau, fier symbole à qui je rends hommage,
Ce drapeau, dont l'éclat reflète aux yeux l'image
Du soleil qui pour lui ne se couche jamais,
Ce drapeau de ta race, et le mien désormais,
Il me fut imposé dans un jour de défaite ;
Et quand je le bénis, quand les miens lui font fête,
Je ne sais quelle voix me crie au fond du cœur :
“ Passe outre ! ce drapeau, c'est celui du vainqueur ! ”
Eh bien, quand, malgré tout, d'un œil pensif je sonde
Tout ce que ton exemple a fait de par le monde
Pour la démocratie et pour la liberté,
Sans renier en rien ma foi ni ma fierté,
A toi qui présidas à cette ère sereine,
Je sens pouvoir t'offrir, bien sincère, ô ma Reine !
Avec ma loyauté de sujet-citoyen,
L'hommage du Français et du républicain !

. . . .

Sonnez, clairons ! sonnez, buccins ! sonnez, fanfares !
Flèches, dômes et tours, flambez comme des phares !
Qu'on jonche les chemins de fleurs et d'*ever-green !*
Qu'un hymne saint réponde aux salves délirantes ;
Et que cent millions de poitrines vibrantes
A tous les vents du ciel chantent : *God sav' the Queen !*

A M. L'ABBÉ TANGUAY

Auteur du "Dictionnaire généalogique des familles canadiennes"

Quand l'Histoire, prenant son austère burin,
Des âges qui s'en vont, sur ses tables d'airain,
        Fixe l'empreinte ineffaçable,
Son œil impartial n'a pas de trahisons,
Mais forcé d'embrasser d'immenses horizons,
        Il néglige le grain de sable.

Le pic au front altier lui cache le sillon ;
Elle n'aperçoit point le timide oisillon
        Qui bâtit son nid dans les seigles ;
Son fier regard, qui va de sommets en sommets,
Toujours tourné là-haut, ne s'arrête jamais
        Qu'à regarder voler les aigles.

Empereurs, potentats, capitaines fameux,
Chefs d'un jour surnageant sur les flots écumeux
Des déchainements populaires,
Eclatante victoire ou drame ensanglanté,
Grands hommes ou hauts faits ont seuls droit de cité
Dans ses annales séculaires.

Quand Turenne, frappé d'un boulet de canon;
Rend l'âme au champ d'honneur, elle redit son nom.
Et va s'incliner sur sa tombe :
Elle donne des pleurs au général mourant ;
Mais passe sans regrets, d'un pas indifférent,
Devant l'humble conscrit qui tombe.

Les peuples, roulent en tourbillon ;
Et comme, lorsque au loin défile un bataillon,
Les hauts cimiers seuls sont en vue,
Des héros et des grands elle compte les jours ;
Mais des petits, hélas ! oubliés pour toujours,
La masse est à peine entrevue.

Amant passionné des temps qui ne sont plus,
Quand j'évoque, rêveur, des siècles révolus
L'image au fond de ma mémoire ;
Ou quand, ceignant le front de nos nobles aïeux
D'un diadème d'or, Garneau fait sous mes yeux
Surgir tout un passé de gloire ;

Devant la foule alors qui s'écarte pour eux,
Je vois passer au loin les mânes de nos preux
En cohorte resplendissante,
Jetant à l'aventure un sublime cartel,
Et gravant sur nos bords un poème immortel,
De leur épée éblouissante.

Je compte nos grands noms, soldat, prêtre, trappeur,
Pionniers, chevaliers sans reproche et sans peur,
Tous ceux dont notre orgueil s'honore :
Depuis l'humble martyr qui convertit les cœurs,
Jusqu'au vaillant tribun foudroyant nos vainqueurs
Des éclats de sa voix sonore.

Mais, dans les rangs pressés de ce groupe charmant,
D'un regard anxieux, je cherche vainement,
Quel que soit le livre que j'ouvre,
Tous ces héros obscurs qui, pour ce sol naissant,
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.

Ils furent grands pourtant, ces paysans hardis
Qui, sur ces bords lointains, défièrent jadis
L'enfant des bois dans ses repaires,
Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,
Au progrès à venir ouvrirent le chemin...
Et ces hommes furent nos pères !

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze, venus
Du fond des vieilles Armoriques !

Le temps les a plongés dans son gouffre béant...
Mais d'exhumer au moins leur beaux noms du néant,
Qui fera l'œuvre expiatoire ?...
C'est vous, savant abbé ! c'est votre livre, ami,
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi
L'ingratitude de l'Histoire !

A S. A. R. LE DUC D'YORK ET DE CORNWALL

PLUS TARD PRINCE DE GALLES

A l'occasion de sa visite au Canada.

Au gré des brises parfumées
Qui soufflent des grands monts déserts,
Voyez serpenter dans les airs
De longs panaches de fumées.

C'est une escadre de géants
Qui, débouchant des mers sauvages,
Vient déployer sur nos rivages
L'âpre décor des océans.

Sur le flot que leur proue effrange,
Ils s'avancent, fiers et hautains,
Pendant que, des brumeux lointains,
Emerge leur profil étrange.

Le bronze hurle en leurs sabords ;
La guerre gronde en leurs cordages ;
Viennent-ils, des noirs abordages
Porter l'alarme sur nos bords ?

Non, vraiment, que chacun respire !
Car, au signal des porte-voix,
Couronné d'un vol de pavois,
Paraît le drapeau de l'Empire !

Vivat ! Mais quels aspects nouveaux,
A mesure qu'il se déroule,
Soulèvent au sein de la foule
Cette tempête de bravos ?

Ah ! c'est qu'une de ces carènes
Vient d'arborer sur l'horizon
La pourpre d'un royal blason :
Salut aux couleurs souveraines !

Oui, c'est l'antique royauté
Qui vient apprendre, en nos parages,
Ce que peut dissiper d'orages
Le soleil de la liberté.

C'est l'héritier des vieilles races,
Qui vient voir ce que, pour toujours,
Chez nous l'esprit des nouveaux jours
A lavé de sanglantes traces !

C'est le fils aîné de nos rois :
Avant d'être sacré le Maître,
Il vient nous dire qu'il veut être
Le premier gardien de nos droits.

Soit ! car il veut suivre sans doute
L'exemple tracé devant lui ;
Or nul phare plus haut n'a lui
Pour éclairer plus noble route !

***

Halte, Prince ! Entends-tu ces rumeurs, ce canon,
Tous ces hourras joyeux que l'on mêle à ton nom,
Et sur les foules affolées,
En flots harmonieux l'airain carillonneur,
Du haut des vieilles tours, lancer en ton honneur
Ses plus solennelles volées ?

Un essaim de drapeaux voltige à tous les mâts...
C'est Québec, c'est la ville aux grands panoramas
Qui, debout sur son promontoire,
Dans l'éclat du matin t'a vite reconnu...
Prince, cargue ta voile, et sois le bienvenu
Au seuil sacré de notre histoire !

Regarde ! c'est ici, sous ce sommet altier,
Que, rival des plus grands, notre immortel Cartier
Jadis ancra sa caravelle,
Et déroulant au vent ses plis fleurdelisés,
Vint, la Croix à la main, aux incivilisés
Apporter la bonne nouvelle.

Regarde ces longs prés, ces penchants, ces vallons,
Et, par delà ces champs ondulés d'épis blonds,
Cette forêt mystérieuse...
Ici l'on combattit souvent un contre vingt ;
Pas un guérêt, pas un fourré, pas un ravin
Qui n'ait sa page glorieuse !

Car, de nos moissons d'or si fiers que nous soyons,
L'herbe qui, le printemps, verdit dans nos sillons
Prend sa racine en bien des tombes ;
Sur nos bords aujourd'hui si paisibles, le vent
Aux aromes des bois a mêlé bien souvent
L'odeur des fauves hécatombes.

Lève les yeux, c'est là, sous ces hauts bastions,
Qu'en un jour fatidique on vit deux nations,
Aux lueurs du canon qui gronde,
Dans ce vaste champ-clos aux merveilleux décors,
Ainsi que deux géants s'étreindre corps à corps,
Pour changer la carte d'un monde.

Ce fut un duel épique en un sombre ouragan.
Deux preux, Wolfe et Montcalm, s'étaient jeté le gant,
Et pour mieux mesurer leur taille,
A la tête des leurs dans ce choc hasardeux,
Sur des monceaux de morts s'étaient couchés tous deux,
Fauchés par l'ardente bataille.

Ce furent les martyrs d'un nouvel univers :
Comme si Dieu voulût que, sous ces gazons verts
Où, sans distinctions aucunes,
Ennemis comme amis ont confondu leurs os,
Pour le bonheur de tous le sang des deux héros
Noyât d'éternelles rancunes.

Combien de chocs sanglants, de luttes sans merci,
De combats acharnés haletèrent ici,
        Jusqu'au jour des dernières crises,
A cette époque où rien n'égala, tu le sais,
L'héroïque valeur des vieux colons français
        Avec la barbarie aux prises !

Mais l'orage atteignit à son point culminant
Quand les peuples armés de l'ancien continent,
        Héritiers d'antiques colères,
Sur ce sol vierge encor se donnant rendez-vous,
Dans leur ambition transportèrent chez nous
        Leurs rivalités séculaires.

Nous luttâmes longtemps, nous luttâmes sans fin,
Jusqu'à ce que, vaincus par le nombre et la faim,
        Après la suprême victoire,
Nous dûmes succomber, privés de tous soutiens,
Lorsque le sort jaloux fit en faveur des tiens
        Pencher son urne aléatoire.

Et quand le sort, fixant tout espoir incertain,
Eut enfin mis le sceau sur le futur destin
De cet immense territoire,
Du coup de dé final il consola les cœurs,
En décernant à tous, vaincus comme vainqueurs,
Une part égale de gloire.

***

Les pages de l'Histoire ont toujours leur verso :
Ce qui semble une tombe est parfois un berceau.

***

Souvent le sang versé sur les plaines rougies
Retrempe le ressort des mâles énergies...
Entre les anciens combattants
L'Ange des noirs conflits dès lors ferma son aile ;
Et devant nous, depuis, une ère fraternelle
Ouvrit sa porte à deux battants.

La grande loi qui veut que tout meure et renaisse
A fait revivre ici, radieux de jeunesse,
    D'ardeur et de virilité,
Un peuple fier d'avoir, en ses veines vivaces,
Le sang chaud et fécond des deux plus fortes races
    Dont s'honore l'humanité.

Des préjugés d'antan il a brisé les chaînes ;
Et, l'œil plein du rayon des aurores prochaines,
    Il poursuit son noble chemin,
Peuple libre, ennemi de tous les arbitraires,
Peuple de travailleurs, surtout peuples de frères
    Qui marchent la main dans la main.

Les rivaux d'autrefois, devenus des émules,
Ont des anciens défis renié les formules ;
    Et, du sol vaillants défenseurs,
A l'appel du péril, souvent un contre quatre,
Sous les mêmes drapeaux on les a vus combattre
    Et vaincre les envahisseurs.

Sans cesse élargissant la route où Dieu les mène,
Reculant les confins de leur riche domaine,
En infatigables lutteurs,
Ils ont fertilisé la lande et la savane,
Et nul désert n'a pu lasser la caravane
De leurs hardis explorateurs.

De merveilleux projets l'âme toujours en quête,
Ils ont accumulé conquête sur conquête,
Et l'on voit, d'instants en instants,
Du fond de leurs torrents surgir des métropoles,
Pendant que leurs hameaux se couvrent de coupoles
Et leurs mers de palais flottants.

Ce n'est pas tout encore : ingénieurs sublimes,
De nos himalayas ils ont dompté les cimes
Au travers d'obstacles sans nom,
Et, par un coup d'audace immense et magnifique,
Relié l'Atlantique avec le Pacifique
Par un gigantesque chaînon.

Vaste artère par où, voyageuses cohortes,
Demain les nations jetteront à nos portes
Les richesses de l'Orient ;
Car l'heure va venir, l'heure où, sans jalousie,
Sur le sol canadien, l'Europe avec l'Asie
S'embrasseront en souriant.

Voilà ce peuple né de la lutte suprême !
Plus que tout autre il a résolu le problème
De la sainte fraternité ;
Chez lui le droit de l'homme au devoir s'associe ;
La base de son code a nom Démocratie,
Et sa devise est : Liberté !

Dans la foi collective, il met son espérance...
Non content d'enlacer la fleur-de-lys de France
Avec les roses d'Albion,
Il est fier de mêler encore, en sa guirlande,
L'âpre chardon d'Ecosse au doux shamrock d'Irlande ;
Féconde et robuste union !

Union ! union ! alliance ! harmonie !
Tolérance chrétienne et concorde bénie !
Serions-nous donc les précurseurs
De ces jours radieux que l'avenir recèle,
Jours si longtemps rêvés de paix universelle,
Où les nations seront sœurs ?

ENVOI

Prince, on a dit qu'un peuple heureux n'a pas d'histoire.
Or, tu le vois, sans être un peuple aventureux,
Nous avons notre histoire, et nous vivons heureux,
En dépit de ce mot vide et déclamatoire.

Ce bonheur fait de paix, de calme et de repos,
A qui le devons-nous après la Providence ?
Si ce n'est à la fière et libre indépendance
Qui règne sous les plis de tes nobles drapeaux.

Reçois-en donc ici notre hommage sincère !
Les liens qu'en nos cœurs ont créés avant toi
Ton immortelle aïeule et notre auguste roi,
Ta présence aujourd'hui les double et les resserre.

Mais une femme est là qui trône à ton côté ;
Dans nos chers souvenirs vivra sa douce image ;
Qu'elle accepte, elle aussi, sa part de notre hommage,
Reine déjà, de par la Grâce et la Bonté !

Que tout, jusques à l'air que sa bouche respire,
Se dispute en ce jour l'honneur de la charmer !
Ce n'est pas un pays qu'on devrait surnommer
Le plus beau joyau de l'empire !

AU POÈTE NATIONAL AMÉRICAIN

LONGFELLOW

A l'occasion d'un voyage en Europe.

Un soir, tu t'envolas comme l'oiseau de mer
Dont le coup d'aile altier nargue le gouffre amer ;
        Et moi, debout sur la colline,
Murmurant à la brise un chant d'Hiawatha,
Longtemps je regardai le flot qui t'emporta,
        O doux chantre d'Evangeline !

Comme on voit l'astre d'or, plongeant au sein des eaux,
Laisser derrière lui de lumineux réseaux
        Dorer les vagues infinies,
Quand ta barque sombrait à l'horizon brumeux,
On entendit longtemps sur l'abîme écumeux
        Flotter de douces harmonies.

Tu caressais ton luth d'un doigt mélodieux,
O barde ! et je t'ai vu d'un long regard d'adieux
Embrasser nos rives aimées,
Rêvant pour ton retour d'immortelles moissons
De poèmes ailés, de sublimes chansons
Et de légendes parfumées.

Tu partis, et longtemps ta lyre résonna
Des vallons de Kildare aux penchants de l'Etna,
Sur le Danube et sur la Loire ;
Et, brillante fanfare ou fier coup de canon,
La brise qui passait nous apportait ton nom
Dans un long murmure de gloire !

Dans ces pays dorés où l'art a des autels,
Tu passais, saluant tous les fronts immortels
De l'Europe en grands noms féconde ;
Et, de Rome à Paris, de Londre à Guernesey,
Les maîtres t'acclamaient, rival improvisé
Qui surgissais du nouveau monde...

Mais, comme une aile blanche ouverte dans le vent,
J'ai vu poindre une voile aux lueurs du Levant,
Dans un rayonnement féerique !
Le bronze de Cambridge a grondé dans sa tour ;
Et, dans son noble orgueil, d'un long frisson d'amour
Tressaille la jeune Amérique !

Ecoutez ! — mille voix s'élèvent dans les airs.
De la cité vivante et du fond des déserts
Monte une immense symphonie.
Ecoutez ces accents par la brise portés
Des bords de la Floride aux coteaux enchantés
De la blonde Pennsylvanie !

Des gorges du Catskill au rivage lointain
Où le vieux Missouri, dans son cours incertain,
Roule ses eaux couleur d'orange ;
Sous les arceaux touffus des grands bois ténébreux,
Au bord des lacs géants et des bayous ombreux,
S'élève une cantate étrange.

Hosanna ! ces rumeurs, ces chants mystérieux,
C'est un monde hélant son barde glorieux ;
        Car le flot dont tu t'environnes,
O vieux roc de Plymouth, berce encor ton enfant,
Poète bien-aimé qui revient triomphant,
        Le front tout chargé de couronnes !

1869

SALUT AU MISSISSIPI

Salut ! Père-des-Eaux, fécond Meschacébé,
Fleuve immense qui tiens tout un monde englobé
Dans tes méandres gigantesques !
Toi dont les flots sans fin, rapides ou dormants,
A des bords tout peuplés de souvenirs charmants
Chantent cent poèmes dantesques !

Comme l'antique Hercule, ô colosse indompté,
Tu t'en vas promenant ta fière majesté
De l'Equinoxe jusqu'à l'Ourse ;
Et ton onde répète aux tièdes océans
L'épithalame étrange et les concerts géants
Des glaciers où tu prends ta source.

Tu connais tous les cieux, parcours tous les climats ;
La pirogue indienne et le pesant trois-mâts
Te parlent de toutes les zones ;
L'aigle ami des hivers, le pélican frileux,
Le sombre pin du Nord, et le coton moelleux
Se mirent dans tes vagues jaunes.

Vois ! tandis qu'à tes pieds, sur ton cours attiédi,
L'oranger qui se berce aux brises du Midi,
Verse ses parfums et son ombre,
A ton front les sapins, accroupis à fleur d'eau,
Te tressent, blancs de givre, un éternel bandeau
De leurs arabesques sans nombre.

Là, sur tes bords glacés où mugit l'aquilon,
Les chasseurs vont traquant l'ours du Septentrion
De leurs flèches et de leurs piques ;
Ici, dans les détours où dorment tes remous,
Les noirs alligators foulant tes sables mous,
Bâillent au soleil des tropiques.

Et puis, ô fleuve ! il semble, indécises rumeurs,
Que la voix du passé chante dans tes clameurs
Quand ton flot se frange d'écume ;
Et qu'au fond des grands bois sur tes rives penchés,
On entrevoit, la nuit, l'ombre des vieux Natchez
Glisser vaguement dans la brume.

O Chactas ! Atala ! c'est vous qui revenez,
A l'abri des vieux troncs par l'orage inclinés,
Voir passer les eaux murmurantes ;
Et toi, chantre immortel qui fis leurs noms si beaux,
Quittes-tu quelquefois la poudre des tombeaux,
Pour suivre leurs formes errantes ?

Oui, fantômes aimés, vous y venez souvent ;
Et voilà ce qui fait que, dans la voix du vent,
Soit qu'elle brame dans les landes,
Ou ronfle sur ta berge, ô vieux Meschacébé !
Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé,
De mystérieuses légendes !

Beau fleuve ! emporte-moi dans ta course sans frein,
Souffle-moi tes senteurs, chante-moi ton refrain,
Endors-moi sur ta large lame ;
Que tes rayons dorés baignent mon front pâli !
Nouveau René, vers toi je viens chercher l'oubli :
Verse-moi son amer dictame !

1870

AU COLLÈGE DE NICOLET

A l'occasion du centenaire de sa fondation

A l'âge où l'homme sent battre son cœur plus vite
Sous les souffles féconds du divin Floréal,
Où tout autour de lui le caresse et l'invite
A se laisser bercer dans un rêve idéal ;

Où tout n'est qu'espérance, enivrement, aurore,
Où sous les purs rayons de l'horizon vermeil,
La vie ouvre son aile, et l'âme semble éclore
Comme une fleur céleste aux baisers du soleil ; —

O Nicolet ! à l'âge où l'on rit, où l'on aime,
Où l'on voit chaque jour passer devant ses yeux
Quelque lambeau doré de l'éternel poème
Que chante aux cœurs naïfs l'avenir radieux.

Un étranger, hélas ! sevré de toute ivresse,
Jeune encore, et déjà désireux d'oublier,
Frêle épave échappée à la vague traîtresse,
Vint baiser en pleurant ton seuil hospitalier.

Son front avait longtemps ruisselé sous l'orage,
Ses pieds avaient rougi les cailloux du chemin,
Un vent d'épreuve avait désarmé son courage :
Quelqu'un qui l'aperçut vint lui tendre la main.

De profonds dévoûments nature inassouvie,
Le bon ange eut pour lui des mots réconfortants ;
Et devant ce vaincu précoce de la vie,
Ta porte, ô Nicolet ! s'ouvrit à deux battants.

Dans l'arche à la merci des flots noirs du déluge
La colombe rentrait avec son rameau vert ;
C'était le port serein, l'asile, le refuge,
L'oasis émergeant des sables du désert.

Au lutteur épuisé la Paix offrait sa palme ;
La douce quiétude avait enfin son tour ;
Après les jours troublés une atmosphère calme
De généreux oubli, d'indulgence et d'amour !

O sainte *Alma Mater*, j'ai revu tes portiques
A tes enfants toujours si largement ouverts,
Ton site inoublié, tes abords poétiques,
Et tes vieux pins croulant sous l'assaut des hivers ;

J'ai revu ton doux seuil, j'ai revu ta couronne
De parterres fleuris et d'odorants buissons,
Tes grands murs aux tons clairs et joyeux qu'environne
Un réseau de bosquets pleins d'ombre et de chansons ;

J'ai revu ton clocher tout blanc que le ciel dore,
Ton antique chapelle où nous priions tout bas,
Et tes vastes préaux et ta salle sonore,
Complices journaliers de nos bruyants ébats ;

Et quand de tes sentiers j'ai suivi les méandres
Dont les échos semblaient reconnaître ma voix,
Mille chuchotements familiers et tendres
Ont redit à mon cœur ces choses d'autrefois.

Ils m'ont redit tes soins, ta bonté maternelle,
Ton noble esprit vibrant en touchants unissons,
La douce paix des jours écoulés sous ton aile,
Tes exemples pieux et tes saintes leçons.

Et pourtant, évoqué par cette voix amie,
Nul de ces souvenirs l'un à l'autre lié
En moi n'a pu surprendre une fibre endormie :
Mon cœur reconnaissant n'avait rien oublié.

Non ! et c'est là ma joie en ce beau jour de fête
De sentir, abrité de nouveau sous ton toit,
Que si de longs hivers ont neigé sur ma tête,
Ils n'ont rien refroidi de mon amour pour toi.

O mon vieux Nicolet ! penche ton front, regarde
L'essaim de tes enfants sous tes yeux réuni :
Toutes les lèvres n'ont qu'un seul cri : Dieux te garde !
Il n'est dans tous les cœurs qu'un seul vœu : Sois béni !

Oui, sois bénie, ô Mère ! Instruis, console et prie !
Que vers ton noble but rien n'entrave tes pas !
Enfante des héros pour la double Patrie :
La grande de là-haut et celle d'ici-bas !

Et moi, quand je verrai mon dernier soleil luire,
Que la mort m'étreindra dans son cercle étouffant,
Mon grand regret sera de ne pouvoir te dire :
— Le vieillard a payé la dette de l'enfant !

1903

A LADY EDGAR

En mémoire de son mari, sir James Edgar.

Il avait bien quinze ans, et moi j'en avais seize.
— Oh ! les bons souvenirs maintenant si lointains ! —
Nous écorchions à deux la grammaire française,
Les exercices grecs et les thèmes latins.

Tout est facile à deux, on s'encourage, on s'aide ;
Et si le soc s'aheurte aux cailloux du sillon,
On s'épaule, on s'arc-boute, et quand l'obstacle cède
Aux deux fronts le succès met un double rayon.

Notre amitié poussa de profondes racines.
Dès l'aube, quand les bois éveillés à demi
Saluaient le soleil, nos fenêtres voisines
S'ouvraient pour saluer le soleil et l'ami.

Nous étions deux oiseaux volant de la même aile,
Deux anneaux, deux chaînons l'un à l'autre rivés :
Hymen d'une âme sœur avec sa sœur jumelle ;
Frères d'un autre monde ici-bas retrouvés !

Tout nous était commun, nos chagrins et nos joies.
Et nos rêves d'enfants ne s'imaginaient pas
Que l'avenir pour nous pût avoir d'autres voies
Que celles qui s'ouvraient ainsi devant nos pas.

Oh ! oui, les rêves d'or de notre adolescence !...
La Muse nous berçait déjà sur ses genoux ;
Et mille émois troublants accusaient la présence
Des poètes futurs qui sommeillaient en nous.

Nous sentions sur nos fronts l'ombre d'un dieu descendre;
Quelque chose en nos cœurs tressaillait effaré,
Sous le souffle divin qui remuait la cendre
Où dans son embryon couvait le feu sacré.

Tout éveillait chez nous de vagues rêveries :
Un vol d'insecte, un bruit de feuille, un chant d'oiseaux,
L'azur des monts lointains, la fleur d'or des prairies,
Les astres blonds semant des perles sur les eaux.

Et quel panorama pour des yeux de poètes :
Québec et son bassin, ce miroir fabuleux
Dont le cadre, gradins aux fières silhouettes,
S'étage en ondulant jusqu'aux horizons bleus !

Le soir surtout, assis au bord de la falaise,
Combien de fois — oh ! oui, dans l'ivresse ou le deuil —
Sans échanger un mot pour mieux rêver à l'aise,
N'avons-nous pas joui du sublime coup d'œil !

C'était, tout à la fois, une page d'histoire,
Un immortel poème, un merveilleux tableau,
Que cette vision du hardi promontoire
Le front dans le soleil et son ombre sur l'eau.

Et si quelque vaisseau partait au fil de l'onde,
Un vol de toile blanche à ses huniers géants,
Notre rêve suivait sa course autour du monde
A travers le désert des mornes océans.

En avons-nous choyé de ces folles chimères !
Leur spectre me sourit encore, et par moment,
Je crois, en revivant ces heures éphémères,
En ressentir encor le doux ébranlement.

Hélas ! souvent la vie a des étapes d'ombres,
Où pour les voyageurs bifurque le chemin :
L'onde la plus limpide a ses profondeurs sombres ;
Les jours les plus dorés ont tous un lendemain.

Il partit... Un matin la brise enfla sa voile,
Qui se perdit bientôt sous le ciel vaporeux ;
Il désertait le nid pour suivre son étoile ;
D'autres zones tentaient ses pas aventureux.

Il partit comme un flot que la marée emporte...
Il était noble et bon, beau comme un demi-dieu ;
La gloire l'attendait sur le seuil de la porte :
Ma foi dans sa fortune adoucit notre adieu.

La faveur lui sourit, le destin lui fit fête ;
Une fée à son bras, sous le feu des bravos,
Il monta sans relâche, il monta jusqu'au faîte,
Applaudi, salué, même par ses rivaux.

Nous nous sommes revus. Hélas ! nos destinées
Avaient suivi chacune un chemin différent ;
Mais nous avions vieilli tous deux, et les années
Nous avaient entraînés dans le même torrent.

Pourtant, si l'âge avait, sans pitié dans sa course,
Heurté chacun de nous aux branches du buisson,
Rien de notre amitié n'avait tari la source,
Nos cœurs comme jadis vibraient à l'unisson.

Mais pour les plus heureux l'existence est un leurre...
Un soir il est parti, cette fois pour toujours.
Et je suis resté seul, en deuil, attendant l'heure
Où j'irai retrouver l'ami des anciens jours.

1901

A OCTAVE CRÉMAZIE

(Lu à Montréal, à l'inauguration
de son monument, le 24 juin 1906.)

Cher vieux Maître, salut ! c'est moi, moi, ton élève,
Quand pour toi le grand jour de justice se lève,
Qui viens, traînant un pas par les ans affaibli,
Mêler mon humble voix au solennel hommage
D'un peuple qui se groupe autour de ton image
Pour pleurer tes malheurs et venger ton oubli.

Oui, poète, c'est moi ! c'est moi, l'ami fidèle —
Lorsque ta gloire eut vu tout sombrer autour d'elle,
Et l'orage gronder sur ton front abattu —
Qui du choc déchirant sentit la meurtrissure,
Et dont le cœur encor saigne de ta blessure :
Vieux Maître, me reconnais-tu ?

Et cette foule même au concours grandiose,
Qui, pour battre des mains à ton apothéose,
Avec enthousiasme accourt de tous côtés,
Dans ses rangs empressés où chaque voix t'acclame,
Ne retrouves-tu pas quelque chose de l'âme
Des héros d'autrefois que ta lyre a chantés ?

Et n'est-ce pas aussi, pauvre muse exilée
Qui pleuras si longtemps ta chimère envolée,
N'est-ce pas que du haut de ce fier piédestal,
Ton ombre, que le vol de nos brises caresse,
Dans un tressaillement de joie et d'allégresse
A reconnu le sol natal ?

Ce sol natal qui fut ton amour et ta vie,
Dont la vue en un jour cruel te fut ravie,
Et que cherchait encor ton regard expirant,
Ce sol dont tu prônas les beautés et la gloire,
Avec cette effigie où revit ta mémoire,
Le regret trop tardif d'un peuple te le rend !

Oui, car pour toi l'exil avec sa coupe amère,
Les pleurs du fils mêlés aux larmes d'une mère,
Les navrants soubresauts d'un grand cœur foudroyé,
Les mornes désespoirs de ton âme meurtrie,
En ce jour radieux, qui te rend la Patrie,
Dis-moi, tout n'est-il pas payé ?

Le sacre du malheur est un sacre d'élite !...
Et puis, sur ce granit qui te réhabilite,
O Crémazie ! un mot s'écrit pour nos enfants :
Le mot des grands devoirs, le mot *Patriotisme*,
Mot qui sous tous les cieux signifie héroïsme,
Et qui chez nous a fait les vaincus triomphants !

Tu stimulas l'ardeur de nos vertus timides ;
Tu sus mettre un éclair en nos regards humides,
Sans jamais attiser d'inutiles rancœurs :
Ce mot qui, grâce à toi, fit notre race fière,
Si nous l'avons traduit dans le bronze et la pierre,
Tu l'avais gravé dans nos cœurs.

Aussi, ton monument, œuvre patriotique,
Ce n'est pas une ville, un parti politique,
Qui l'élève aujourd'hui. Don mille fois plus beau,
C'est — car ta gloire, ô Maître, a passé la frontière —
Unie en un faisceau, ta race tout entière
Dont le vœu t'offre ici l'hommage d'un tombeau.

Un tombeau vide, hélas !... mais où, gardienne auguste,
L'âme des fiers aïeux veillera sur ton buste ;
Socle où ton ombre, à toi, viendra souvent s'asseoir ;
Socle d'honneur d'où nul ne te fera descendre...
Où ceux qui n'ont pas pu s'incliner sur ta cendre
Lèveront les yeux pour te voir.

La Patrie, il est vrai, n'a pu se donner toute ;
Tes souvenirs ici regretteront sans doute
L'écho qui, réveillé par ton verbe éclatant,
Allait porter au loin tes strophes triomphales ;
Tes yeux ne verront point les beautés sans rivales
Du rocher paternel que ton cœur aimait tant.

Ici te manqueront les horizons sublimes
Dont la vue emportait ton aile vers les cimes ;
Tu n'auras pas Québec et son brillant décor ;
Mais, si de tout cela ton âme sera veuve,
Tu n'entendras pas moins la vague du grand fleuve
Dans le lointain chanter encor.

Et cela — tu le sais — cela c'est la Patrie !
La voix du Saint-Laurent, c'est la mère qui prie
Et chante sa romance au berceau de ses fils ;
La voix qui, sur nos bords, à chaque âme bien née
Sonne l'hymne viril, et dont la claironnée
Au besoin sait répondre aux orgueilleux défis.

Joyeux *sursum corda*, voix d'amour, voix céleste !
On n'est pas exilé lorsque cela nous reste !...
Toi, Maître, un étranger ! réponds hardiment : " Non !
Je suis chez moi, j'ai plus que ma part d'héritage,
Puisqu'on me donne ici la Patrie en partage :
La Patrie où vivra mon nom ! "

Repose donc en paix, vieux Maître, ô Crémazie !
Prestige de la Gloire et de la Poésie,
Ton œuvre, l'avenir va plus que l'achever :
Ton nom ici ! — là-bas ton cercueil ! — Ta souffrance
Va créer à jamais entre nous et la France
Un lien que ton cœur n'osa jamais rêver !

SURSUM CORDA

A ma femme.

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souvins : — c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de juin dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arome printanier.

Ce jour-là, tout riait ; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux ;
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante ;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds...
La linotte chantait sa gamme éblouissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,
Mon cœur, — j'ai quelquefois de ces heures moroses, —
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums ;
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons ?
Epanouissement du cœur qui se révèle !
Des naïves amours mystiques floraisons !

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore...
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

***

Et je revins chez moi, ce soir-là, sombre et triste...
Mais quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande, ranimée,
Etaler au soleil son prisme aux cent couleurs ;
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs !

La nature avait mis sa robe des dimanches...
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec ces plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

O Temps ! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,
Sois béni ! car, par toi, nos amours moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur !

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste...
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons ;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes :
Après les jours de froid viennent les jours de mai ;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé !

TOAST

A LOUIS-AMABLE JETTÉ

Gouverneur de la province de Québec.

Ami, quand d'autres vont où le flot les emporte,
Inconscients jouets du flux et du reflux,
A deux battants pour vous la gloire ouvre sa porte,
Et vous proclame élu parmi tous les élus.

On ignore chez nous l'éclat du diadème ;
Et, sous l'autorité d'un code plébéien,
Nul titre ne saurait, fût-ce un titre suprême,
Eclipser à nos yeux celui de citoyen.

Ce titre nous suffit. Des puissants de la terre
Nous ne jalousons pas la pourpre et les faisceaux ;
Car ce qu'on nomme ailleurs le sceptre héréditaire
Peut se trouver ici dans chacun des berceaux.

Une fée avait mis bien des dons dans le vôtre :
Talent, amour du beau, droiture, dignité...
Quand elle fut partie, il en survint une autre
Qui vous fit ce cadeau sans égal, la bonté.

— Je veux à sa fortune ajouter des trophées !
Fit une voix nouvelle : il est bon ; qu'il soit grand !
— Inutile, ma sœur, dit la reine des fées,
Quiconque a ces dons-là s'élève au premier rang !

Vous venez de l'atteindre, ami, ce rang insigne ;
Il ne vous reste plus de grade à conquérir ;
Et vos frères, jaloux d'honorer le plus digne,
Regrettent de n'avoir plus rien à vous offrir.

Vous êtes dès ce jour un chaînon de l'Histoire,
Chaînon qui vous relie aux héros d'autrefois...
Si le vieux Frontenac, endormi dans sa gloire,
Pouvait vous accueillir du geste et de la voix,

Il vous dirait : " Venez ! et que je vous embrasse,
Mon fils ! votre passé ne peut être trompeur :
Vous êtes de mon sang, vous êtes de ma race ;
Vous êtes comme moi sans reproche et sans peur ;

Vous avez sans fléchir suivi la ligne droite ;
Vous serez de mon peuple un vaillant défenseur ;
Venez auprès de moi, prenez place à ma droite,
Noble enfant de la France, et mon vrai successeur ! "

Voilà ce que dirait le fier guerrier, ce juste
Qui ne connut jamais les lâches compromis ;
Et nous applaudirions à sa parole auguste,
Nous, vos admirateurs et vos fervents amis.

Hommage donc au chef que l'avenir nous donne !
Sa main ne brandit point le glaive des vainqueurs ;
Il n'a pour attributs ni sceptre ni couronne...
A quoi cela sert-il pour commander aux cœurs ?

Son glaive d'acier pur, c'est sa noble franchise ;
Pour sceptre il a la foi du patriote ardent ;
Et sa couronne d'or, c'est l'auréole exquise
Qu'autour d'un front serein met un cœur débordant.

Et puis, qu'ajouterai-je ?... En vrai fils des ancêtres,
Toujours, quand bien des vents le poussaient autres parts,
Il fut fidèle au culte et des Arts et des Lettres :
Je le salue au nom des Lettres et des Arts !

Et pour jeter dans l'urne un grain de poésie,
Qu'on me laisse confondre en ce même hosanna
La compagne qui règne, entre toutes choisie,
Au doux foyer béni que le ciel lui donna.

1898

STANCES

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du collège de Lévis.

De ses reflets vermeils dorant chaque fenêtre,
Et soulevant partout un triomphal *salve!*
Sur la ville qu'enfant maint des nôtres vit naître,
Joyeux anniversaire, un beau jour s'est levé !

Un de ces jours où, même avant que l'aube tendre
Ait fait place aux splendeurs d'un matin radieux,
Des lèvres et des cœurs, l'oreille croit entendre
Monter l'hymne touchant des souvenirs pieux.

Beau jour où le vieillard, qui se souvient encore,
Lève un doigt tremblotant pour essuyer un pleur
En croyant voir passer, le front nimbé d'aurore,
Le fantôme vivant de sa jeunesse en fleur.

Oh ! oui, c'est le passé, oui, c'est notre jeunesse,
Camarades vieillis, chers amis d'autrefois !
Que Dieu, dont la bonté voulut que tout renaisse,
Nous permet aujourd'hui d'évoquer à la fois.

Il était bien étroit le tout petit collège
Pour notre enfance pauvre à la hâte élevé ;
Mais il grandit celui que le Très-Haut protège :
C'était pour l'avenir le grain de sénevé.

Je me rappelle encor sa structure modeste...
Mais bien subtil serait le regard de celui
Qui pourrait découvrir le si peu qu'il en reste
Sous l'altier monument qui l'englobe aujourd'hui.

Pourtant je dirais : Honte à ma mémoire ingrate !
Si j'oubliais, devant ces vieux murs élargis,
Qu'il n'est jamais petit le logis de Socrate
Lorsque des amis vrais remplissent le logis.

Or qui, de notre temps, n'a conservé le culte,
Et le nom, dans son cœur profondément empreint,
Des premiers pionniers qui dans ce sol inculte
D'une main généreuse ont semé le bon grain ?

Ils furent à la tâche, ils furent à la peine :
Et quand à son banquet s'assied le moissonneur,
Devant la gerbe d'or, devant la grange pleine,
Il est juste qu'ils aient aussi part à l'honneur !

Gloire aux fils de Laval, vaillants semeurs d'idées,
Qui vinrent après eux, en fraternels rivaux,
Arrosant à leur tour les glèbes fécondées,
Des humbles défricheurs couronner les travaux !

Mais gloire à vous aussi — vous que La Salle envoie
Porter au bout du monde un zèle sans rival —
Qui, dans ce jour béni, nous valez cette joie
De marier son nom à celui de Laval !

Et qu'il ait avant tous sa large part de gloire,
Celui qui fit fleurir les premiers fruits semés ;
Au Frère Herménégilde, à sa noble mémoire,
L'hommage ému des cœurs que son cœur a formés

Assez parler pourtant du passé ! Si l'on aime
Un jour comme aujourd'hui vivre de souvenir,
On aime à voir aussi, dernier mot du poème,
Dans l'éclat du présent rayonner l'avenir.

Le présent, c'est le chêne arc-bouté sur sa tige,
Dans l'effort créateur de sa virilité,
Auquel un demi-siècle ajoute le prestige
De la puissance unie à la fécondité.

Le présent, cher ancien collège ! c'est encore
Ton grandiose aspect, ton front monumental,
Qui domine si loin l'espace, et le décore
Comme un joyau superbe orne un bandeau royal !

Si bien qu'aux feux du soir quand s'enflamme ta cime,
L'étranger à qui rien n'a révélé ton nom
S'imagine entrevoir, dans un cadre sublime,
Le fronton d'or de quelque antique parthénon !

Que dis-je antique ? Non, car ta splendeur hautaine
Brille encore au soleil de ton premier été ;
Qu'est-ce que la minute ou que la cinquantaine
Sur le chemin qui mène à l'immortalité ?

Non, tu n'es pas encor l'aïeule, mais la mère !
La mère qu'on chérit, la mère au doux accueil,
Dont on salue au loin la grâce débonnaire,
Et qui, les bras tendus, nous reçoit sur le seuil.

L'avenir est à Dieu, le temps est notre maître :
Tous, ainsi que les ans, les hommes passeront ;
Puissent les jours futurs t'épargner, et ne mettre
Qu'un même accroissement de lauriers à ton front !

Ton berceau fut orné d'un beau nom de victoire :
Fais, par les buts atteints et les sentiers suivis,
Resplendir, à jamais unis dans notre histoire,
Le grand nom de Laval et celui de Lévis !

1903

UN SOIR A BORD

A Mlles P. et S.

Ils descendirent ensemble le grand fleuve.

Philarète Chasles.

O soir charmant ! La nuit aux voix mystérieuses
Nous caressait tous trois de ses molles clartés ;
Et nous contemplions, moi rêveur, vous rieuses,
De la lune et des flots les magiques beautés.

Le steamer qu'emportait la roue au vol sonore,
Eparpillait au loin, sur le fleuve écumeux,
Des gerbes de lumière et des lueurs d'aurore,
Qui s'éteignaient bientôt dans le lointain brumeux.

L'horizon se tordait en silhouette étrange ;
Et, sondant de la nuit les vagues profondeurs,
Nous regardions passer, comme un décor qui change,
La rive déroulant ses mobiles splendeurs.

Oh ! comme il faisait bon ! Nous causions, gais, frivoles;
Vos rires éclataient comme des chants d'oiseaux ;
Et, quand nous nous taisions, de joyeuses paroles
Arrivaient jusqu'à nous avec le bruit des eaux.

Tout à coup, une voix fraîche, mélodieuse,
Fit flotter dans la nuit son timbre plein d'émoi...
Oh ! qui dira jamais l'extase radieuse
Dont nous fûmes bercés, ce soir-là, vous et moi !

Vous en souviendrez-vous ? Hélas ! vos jours de rose
Laissent bien peu de place aux regrets superflus...
Mais moi, de cette nuit je garde quelque chose ;
Car j'emporte en mon cœur un souvenir de plus.

1870

A SARAH BERNARDT

RÉPONSE AUX INSULTEURS.

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or ; n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

Frissons des lyres, chœurs sacrés, harpes d'Eole,
Bruits de gloire tonnant dans des gerbes d'éclairs :
C'est elle ! regardez flamber son auréole
Sur l'azur chatoyant des beaux horizons clairs !

Elle vient, saluez ! Foules, baisez sa trace !
Cités, faites sonner vos dianes !... Mais non,
Aujourd'hui c'est à nous, à nous ceux de sa race,
D'exalter son génie et d'acclamer son nom.

Elle vient du pays des aïeux, elle est nôtre !
Dans un cycle inoui de triomphants succès,
Elle fait rayonner d'un hémisphère à l'autre
La majesté du Verbe et de l'esprit français.

Cette voix, c'est Paris qui sur le monde essaime,
Et prodigue au dehors le plus pur de son miel ;
Ce geste, c'est celui de la France qui sème
Sa semence féconde aux quatre vents du ciel.

Cette âme est un clavier aux cent cordes, où vibre,
— Sanglot d'amour, fanfare ailée, hymne éclatant, —
Sur les plus hauts sommets, votre chant fier et libre,
O mâles héritiers des vieux bardes d'antan !

Vivat !... Mais elle fuit, son doux éclat se voile ;
L'astre inconstant s'en va luire sous d'autres cieux ;
Adieu !... Longtemps encore, ô radieuse étoile,
Les reflets de ton vol éblouiront nos yeux.

Va, poursuis ton chemin fleuri, franchis l'espace :
L'universel regret qui te suit du regard
Crie à tous : — Chapeau bas ! c'est la Gloire qui passe,
La gloire de la France et la gloire de l'Art !

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or : n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

A MA

PETITE LOUISE

Le jour de sa première communion

Il est déjà lointain — car le temps est agile —
Ma Louise, le jour cher et béni pour nous,
Où Dieu te déposa, bébé rose et fragile,
Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
Sur mes genoux.

Tu parus à mes yeux comme on voit la fleur naître ;
Ton petit poing frappait à mon cœur mal fermé ;
Et — ce souvenir-là trouble encor tout mon être —
J'ouvris mon cœur, ainsi qu'on ouvre sa fenêtre
Aux jours de mai.

Notre bonheur pourtant ne fut pas sans mélange ;
Car, comme un pauvre oiseau tombé dans un filet,
Tu nous apparaissais prisonnière en ton lange ;
Et, tout pensifs, ta mère et moi, songions à l'ange
Qui s'exilait.

Nous croyions voir encor frémir ta petite aile ;
Ta voix semblait l'écho des célestes chansons ;
Et nous disions : — Hélas ! chère âme, saura-t-elle
Passer sans effeuiller sa couronne immortelle
A nos buissons ?

Nos orages, plus tard, à sa fleur d'innocence
N'enlèveront-ils pas l'éclat et le parfum ?
Et les anges, qui voient notre reconnaissance,
Ne pleureront-ils pas, après les jours d'absence,
L'ange défunt ?

Craintes vaines ! jamais, ma douce colombelle,
Devant ton pur regard le ciel ne se voila ;
Jamais aux voix d'en haut ton cœur ne fut rebelle ;
Et ton âme est encore aussi blanche, aussi belle
Que ce jour-là.

Ta lèvre n'a jamais du mal goûté l'absinthe ;
Ton rêve est étranger aux remords flétrissants ;
Et, quand ton pas ému franchit l'auguste enceinte,
Ta prière d'enfant monte à Dieu, vierge et sainte,
Comme l'encens.

Aussi, dans ta candeur, tu ne saurais comprendre
Le bonheur, qu'aujourd'hui je ressens encor plus,
De pouvoir dire à Dieu : — Seigneur, venez la prendre ;
L'ange que vous m'aviez prêté, je puis le rendre
Tel que je l'eus.

Oui, je te rends, ma fille, à Dieu, l'Etre suprême
Qui t'ouvre en ce grand jour ses trésors infinis ;
Je te rends le front ceint des lys de ton baptême ;
Et, parce que tu fus toujours bonne, et qu'il t'aime,
Je le bénis !

1892

LE PRINTEMPS

A Mme Césarée G.

Bientôt viendra le doux printemps
Chasser la neige, les autans,
Les jours moroses ;
Bientôt les feuilles renaîtront,
Et les oiseaux nous reviendront
Avec les roses.

Bientôt, de nos rudes climats,
Disparaîtront les blancs frimas,
Les froids sévères ;
Et nous pourrons, d'un œil charmé,
Voir éclore aux rayons de mai
Les primevères.

Sur la route, chaque bosquet,
Dans l'arceau pimpant et coquet
De ses ramures,
Le soir comme au soleil levant,
Rendra sous les baisers du vent
Mille murmures.

Les ruisseaux transparents et frais
Mêleront au chant des forêts
Leur voix si douce ;
Et sous les branches qui plieront,
Des bruits d'amour s'envoleront
Des nids de mousse.

Dans les guérets et sur les eaux,
Sous les sapins, dans les roseaux
Qu'un souffle ploie,
Sur les rochers, dans les buissons,
Tout sera parfums et chansons,
Lumière et joie.

Partout mille édens gracieux
Feront remonter vers les cieux
L'âme bercée ;
Et, sous l'empire d'Ariel,
La terre semblera du ciel
La fiancée.

Alors on vous verra souvent
Au balcon vous pencher rêvant
Tout éveillée,
Pour écouter le bruit de l'eau
Qui fredonne son trémolo
Sous la feuillée.

L'on vous verra plus d'une fois
Devenir pensive à la voix
Eolienne
Des petits maëstros ailés,
Chantant leurs amours modulés
En tyrolienne.

Sous les peupliers, vers le soir,
Vous irez souvent vous asseoir,
Rêveuse et lasse,
Humant la brise et ses parfums,
Et dénouant vos cheveux bruns
Au vent qui passe.

Et, lorsque tout vous sourira,
Que l'enivrement vous fera
Oublier l'heure,
Alors, l'œil à demi voilé,
Songerez-vous à l'exilé
Qui souffre et pleure ?

Hélas ! le beau printemps doré
N'est plus pour le cœur ulcéré
Qu'un vain fantôme.
Quand l'âme a des chagrins navrants,
Les souffles les plus enivrants
N'ont plus d'arome.

De tout son œil est attristé :
Pour lui la rose est sans beauté,
Et l'aubépine
Lui parle encor de sa douleur,
Car il sait que la blanche fleur
A son épine.

Il sait que l'automne viendra,
Que la terre se jonchera
De feuilles d'arbre ; —
Et la brise au vol caressant
Sur son front ne laisse en passant
Qu'un froid de marbre.

Ni le gazouillement des eaux,
Ni le ramage des oiseaux,
Troupes aimées,
Ni les frais ombrages mouvants,
Ni la douce chanson des vents
Dans les ramées.

Ni ces mille aspects enchantés
Qu'on découvre de tous côtés,
Quand la nature,
Pour célébrer les jours nouveaux,
Fait briller les plus beaux joyaux
De sa parure ;

Rien pour lui n'a d'émotions ;
Son cœur pour les illusions
N'a plus de place ;
Et son pas foule, indifférent,
Fleur nouvelle ou gazon mourant,
Pelouse ou glace.

Pour lui les beaux jours de printemps
N'ont plus ni reflets éclatants
Ni folle ivresse ;
Le cœur que la vie a blessé
N'a qu'un printemps, c'est son passé,
C'est sa jeunesse !

Mais il est un baume odorant
Donné parfois au cœur souffrant
Par Dieu lui-même :
Ce doux baume, trop rare, hélas !
C'est l'assurance que là-bas
Quelqu'un nous aime !

Chicago, 1868.

A OVIDE PERREAULT

ANCIEN VICE-CONSUL DE FRANCE A MONTREAL

A l'occasion de sa décoration comme chevalier de la Légion d'honneur.

Ami, le lendemain des sanglantes batailles,
Aux accents des clairons, aux éclats des bravos,
Sous les drapeaux flottants, criblés par les mitrailles,
Le général vainqueur jette croix et médailles
Au sein poudreux de ses héros.

Pour un soldat, la croix, fleur de chevalerie,
C'est chaque dévoûment amplement compensé ;
C'est le baiser d'orgueil de la mère attendrie ;
C'est le baiser d'amour que donne la Patrie,
En échange du sang versé.

Pour plusieurs c'est souvent l'espérance dernière :
Car chaque brave sait que, défait ou vainqueur,
Tant qu'il vivra, partout, duchesse et cantinière
Diront en regardant briller sa boutonnière :
Celui-là c'est un noble cœur !

Mais, loin du champ d'honneur, d'autres âmes fécondes
Ont, si ce n'est leur sang, autre chose à donner ;
Et, fière nef voguant aux plus lointaines ondes,
La France sait trouver, aux rives des deux mondes,
D'autres têtes à couronner.

Ce sont ces cœurs vaillants qui fleurissent dans l'ombre,
A la France vouant tout leur modeste amour,
Et, tandis que là-bas quelque loyauté sombre,
Lui donnent, sans jamais en supputer le nombre,
Leurs dévoûments de chaque jour.

Or, vous êtes, ami, l'un de ces cœurs modèles ;
Et notre mère à tous devait bien à cela
D'envoyer vers nos bords ces messagers fidèles
Qu'on nous dit aujourd'hui venus à tire-d'ailes
Vous apporter cette croix-là.

Cette croix, cher ami, beau prix de votre zèle,
Cette croix nous aimons à la voir rayonner ;
Mais si la France, ici, devait, chose nouvelle,
Orner chaque poitrine où bat un cœur pour elle,
Elle n'aurait bientôt plus de croix à donner.

SALUT A ALBANI

L'hiver nous étreint. Dans les airs
Flottent des nuages livides.
Plus de chants dans nos bois déserts ;
Sous les branches les nids sont vides.

Nos pauvres bosquets désolés
N'ont plus que des aspects moroses ;
Les zéphyrs se sont envolés
En dispersant feuilles et roses.

Adieu les prés et les forêts,
Avec leurs tendres bucoliques !
C'est l'heure des vagues regrets
Et des rêves mélancoliques.

Pourtant, bravant l'âpre saison
Et sa cohorte nuageuse,
Tu parais à notre horizon,
O belle Etoile voyageuse !

Et, mieux que le reflet vermeil
Du printemps qui tarde à renaître,
Mieux que les rayons du soleil,
Tu viens luire à notre fenêtre.

Car, pour les âmes, pour les cœurs
Que l'Art divin charme et féconde,
Cela vaut les plus belles fleurs
Avec tous les oiseaux du monde !

"MILLE-FLEURS" ET "SOUS LES ORMES"

A Mmes T. et B.

Ce sont deux frais séjours, deux vrais nids de fauvettes,
Faits pour des heureux ;
Deux villas comme seuls en rêvent les poètes
Et les amoureux.

L'une est couleur de rose, et l'autre toute blanche ;
Leurs toits sont couverts,
Le printemps et l'été, comme d'une avalanche
De grands rameaux verts.

Sous le dais parfumé que leur font les vieux ormes,
Gracieux tableau,
On voit, dans le lointain, leurs élégantes formes
Se mirer dans l'eau.

Là l'amour et la joie ont fixé leur empire,
Et dans les échos
On entend se mêler de francs éclats de rire
Au chant des oiseaux.

Au dedans, on ne voit que merveilleuses choses,
Que riens enchanteurs ;
Et ce n'est, au dehors, que frais buissons de roses,
Et tapis de fleurs.

Et le passant charmé s'arrête et se demande,
En voyant cela,
Si, quelque beau matin, la blonde fée Urgande
A passé par là.

On le croirait vraiment ; mais toute la féerie,
C'est qu'en vérité
Sous ces lambris joyeux le bonheur se marie
Avec la gaîté !

1874

IN MEMORIAM

Mais les anges du ciel n'ont pas voulu l'attendre.

PAUL VIBERT.

Dix printemps n'avaient pas encore
Fleuri sur son front pâle et doux ;
De ses grands yeux fixés sur nous
S'échappaient des rayons d'aurore.

L'enfance avec tous ses parfums,
Doux oiseau qui trop tôt s'envole —
Enveloppait d'une auréole,
Les ondes de ses cheveux bruns.

Sa petite âme, à la lumière,
Rose mystique, s'entr'ouvrait ;
Auprès d'elle l'on respirait
Une atmosphère printanière.

Et cependant, reflet furtif,
Malgré la jeunesse et sa sève,
On pouvait voir le pli du rêve
Contracter son sourcil pensif.

C'était une fleur fraîche éclose
Qui sur sa tige se penchait ;
Et la main qui s'en approchait
Craignait d'effeuiller une rose.

Souvent — beaucoup s'en souviendront —
Malgré l'éclat de sa prunelle,
On croyait voir l'ombre d'une aile
Passer vaguement sur son front.

Puis, tout à coup, lueurs étranges,
Tout son visage rayonnait ;
On eût dit qu'elle revenait
D'une entrevue avec les anges...

Hélas ! tout n'est que vanité !
Tout en ce monde est éphémère !
Et Dieu t'enlève, ô pauvre mère,
Ce trésor qu'il t'avait prêté !

Cette âme était une exilée
Sur cette terre et parmi nous...
Ce sont les chérubins jaloux
Qui l'ont auprès d'eux rappelée.

C'était, dans son prisme vermeil,
La goutte d'eau du ciel venue,
Et qui remonte dans la nue
Avec un rayon de soleil !

1874

ÉLÉGIE

A la mémoire de Charles-Auguste.

— (SA MÈRE). —

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Il était frais et blond comme un Enfant-Jésus...
— Dieu nous envoie, hélas ! des douleurs bien cruelles —
Un soir, je le berçais ; des anges sont venus
Qui l'ont emporté sur leurs ailes.

J'épiais son sommeil, et, quand il remuait,
Je baisais à genoux ses petites mains blanches...
Il est là maintenant, sous ce tertre muet,
Prisonnier entre quatre planches.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Et quand je caressais ses petits pieds frileux, —
Lui que je n'aurais pas donné pour des empires ! —
Sur sa lèvre rosée, au coin de ses yeux bleus,
Nageaient des groupes de sourires.

Il bredouillait des mots d'une étrange douceur,
Des mots incohérents, indécis, adorables ;
Et moi qui l'écoutais, je sentais dans mon cœur
Courir des frissons ineffables.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Il est là qui repose en son linceul glacé.
Au cimetière, hélas ! sa dernière demeure,
Songe-t-il quelquefois, le pauvre délaissé,
A sa mère qui souffre et pleure ?

Oh ! oui ; car, je le sens, si dans la tombe dort
Son petit corps roidi, froid, immobile, blême,
Son âme plane au ciel avec des ailes d'or,
Devant la face de Dieu même !

Le dernier beau jour est passé ;
L'automne a fini sa vendange ;
La neige tombe à flot pressé...
Dans le ciel où Dieu t'a placé,
Pense à ta mère, mon doux ange !

1872

LES ÉLÈVES DU SÉMINAIRE DE NICOLET

A MGR GRAVEL

LEUR PREMIER ÉVÊQUE

Premier anniversaire de sa fête.

Désormais, Monseigneur, quand, dans nos froids séjours,
Du beau printemps vermeil reviendront les beaux jours,
Avec les feuilles renaissantes,
Avec les rayons d'or, le chant du rossignol,
Et les premiers parfums qu'apporte dans son vol
L'aile des brises caressantes ;

Le front tout couronné de vierges floraisons,
Quand l'Ange qui préside aux fécondes saisons
Ouvrira son vaste annuaire,
Avec le cri d'amour, avec l'hymne éternel,
Avec l'alleluia qui monte solennel
Des forêts et du sanctuaire ;

Entre la Pâque sainte et le retour aimé
De l'époque fleurie où le doux mois de mai
Change ses roses en rosaire,
Ainsi qu'une aube blonde aux reflets bienfaisants,
Sur Nicolet joyeux va luire tous les ans
Un radieux anniversaire.

Ce sera, Monseigneur, votre fête ; elle aura
Ce cachet spécial pour nous, qu'on y verra
— Coïncidence fortunée —
Ardente, et souriant à tous les renouveaux,
La jeunesse du cœur prodiguer ses bravos
A la jeunesse de l'année.

Votre fête sera la fête du printemps ;
On y célèbrera sa gloire en même temps
Qu'on y célèbrera la vôtre —
Y trouvant mille traits communs, et confondant
Ses souffles généreux, son soleil fécondant
Avec votre zèle d'apôtre.

Chacun, en contemplant sa prodigalité,
De votre paternelle et touchante bonté
Croira voir la vivante image ;
Autant que son ciel pur vos vertus brilleront,
Et devant vous et lui les âmes s'uniront
Dans un reconnaissant hommage.

Or, de ce jour béni que nos petits neveux
Verront, si le Très-Haut daigne combler nos vœux,
Briller encore et puis encore,
De ce jour glorieux, bien cher à lui surtout,
Dans ce bon vieux collège on accourt de partout
Saluer la première aurore.

Et, Monseigneur, ici, c'est à cœur déployé ;
Car, nous le savons tous, vous êtes l'envoyé
De Celui qui disait aux hommes :
" Laissez venir à moi tous les petits enfants !...
Et s'il faut des vivats et des cris triomphants,
Comptez sur nous, car nous en sommes !

Mai, 1886.

A MA FILLE JEANNE

ÉPOUSE DE M. HONORÉ MERCIER, FILS

La veille de son mariage, 21 avril 1903.

C'est toi, Jeanne? Ah! tant mieux, ma fille ; viens t'asseoir;
Laisse-moi voir de près ton doux et bon sourire ;
Mets ta main dans ma main !... N'est-ce pas que ce soir
Nous avons tous les deux quelque chose à nous dire ?

Penche ton front vers moi, nous parlerons tout bas,
Afin de mieux goûter l'heure qui nous rassemble ;
Et que ta joie, enfant, ne s'inquiète pas
Si tu vois à mes cils une larme qui tremble.

Que veux-tu, c'est la loi : même aux rares beaux jours
Que le ciel nous accorde en ce monde éphémère,
Aux bonheurs les plus purs il se mêle toujours
Dans les replis de l'âme une pensée amère.

Si je pleure, vois-tu, songe un peu que demain
— Toi qu'il me semble voir encor toute petite ! —
Lorsque l'heureux époux te prendra par la main,
Ce sera la moitié de mon cœur qui me quitte !

Oui, songe que demain, lorsque je te verrai,
Le front tout rayonnant de plaisir et d'ivresse,
Partir dans tout l'éclat de ton rêve doré,
Moi je resterai là, seul avec ma tristesse.

Il faut que cela soit ; la vie est faite ainsi,
Une lie est au fond de tout ce qui nous charme :
Un sourire souvent dissimule une larme ;
On voit plus d'un soupir attrister un merci.

Oui, même le merci qui veut dire " Je t'aime !"
Et résonne à l'oreille ainsi qu'un chant joyeux,
Le tendre et doux merci qui, dans ce moment même,
Palpite sur ma lèvre et vient mouiller mes yeux.

Ce merci que je dois à ta sainte jeunesse,
A ton baiser d'enfant, à ta fraîche gaieté,
A tes petites mains dont la chère caresse,
Savait mettre à mon front tant de sérénité.

Tu t'en souviens, mignonne, et c'est ta récompense
D'aimer ces souvenirs si lointains et si près.
Je les chéris aussi ; mais moi, lorsque j'y pense,
En ce moment surtout, c'est avec des regrets.

N'importe, mon enfant, souris, souris encore ;
Savoure ton extase ; et, sans songer à moi,
Salue à deux genoux la triomphante aurore
Du soleil qui demain va se lever pour toi.

Demain, par un seul mot de ta lèvre ravie,
Tu vas lier ton sort à l'homme de ton choix ;
Pour toi tout le passé s'envole, et de ta vie
Un solennel feuillet va tourner sous tes doigts.

Livre-toi sans remords à tes chastes tendresses ;
Mais songe que pour toi le jour nouveau qui luit,
Ce jour si radieux d'enivrantes promesses,
L'ère des grands devoirs va s'ouvrir avec lui.

Fonder une famille est un rôle sublime ;
Il est beau d'être reine et vestale au foyer ;
Mais tout sentier fleuri peut masquer un abîme,
Et la route est parfois bien sombre à côtoyer.

Pourtant, comme un oiseau qui monte dans l'espace
Pour la première fois vers le firmament bleu,
Sans craindre les hasards de la brise qui passe,
Tu t'en vas, confiante, à la grâce de Dieu.

Que l'haleine des vents te soit propice et douce !
Que nul destin, jaloux de l'azur de ton ciel,
Ne te fasse jamais trop regretter la mousse
Que tu trouvais si tendre au vieux nid paternel !

Mais non, embrasse-moi, ma Jeannette adorée !
Tout te présage un bel et riant avenir ;
La route s'ouvre à toi lumineuse et dorée :
J'en puis attester l'homme à qui tu vas t'unir.

Il hérite d'un nom brillant dans nos annales ;
Et, devoir qui s'impose à tous les cœurs bien nés,
Le sien, récompensant tes vertus virginales,
Te rendra les bonheurs que tu nous a donnés.

Et plus tard, mon enfant, si le bon Dieu t'envoie
Un de ces anges dont il fait les tout petits,
Ta mère, dont tu fus et l'orgueil et la joie,
Bénira comme moi le jour où tu partis.

TOAST A MARK TWAIN

A un banquet donné en son honneur.

Allons, ma muse, quelques strophes
A l'hôte illustre ici présent !
C'est le plus grand des philosophes,
Puisqu'il est le plus amusant.

Chante ! l'on ne saurait trop dire
A la louange de celui
Qui de son temps sut si bien rire,
En le faisant rire avec lui.

Rire est le secret du bien-être ;
Si tous riaient, de l'univers
On verrait bientôt disparaître
Les malheureux et les pervers.

Le rire est un divin dictame ;
Qu'il soit bruyant doux ou moqueur,
Chez l'homme comme chez la femme,
C'est l'écho le plus vrai du cœur.

Fêtons-le donc dans la personne
De notre royal invité ;
Et décernons une couronne
Au grand prêtre de la gaîté ;

Celui dont la plume apprivoise,
Dans un si brillant unisson,
La plus fine verve gauloise
Avec le wit anglo-saxon !

1883

A M. ALCIDE LEROUX

(DE NANTES)

Hélas ! non, cher ami, votre France si belle,
Sol chéri que mon pied foule avec tant d'émoi,
Sublime nation à tous les jougs rebelle
Votre France n'est pas pour moi.

Assez de fiers enfants grandissent sous son aile,
Jaloux de sa grandeur et de son culte épris,
Pour garder son nom pur et sa gloire éternelle :
Je ne lui serais d'aucun prix.

Non, laissez-moi lui dire un adieu bien fidèle ;
Il lui faut des amis auprès d'autres pouvoirs ;
Je suis toujours son fils, et même éloigné d'elle
J'en accepte tous les devoirs !

1887

A UNE JEUNE FILLE

Tout pleins de fleurs fraîches écloses :
La jeunesse a de verts sentiers
Aux épines des églantiers
Cueillez les roses !

Des douces brises du printemps
Les premières sont les meilleures :
Des beaux jours, hélas ! inconstants,
Cueillez les heures !

Trop souvent le bonheur jaloux
Echappe à l'âme inassouvie :
Tandis qu'elle est belle pour vous,
Cueillez la vie !

1870

A M. O. BIOU

(de Nantes)

Pauvres fils éloignés de la France si chère,
Nous avons bien longtemps pleuré son abandon ;
Mais, seul, le lâche roi qui nous mit à l'enchère
N'aura pas eu notre pardon.

La France, qu'elle soit glorieuse ou meurtrie,
— Son astre fût-il même à jamais confondu —
Sera toujours pour nous notre sainte patrie,
Notre doux paradis perdu.

Nous t'aimerons toujours, ô beau sol pittoresque,
Couvert de monuments qu'admire l'univers ;
Nous t'aimerons toujours, peuple chevaleresque,
Aux cœurs si largement ouverts ;

Et nous verrons toujours la France belle et grande...
Pour nous, ses revers même en sont de fiers témoins !
Qu'on ne craigne jamais que la France se rende :
La France ne meurt pas et se rend encor moins !

1887

A LADY MINTO

(En retour de ses bons souhaits du nouvel An)

1906

C'est d'une émotion profonde
Que j'ai salué, sous nos cieux,
Votre message gracieux
Venu de l'autre bout du monde !

Sans pouvoir mesurer des yeux
Son lointain voyage sur l'onde,
J'ai de sa course vagabonde
Suivi l'essor capricieux.

Et lorsque l'oiseau, dans sa marche,
Nouvelles colombe de l'Arche,
Fendait l'air de son vol vainqueur,

Comme une lueur fraternelle,
Je voyais briller, sur son aile,
Le pur reflet d'un noble cœur.

A MON FILLEUL

LOUIS BERGEVIN

1er de l'An 1906.

Louis, d'un nouvel An l'aurore nous est née ;
A tes beaux jours s'ajoute un radieux matin,
Qui prolonge d'autant la trame fortunée
Qu'un ange te tissa dans l'or et le satin.

Jusqu'ici, cher enfant, nulle ronce obstinée
N'a tendu son embuche à ton pas incertain :
A l'heure où va s'ouvrir cette naissante année,
Puisse un ciel aussi pur sourire à ton destin !

Que le sort qui t'attend n'ait jamais un caprice !
Qu'à tes réveils sereins ta mère s'attendrisse
En voyant le bonheur à ton front resplendir !

Et que ton père, lui, devant ton doux visage,
Escomptant l'avenir que tant d'espoir présage,
En remerciant Dieu te regarde grandir !

PRENDS GARDE !

Enfant, si le bonheur vient frapper à ta porte,
— C'est un hôte ici-bas bien rare à posséder, —
Joyeux, à deux battants ouvre-lui sans tarder ;
Puis ferme ta demeure, et prends garde qu'il sorte.

Sois de ton seuil avare et jaloux ; fais en sorte
D'être sur pied à l'heure où le loup vient rôder ;
Et contre les larrons s'il faut barricader,
Barricade, et réponds aux railleurs : — Que m'importe?

Fais de l'isolement un mur autour de toi.
Souvent la foule qui pénètre sous un toit
Laisse le foyer mort et la maison déserte.

Le vrai bonheur est un doux oiseau printanier ;
Veille bien, si tu veux le garder prisonnier :
L'oiseau s'envolera si la cage est ouverte.

COURAGE

Souvent — tant il est vrai que tout est relatif —
Ma rêverie, au vol des heures emportée,
Du haut de l'horizon jette un regard furtif
Sur le sol que foula ma vie accidentée.

Ici je trébuchai, là mon pas fut craintif,
Ailleurs mon pied trouva trop raide la montée ;
Mais, ainsi vu de loin, comme il semble chétif
L'obstacle où tant de fois ma course s'est heurtée !

Ne me trompé-je point, est-ce en réalité
Contre ce nain qu'un soir j'ai si longtemps lutté ?
Sur cet infime écueil j'ai pu faire naufrage !...

Hélas ! oui, mais cela n'est ni petit ni grand,
Et cesse de compter, du jour où l'homme apprend
Qu'il faut à chaque effort mesurer son courage.

A SIR JAMES M. LE MOINE

(A l'occasion du titre à lui décerné par le gouvernement anglais.)

Vous avez de l'oubli sauvé bien des légendes,
Vieux travailleur chargé de glorieux butin ;
Vous avez pour nos preux tressé bien des guirlandes,
A l'histoire arraché plus d'un secret lointain.

Vous avez célébré notre nature immense ;
Et, tout en dessinant ses splendeurs à grands traits,
Vous nous peigniez les mœurs et notiez la romance
Des doux chanteurs ailés qui peuplent nos forêts.

Vous n'avez eu pour tous qu'une parole amie ;
Jamais on ne vous vit jalouser les vainqueurs :
Gloire à qui vous couronne !... A notre Académie,
Ce prix était déjà décerné dans les cœurs.

1897

SUR UNE FEUILLE

Toi qui viens de si loin, petite feuille verte,
De la part de si haut me souhaiter bonheur,
Précieux talisman, tu mérites bien, certe,
Dans mes cartons choisis une place d'honneur.

Plus tard, sur le vélin, dans ta gaine de soie,
Quand tu m'apparaîtras, cher et doux souvenir,
Du sol où tu naquis à la main qui t'envoie
Mon rêve flottera pour aimer et bénir.

POUR L'ALBUM DE MLLE M***

Je vous ai vue un jour souriante et timide,
Belle de votre grâce et de vos dix-huit ans.
Votre père était là, qui semblait, l'œil humide,
Réchauffer son automne à votre doux printemps.

Fier, il vous contemplait dans son orgueil de père ;
Et je sentais qu'en vous il voyait à la fois
— On ne regrette rien quand ce qu'on aime espère —
Renaître sa jeunesse et ses feux d'autrefois.

Depuis longtemps déjà le hasard l'un à l'autre
A su nous attacher par des liens bien doux ;
Il a mon amitié, que n'ai-je aussi la vôtre !
Ce serait encor lui que j'aimerais en vous.

1885

LE SAGUENAY

IMPROMPTU POUR UN ALBUM

Des vastes forêts la splendeur m'enchante ;
J'aime à contempler les sommets altiers.
Rien ne vaut pourtant la grâce touchante
De la fleur qui luit au bord des sentiers.

Sommets entassés dont l'orgueil se mire
Dans les flots profonds du noir Saguenay !
Falaises à pic que la foule admire !
Rocher que la foudre a découronné !

Promontoires nus dont la cime touche
Aux confins perdus de l'immensité,
Mon front qu'a vaincu votre ombre farouche
S'incline devant votre majesté.

Mais, ô pics géants que le ciel décore,
Monts qui défiez le regard humain,
A tout votre éclat je préfère encore
La douce amitié qui me tend la main !

Chicoutimi, 1er juillet 1875.

COMME AUTREFOIS

ROMANCE.

Vieux voyageur sur la houle du monde
J'ai vu sous moi surgir plus d'un écueil ;
Des rêves d'or de ma jeunesse blonde
Plus d'une fois j'ai dû porter le deuil ;
De fils d'argent ma tempe se décore ;
Dans mon gosier je sens trembler ma voix,
Et cependant mon cœur est jeune encore
Comme autrefois.

La fleur fanée avec la feuille morte
M'ont prodigué leur funèbres parfums ;
Souvent le crêpe a flotté sur ma porte,
Car j'ai pleuré bien des amours défunts.
Pauvres oiseaux de ma lointaine aurore,
En souvenir lorsque je vous revois,
Ah ! je le sens, je puis aimer encore
Comme autrefois.

Dieu dans mon sein mit une lyre sainte ;
Des chants nombreux en mon cœur sont éclos ;
Mais souvent l'hymne a fait place à la plainte ;
Ma voix souvent s'est brisée en sanglots.
Hélas ! en moi chaque fibre sonore
A sous l'archet saigné plus d'une fois ;
Et malgré tout je veux chanter encore
Comme autrefois.

1876

LE SOUVENIR

ROMANCE (1)

Bientôt la nature sereine
Va sourire au printemps viril ;
Au fond des bois et sur la plaine,
Vont germer les bourgeons d'avril.
Tout va palpiter d'allégresse ;
Les jours dorés vont revenir ;
— Moi, je n'aurai pour toute ivresse
Que l'ivresse du souvenir !

On entendra, des nids de mousses
Bercés dans les rameaux touffus,
Mille voix sonores et douces
Monter avec des bruits confus.

(1) Musique de Jehin-Prume.

Au chant de l'onde sur les grèves
Des chants d'amour viendront s'unir...
— Moi je n'entendrai, dans mes rêves,
Que la chanson du souvenir !

Adieu les brises parfumées !
Adieu les ombrages flottants !
Adieu les mouvantes ramées !
Adieu les roses du printemps !
Adieu l'ange qui, dans mes songes,
Du doigt me montrait l'avenir !
— Espoirs déçus, cruels mensonges !
Je ne crois plus qu'au souvenir.

1872

LES OISEAUX DU COUVENT [1]

Dédié par l'auteur de la musique
A Mlle Pauline Fréchette,
élève de " Villa-Maria ".

Autour de ces calmes retraites
Qu'ombragent les grands murs jaloux,
Pinsons, linottes et fauvettes,
Mésanges et bergeronnettes,
L'été se donnent rendez-vous.
Par-ci par-là chacun se niche :
Un peu plus haut, un peu plus bas,
Parfois jusque sous la corniche...
Où la Vierge, au fond de sa niche,
Sourit à leurs bruyants ébats.

(1) Musique de M. Henri Kowalski.

Blonde ou brunette,
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent.

Dès que le vieux clocher se dore
Aux premiers rayons du soleil,
Matinale comme l'aurore,
Du haut du toit leur voix sonore
Du couvent sonne le réveil.
Et que la fillette se penche
Sur sa prière ou sa leçon,
Ou se livre à sa gaîté franche,
Tous ces gavroches de la branche
L'encouragent de leur chanson.

Blonde ou brunette,
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent.

Qu'enseigne donc la voix si douce
De ces petits chanteurs joyeux ?
— Avec le brin d'herbe qui pousse,
Un peu de plume, un peu de mousse,
Nous bâtissons des nids soyeux.
Puis nous chantons par la charmille ;
Car Dieu bénit, dans sa bonté,
Ceux qui mêlent, sainte famille,
Sur la tuile ou sous la ramille,
Le travail avec la gaîté !

Blonde ou brunette,
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent.

LA NUIT

Imité de l'anglais de Mme M. H. Gates

Je suis la Nuit ! Non pas la nuit des temps présents :
Mais l'Obscurité morne, insondable et livide,
Qui, bien avant les jours, et bien avant les ans,
Planait sur le grand Tout, et remplissait le vide.
Mon règne n'apparaît sur aucuns parchemins ;
Nul vestige, enfoui sous les monts ou la plaine,
N'a jamais révélé, pour les regards humains,
Les ténébreux secrets dont ma mémoire est pleine !

THE DARK

I am the Dark, the ancient one,
Before the days and years begun,
I hovered formless, silent, cold,
And filled the void. No page unrolled,
Makes mention of my timeless reign ;
No rock on mountain-top or plain,
By scar or symbol, now can tell,
The secrets that I know so well.

Je suis la noire Nuit, dont le point de départ
Se perd dans les dessous de l'énigme première,
Je fus, dès le principe, un mythe, un être à part,
Qui n'existait que par l'absence de lumière.
J'habitai du Chaos le gouffre originel ;
J'ai vu s'accumuler atomes sur atomes ;
Jusqu'au moment où l'Ordre, en accord fraternel,
Fit des Lois à venir s'embrasser les fantômes.

I am the Dark, the first to be ;
My own beginning baffles me.
I seemed a thing apart, forgot,
Which was — because the Light was not.
I dwelt with Chaos ; place I kept
As atom unto atom crept,
Till Order stood, with sinews set,
And law with law like brothers met.

Je suis la pâle Nuit, dont l'âme vit toujours,
Bien qu'on m'ait pris moitié de mon empire sombre ;
Car une heure apparut où, sous l'éclat des jours,
Le noir rideau du ciel dut replier son ombre.
Au dessus, au dessous, autour de moi, partout,
Glissèrent des rayons et des lueurs dorées ;
Puis la tempête vint qui, bouleversant tout,
Dispersa par lambeaux les brumes effarées.

I am the Dark, for still I stay,
With half my kingdom wrenched away.
There came an hour when all the black,
A filmy screen, was folded back.
Above me, through me, everywhere,
Were scarlet streaks and golden glare ;
And mighty winds began to blow
The trailing mist-wreaths to and fro.

Je suis la Nuit profonde ! et l'œil qui veut compter,
Au fond de l'Infini, le troupeau des étoiles,
Doit attendre qu'il ait vu mon vol remonter
Vers les splendeurs d'en-haut pour en ouvrir les voiles.
Dans l'espace muet et vaste des éthers,
Quand je ne suis plus là, dites-moi ce qui reste !
L'astre du jour nous montre et la terre et les mers,
Moi, j'ouvre aux yeux de tous l'immensité céleste.

I am the Dark. The eye that sees
The midnight moons and Pleiades,
Must wait for me. I claim the sky
To show the splendors swinging high
In space so deep, and wide, and black,
That thought itself comes trembling back.
The Sun may show the sea and sod,
But I — the far-off fields of God !

Je suis l'obscure Nuit ! Tout droit je vais marchant,
Sans que l'aube jamais ne devance mon heure ;
Et jamais le soleil, dans les ors du Couchant,
N'attendit un instant au seuil de sa demeure.
Les ombres sont à moi ; toutes sont mes témoins ;
J'étends mes droits sur toute existence charnelle ;
Et la peine et la joie, et le plus ou le moins,
Dans la paix du sommeil ne font qu'un sous mon aile.

I am the Dark. My paths I keep ;
No hour too soon the light may creep
Above the hills, no moment late
The Sun may reach the western gate.
The shadows are my own ; their wings
They spread above all breathing things,
Till joy and pain, and more and less,
Are one in sleep's unconsciousness.

Je suis la Nuit !... A moi tous les torrents sans freins
Dont les flots, sous le sol, tourbillonnent sans trève !
A moi les antres sourds et les lacs souterrains
A l'horizon desquels nul matin ne se lève !
Je règne sous les rocs primitifs où le Temps
Ne m'atteint plus ; et, dans ma tragique indolence,
Comme la Parque, au font des cavernes, j'attends
— Trio sinistre — avec la Mort et le Silence.

I am the Dark. The under-world,
With soundless rivers onward whirled,
Is mine alone ; and mine the lakes,
O'er which the morning never breaks.
I dwell in caverns, vast, unknown,
Whose walls are wrought from primal stone ;
There Silent, Death, and I, can wait, —
Creation's grim triumvirate !

Je suis la Nuit ! Sans cesse au service de Dieu,
Je vais traînant partout ma robe de ténèbre,
Par son ordre, c'est moi, quand vient le triste adieu,
Qui veille sur ses morts dans leur repos funèbre.
Quel sort m'attend ?... Un jour me faudra-t-il périr
Dans l'éternel néant à jamais balayée ?...
Suis-je enfin destinée à sombrer et mourir
Sous des flots de clarté fulgurante noyée ?

I am the Dark, and forth and back,
As God's own servant, robed in black,
I go and come. His dead I keep
Within my chambers while they sleep,
Who knows my doom ? Perhaps, at last,
I may be ended, outward cast
From all that is, my deepest night
Invaded by resistless light !

LES PLAINES D'ABRAHAM

(Protestation traduite de l'anglais de Wm McLennan)

Passant, dépose ici ta sandale, ô mon frère !
Ce sol est saint, silence ! et que tes pas amis
Foulent avec respect le gazon funéraire
Qui recouvre les os des géants endormis.

Montcalm et Wolfe ! ô noms sacrés de notre histoire !
Tous deux, vous avez eu ce destin fortuné :
Que votre lutte épique et votre double gloire
Ont consacré l'essor d'un peuple nouveau-né.

Régiment d'Anstruther, régiment de la Reine,
Rouges, Blancs, clans d'Ecosse et gars de Plougastel,
Tous ont mêlé leur sang sur la fameuse arène ;
Et leur nom plane ici sur ce roc immortel.

De ces hauteurs la voix de leurs ombres nous crie
De ne point violer leur éternel repos.
Ils sont morts pour leur roi, pour Dieu, pour la Patrie :
Pourrions-nous rester sourds à l'appel des héros ?

1900

THE COTTAGE WHERE WE MET

Two streams wending onward and ever,
Though springing from wells far apart,
Then joining to ne'er again sever ;
T'was thus with thy soul and my heart !
You remember the old cottage, dearest,
That ivy-clad cot where we met ;
'Tis a memory to me of the sweetest,
I will not, I cannot forget !

Two lights in the soft-ethered Heaven,
Which earthward poured down but one beam,
Were the hopes of the future then given
To us in our beautiful dream !
That cottage where roses abounded,
That dear little place where we met,
Where the fragrance of flowers surrounded
Our hearts : say you'll never forget !

Years rolled, and forever we parted ;
The stream became two as of yore ;
The lights — though long one — separated,
In life ne'er to meet any more.
Still the past is before me forever...
Oh ! dearest, I'll never forget
When our love like the stars on the river,
So bright made the cot where we met !

1879

TO MARY

WITH A GOLD AND PEARL SHELL CRAYON

Oh ! that this gift, dear maiden mine,
Could trace upon thy heart
The magic of the love divine
Which passion would impart !

A meetness in thy soul t'will find
So bright and free from guile
Its pearl, an image of thy mind
Its gold, thy sunny smile.

And in thy fairy fingers light,
Oh ! let its tracings rare
Be but o'er pages virgin white
As thy sweet soul is fair !

1868

PIQUE-NIQUE D'HONNEUR

OFFERT A M. ALFRED THIBAUDEAU, DE LONDRES,

le 30 août 1881.

VERS HUMORISTIQUES IMPROVISÉS POUR LA CIRCONSTANCE.

Messieurs,

Avant de faire honneur au toast que l'on propose.
Me pardonneriez-vous si j'avais le travers
De réclamer ici deux minutes de pause,
En si grave moment, pour quelques méchants vers ?

Le poète n'est pas ce qu'un vain peuple pense ;
Et, dussé-je exciter quelque rire moqueur,
Je dirai que, le cœur étant près de la panse,
C'est que la panse au fond n'est pas très loin du cœur !

L'intérêt, ici-bas, va toujours côte à côte
Avec les sentiments de l'âme, et Dieu merci !
Car, même quand on boit la santé d'un tel hôte,
Il fait bon de trouver le vin passable aussi.

Ceci ne semble pas la limpidité même ;
Mais laissez l'argument sortir de son étui ;
Pour notre hôte surtout ce n'est pas un problème,
Et je vais m'expliquer en vous parlant de lui.

Je ne veux pas ici faire un panégyrique,
Vous dire qu'il est brave, affable, distingué,
Et qu'on pourrait courir d'Afrique en Amérique
Sans jamais rencontrer un compagnon plus gai.

Je ne vous dirai pas, en style pittoresque,
Que, tout marchand qu'il est, on n'est pas plus loyal ;
Qu'il est, tout à la fois, souple et chevaleresque,
Redoutable à la Bourse, et sans rivaux au bal.

Le fait est que, d'après la rumeur qui babille,
— Et, ma foi, qui de nous s'en montrerait surpris ? —
Bien des gens à Québec soupçonnent la famille
De l'avoir exilé pour complaire aux maris.

Pourquoi dire qu'il est — qualité peu commune —
Riche sans être un brin gonflé de son avoir ;
Et qu'il est un de ceux qui croient que la fortune
Ne prime pas toujours l'esprit et le savoir ?

Mais son humilité, qui souffre le martyre,
Veut que sur ces détails je tire les rideaux :
Du reste, que peut-on avoir de plus à dire,
Quand on a dit qu'il est la fleur des Thibaudeaux ?

Mais, bref, arrêtons-nous, je l'entends qui proteste ;
Et, sans déguisement, disons la vérité :
Ce qui chez notre ami domine tout le reste,
Et ce qu'on fête ici, c'est son utilité !

Oui, son utilité. Demandez à Lamarche,
Qui va trois fois par an réclamer son appui :
Les troupeaux de Noé sont-ils entrés dans l'arche
Plus nombreux que tous ceux qui s'adressent à lui ?

C'est comme une oasis dont la fraîche fontaine
Verse un cristal limpide au voyageur poudreux ;
C'est un phare brillant dont la lueur lointaine
Eclaire pour plusieurs des abords dangereux.

Ah ! si de Duhamel la barque infortunée,
Ne l'avait pas vu luire au-dessus des brisants,
Au naufrage infaillible elle était condamnée,
Comme nous l'étions tous à des regrets cuisants.

Si Dugas n'avait point, dans ses lointaines courses,
De la douce oasis goûté le flot béni,
Serait-il aujourd'hui le gardien de nos bourses,
Et la terreur du vice avec de Montigny ?

Moi-même, lorsqu'un jour, plaideur involontaire,
Je quittais nos climats, traqué par les recors,
J'avais à peine mis le pied en Angleterre,
Qu'à son tour, il s'en vint m'appréhender au corps.

Il ne me lâcha pas que je ne fusse en France ;
Et, d'honneur ! sans nous être un seul instant gommés,
J'ai vu Londres sans presque en avoir connaissance,
Et j'y retournerais, je crois, les yeux fermés.

Théâtres, monuments, églises et musées,
Nous avons tout compté, parcouru, visité.
Mes jambes, je l'avoue, en étaient épuisées...
Mais, détail important, ça ne m'a rien coûté !

Voilà ! c'est l'oasis, la fontaine, le phare,
L'utile compagnon, l'infatigable appui,
Le savant cicerone, et — sans qu'on soit avare —
Le guide à bon marché que l'on fête aujourd'hui !

Je vois autour de moi notre président Doutre,
Et son bras droit Stephens, et Rainville et Perreault,
Mercier, Beaugrand, lesquels pourraient bien passer outre
S'ils n'apercevaient point de lumière là-haut.

Et puis je vois Boyer, Béïque, Préfontaine,
Beausoleil, Archambault, Rinfret et Robidoux,
Ne demandant aussi qu'à boire à la fontaine
Où Forget a dû boire et trouver ça bien doux.

Je vois encore ici Prévost et Lachapelle,
Olivier, enfin ceux que je ne nomme pas,
Qui calculent combien cette fête si belle
Pourra leur rapporter quand ils seront là-bas !

En somme, cher ami, (je m'adresse à notre hôte)
Si nous te faisons tous un accueil empressé,
Ne va pas nous vouer une estime trop haute,
Car, vraiment, cet accueil est fort intéressé !

Ceux qui n'ont pas vu Londre, aspirent sans nul doute
Vers l'Europe, un beau jour, à prendre leur essor ;
Et ceux qui par hasard ont déjà fait la route
Caressent le projet de la refaire encor !

Quoi qu'il en soit, je bois à tes destins prospères !...
— Mes amis, à l'ami de tous les Canadiens !
Oui, buvons à notre hôte! et qu'ils choquent leurs verres,
Ceux qui n'ont pas été trop choqués par les miens !

A HONORÉ MERCIER

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance

AUTRE IMPROMPTU HUMORISTIQUE

Mon cher Mercier, vraiment, je regrette d'avoir
A remplir près de toi ce pénible devoir,
Mais la discrétion dès longtemps éprouvée
De tes amis de cœur m'impose la corvée
De t'annoncer, ce soir, en termes bien sentis
— L'infortune, vois-tu, frappe grands et petits —
Que ta barque, on prétend que la chose est certaine,
Double aujourd'hui le cap nommé la cinquantaine.

C'est triste, je l'avoue ; et grave, je l'admets :
Un demi-siècle, on sait que c'est énorme... Mais
Les voyageurs du Nil et des déserts numides
Ont trouvé, paraît-il, au fond des pyramides,
D'anciens rois momifiés bien plus vieux que tout ça !
Près de toi, Romulus, Remus, Massinissa,
Noé, Mathusalem, Jugurtha, Stésichore,
Seraient d'affreux barbons, s'ils existaient encore.
Pas besoin de fouiller les remparts de Balbec ;
Il suffit de connaître un peu Rome ou Québec,
Pour savoir qu'il se voit des bronzes, des carrares,
De vieux boulets rouillés, mille antiquités rares,
Bien moins vivants que toi, surtout bien plus anciens.

Tiens, mon ami — chacun défend un peu les siens —
Pour un vieux que, depuis cinquante ans, l'âge mine,
Crois-moi, tu n'as encor pas trop mauvaise mine.
Après tout, tu n'es ni malingre ni boiteux ;
Tu vois assez ; tu n'es ni sourd ni pituiteux ;
Et malgré tes travaux, l'âge et la politique,
D'honneur, tu n'as pas l'air encor trop rachitique.

Va, j'en connais plus d'un qui feraient bien des vœux
Pour avoir seulement le quart de tes cheveux.
Et puis, dans tes discours ou dans tes anecdotes,
Il est encore assez rare que tu radotes ;
Tes écrits ne sont pas non plus trop estropiés ;
La goutte que tu prends ne t'atteint pas les pieds ;
Ta fourchette est solide ; et la rumeur circule
Que tu sais rajeunir quand l'ennemi t'accule.
Du reste, un conseiller législatif poli
M'a dit que tu n'étais pas du tout ramolli.

Tout naturellement, j'ai félicité l'homme
D'avoir trouvé cela sans son greffier. En somme,
Pour un malheureux être, à ton âge arrivé,
Tu parais un vieillard assez bien conservé.

Et puis, si la vieillesse est irrémédiable,
Elle est comme autre chose en ce monde, que diable !
Elle ne manque pas de compensations.
Le ciel n'a pas voulu que nous passassions

Notre vie à nous plaindre : il a mis pour chaque âge,
A côté du désert aride, un frais bocage ;
Et depuis Winnipeg jusques à Singapour,
Si chaque âge a du contre, il a, ma foi, du pour.

Ainsi, voyez l'enfance : elle est faible, ignorante ;
Le fouet de temps en temps, voilà sa seule rente :
Eh bien, quand, nez au vent, elle prend ses ébats,
C'est encor ce qu'on voit de plus chic ici-bas.

Regardez maintenant la frêle adolescence ;
Sans cesse on la verra pleurer son impuissance ;
Mais quels rêves charmants, pour tromper ses ennuis,
N'illuminent-ils pas et ses jours et ses nuits !

La jeunesse est brillante ; oui, la jeunesse est belle ;
Mais comme au sens commun elle est souvent rebelle,
L'expérience, hélas ! n'admire pas toujours
Les moyens qu'elle prend pour dorer ses vieux jours.

L'âge mur, aussi lui, ne manque pas de charme ;
Mais l'homme mûr a beau se porter comme un charme,
Se comporter idem, il n'est, dans tous les cas,
Qu'une victime en butte à mille et un tracas ;
Anxiétés, revers, ou chagrins de famille,
Souvent tout à la fois à sa porte fourmille.

Bref, je crois, à tout prendre, et sans être envieux,
Que l'avantage, en somme, est du côté des vieux.
On a fait son chemin tant bien que mal ; son rêve,
Ainsi qu'un vieux chaland échoué sur la grève,
N'a pas toujours donné ce qu'il avait promis ;
Mais, qu'on passe ministre ou qu'on reste commis,
On a fourni sa course, on a rempli son rôle,
Et pour un philosophe, au fond, c'est le plus drôle.
Enfin on est rassis, on compte, on a du poids ;
Si l'on aime un peu moins l'antique soupe aux pois,
On sait mieux déguster le bourgogne et le grave,
On pontifie un brin, on prend un air plus grave,
On impose ; il est vrai que l'on sait un peu moins
Tirer à la jambette et sauter à pieds joints ;

On n'est pas d'une force étonnante à la course ;
Mais, avec de l'argent en banque ou dans sa bourse,
On a beau n'être pas un clown, pour un coup prêt,
On a toujours assez de souplesse au jarret.

Vous me direz qu'un jour viendront les diabètes,
La goutte et cœtera, des maux plus ou moins bêtes ;
C'est vrai, mais à ces maux on peut se résigner,
Quand de jolis minois sont là pour les soigner.
Pour moi, rien que j'admire — et c'est du fanatisme —
Comme des doigt mignons frottant un rhumatisme.
Que se soit par amour, ou même par devoir,
N'importe ! cela vaut la peine d'en avoir.
Essayez, vous verrez.

Et, puisque nous en sommes
A parler des vieillards, dites, quels sont les hommes
Qui près du sexe aimable ont le plus de succès ?
Je suis loin de vouloir intenter un procès
A ceux qui d'entre vous penseraient le contraire,

Mais, parole d'honneur, je veux me faire extraire
Le reste de mes dents, et mourir attentif
Aux débats d'un Conseil trois fois législatif ;
Et plus encor, je veux qu'on me force d'admettre
Tout ce qu'en son journal l'ami Pacaud peut mettre,
—Que l'on me croie ou non—si les vieillards n'ont point,
Comme partout ailleurs, la palme sur ce point.

Qu'il soit fait en melon ou comme une échalotte,
Le vieillard est toujours un être qu'on dorlotte.
On est rempli pour lui d'attentions. Jamais
On ne manque de lui donner les meilleurs mets.
Souffre-t-il d'un bobo, vite, chacun s'empresse ;
Tisane, onguent, bandeaux, cataplasme ou compresse,
Tout lui tombe du ciel en veux-tu en voilà.
Caresses par ici, doux sourires par-là ;
Vierges à taille fine ou femmes plantureuses,
Matrones ou tendrons, toutes sont trop heureuses
De prodiguer leurs soins au trop heureux mortel.

La chose se comprend, n'est-ce pas ? rien de tel
Comme de n'être pas compromettant. On use
Du vieillard comme s'il était l'hypoténuse
Du triangle formé par les sexes humains.
A-t-on raison ? ma foi, je m'en lave les mains.
En tout cas, ce n'est pas aux vieillards à s'en plaindre ;
Et j'en ai vu souvent qui ne faisaient que geindre,
Pour mieux tendre un filet perfide, et saprejeu !
Savaient fort bien tirer leur épingle du jeu.
Pour ou contre, après tout, que voulez-vous qu'on dise,
Lorsque le pavillon couvre la marchandise ?

Et puis, quand les vieillards sont tant soit peu discrets,
Ou sont réputés tels, combien de doux secrets
Ne leur glisse-t-on pas tous les jours à l'oreille.
Pour moi, je n'ai jamais connu chose pareille
Au plaisir délicat d'être le confident
D'une enfant dont le cœur timide et débordant
S'ouvre aux naïfs parfums d'une amour fraîche éclose ;
Sa candeur ne craint pas qu'on rie ou qu'on en glose ;
Et son âme se livre au plus franc abandon,
Sans redouter les tours de monsieur Cupidon.

C'est un sort sans égal.
Il est bien autre chose
A dire, ami Mercier, là-dessus ; mais je n'ose...
En voyant ton sourire et ton air résigné,
Je clos mon argument : le procès est gagné.
Aussi, si j'ai d'abord débuté par te faire
Des excuses pour m'être un peu, dans cette affaire,
Chargé du rôle ingrat d'annoncer un malheur,
Après réflexion, sans être un cajoleur,
Je te dirai, mon cher, tant le sujet m'excite,
Que, si quelqu'un te plaint, moi, je te félicite.

1889

FIN

DES EPAVES POÉTIQUES.

VERONICA

DRAME EN CINQ ACTES

PRÉFACE

La pièce qui va suivre n'est pas absolument historique, mais elle est tirée des vieilles chroniques florentines. Voici ce que nous trouvons dans le Larousse à ce sujet :

Cybo (*Véronique*) Florentine du XVIIe siècle, qui s'est rendue célèbre par sa jalousie et sa vengeance.

Elle appartenait à la famille des princes de Massa, et était mariée à Jacques Salviati, duc de Saint-Julien, homme fort à la mode, sous le règne de Ferdinand II.

Il y avait alors à Florence une femme du nom de Catherine (Stella dans la pièce) renommée pour sa beauté, et qui avait épousé un vieux gentilhomme ; Salviati lui fit la cour et devint bientôt son amant. Leurs relations clandestines durèrent assez longtemps sans que Véronique Cybo en eut connaissance ; mais elle s'en aperçut enfin, et son amour-propre fut profondément blessé.

Elle eut d'abord recours à mille moyens artificieux pour détourner son époux de cette passion ; n'y pouvant parvenir, elle résolut de se venger. Elle s'assura d'abord de la confiance du beau-fils de Catherine, qui avait une haine profonde pour la jeune belle-mère ; puis elle fit venir de Massa trois bravi décidés à exécuter tout ce qu'elle commanderait.

Le 31 décembre de l'an 1638, le beau-fils de Catherine introduisit lui-même les trois bravi dans l'appartement de sa bellemère, qui était occupée avec plusieurs amis. Les assassins s'emparèrent de Catherine et de sa femme de chambre, tandis que les assistants prenaient la fuite avec épouvante, et les égorgèrent impitoyablement.

La tête de Catherine fut apportée à Véronique.

Comme elle avait coutume d'envoyer fréquemment à son mari du linge blanc dans une corbeille couverte, elle profita de l'occasion du premier jour de l'an, et, le 1er janvier 1639, le lendemain de l'assassinat, elle fit porter à son époux la tête sanglante de sa maîtresse.

La justice s'empara de cette affaire. Les bravi avaient réussi à s'enfuir : le beau-fils de Catherine eut la tête tranchée, comme complice de Véronique, et elle dut elle-même s'exiler de Florence.

M. Guevazzi a écrit sur ce dramatique sujet une nouvelle dont la traduction a paru dans la *Revue Britannique*.

PERSONNAGES :

LA DUCHESSE Veronica Cybo.

STELLA SFORZI, vingt ans.

LE DUC, Jacques de San Giuliano, époux de la Duchesse.

ANGIOLINO, leur fils, sept ans.

LE COMTE FERADINI, oncle de Veronica.

SAN MARTINO, ancien précepteur du Duc.

YESOUF, un Maure.

BEPPO, tavernier.

PIETRO SFORZI, soldat, frère de Stella.

BERNARDO, valet de chambre.

LE PODESTAT de Florence.

Seigneurs, conjurés, gardes, sbires, laquais, chœur.

La scène se passe à Florence, vers 1633.

PREMIER ACTE

Le théâtre représente un vestibule somptueux du palais de Fiesole, près de Florence. Au fond, on aperçoit de vastes jardins. A droite du spectateur, un escalier monumental conduit à l'intérieur. Deux hallebardiers se tiennent de chaque côté de la rampe. Au lever du rideau, on entend des rumeurs et des rires, mêlés à des lambeaux de mélodies et à des tintements de verres, qui annoncent la fin d'un dîner de gala. YESOUF, *en costume oriental, et* ANGIOLINO *sont à l'avant-scène.*

SCÈNE I

YESOUF, ANGIOLINO

ANGIOLINO, rieur.

C'est Yesouf qu'on t'appelle ? Un bien drôle de nom !

YESOUF

Vous trouvez, monseigneur ?

ANGIOLINO

Est-ce italien ?

YESOUF

Non.
C'est par delà les mers, aux monts où le Kabyle
Promène ses troupeaux et sa tente mobile,
Qu'un jour, on m'a donné, signor Angiolino,
Ce nom qui sonne mal sur les bords de l'Arno.

ANGIOLINO

Est-ce bien loin d'ici ?

YESOUF

Loin ? Oh oui, bien loin, maître !
Pour atteindre aux gourbis où le ciel m'a fait naître !
Eût-il le vol de l'aigle en son jarret d'acier,
Il faudrait bien des jours au plus ardent coursier
— Pommelé de l'Atlas ou bai des Asturies —
Que le Duc, votre père, ait dans ses écuries.

ANGIOLINO

Et c'est beau, ce pays si lointain, Yesouf, dis ?

YESOUF

Beau ? comme le soleil ! beau comme un paradis !
C'est un pays doré qu'un océan de sable
Encercle et garde, ainsi qu'un mur infranchissable ;
Gigantesque oasis qui, sous un dôme bleu,
Nargue en paix le simoun et son souffle de feu ;
Où les cœurs sont de bronze, où le sang est de lave ;
Où tout homme est vaillant, où chaque femme est brave...

ANGIOLINO

Et l'enfant ?...

YESOUF

Où l'enfant, avant de s'endormir,
Dans le calme des nuits écoute sans blémir
Se mêler, chaque soir, au fond du désert chauve,
Au chant de sa nourrice un hurlement de fauve.

ANGIOLINO

Oh !...

YESOUF

Oui, c'est beau, signor; grand surtout, oui, c'est grand:
Le jour, fouler le sol ainsi qu'un conquérant ;
La nuit, rêver dans l'ombre, ou ramper sur le ventre
Pour aller poignarder un lion dans son antre...
Quelle ivresse !...

ANGIOLINO

Dis-moi, comment se fait-il donc
Que tu ne sois plus là, mon bon Yesouf ?...

YESOUF

Pardon !
Ce que vous demandez est une longue histoire ;
Une histoire, signor, bien navrante et bien noire ;
Je vous la conterai plus tard. Pour le moment,
La Duchesse vous mande en son appartement.

ANGIOLINO

J'y cours !

(Il sort en courant, après avoir envoyé des baisers à Yesouf.)

SCÈNE II

YESOUF, BERNARDO

YESOUF

Va, cher enfant, va consoler la sainte
Qui s'abreuve dans l'ombre à la coupe d'absinthe,
Pendant qu'on trinque ici les hanaps d'or en main !

(Il regarde un instant Bernardo qui est entré sur ces dernières paroles, et qui s'est mis à tendre le tapis de l'escalier.)

BERNARDO, à part.

Le drôle a-t-il bientôt fini son examen !

YESOUF

Messire Bernardo !

(Silence.)

Bernardo !

BERNARDO, ironiquement.

Votre altesse ?

Faisant semblant d'apercevoir Yesouf.

Tiens, c'est toi, moricaud !... j'avais l'impolitesse
De croire que c'était monseigneur...

YESOUF, interrompant.

Bernardo !

BERNARDO, poursuivant.

Qui daignait m'appeler pour m'offrir un cadeau !

YESOUF, avec un haussement d'épaules.

C'est le temps d'allumer les flambeaux... et silence !
Où l'on vous fera cher payer votre insolence.

(Il sort.)

SCÈNE III

BERNARDO, puis SAN MARTINO

BERNARDO, allumant les flambeaux.

Ah ! par mon saint patron, San Bernardo Dolci,
Que j'étranglerais bien ce damné mal blanchi !

SAN MARTINO, entrant

Propos impie, enfant ; paroles téméraires !
Sais-tu point qu'ici-bas tous les hommes sont frères ?

BERNARDO

Moi, frère d'un payen comme lui, merci bien !

SAN MARTINO

Ces sentiments, mon fils, ne sont pas d'un chrétien.
Le Christ, rappelle-toi, disait à ses apôtres :
" Mes enfants, aimez-vous toujours les uns les autres ! "
Et quand il prescrivait ainsi la charité,
Le Sauveur, Bernardo, n'a jamais excepté
Ceux qui ne croiraient pas à sa doctrine. En somme,
Pour te déplaire ainsi que t'a donc fait cet homme ?

BERNARDO

Per Bacco, n'est-ce pas assez qu'à tous instants
Il fasse en ce palais la pluie et le beau temps ?
Et vous même, le vieux précepteur de mon maître,
Ne ragez-vous jamais quand vous voyez paraître
Ce sauvage sans foi, ce rustre au ton tranchant
Qui flaire la Duchesse ainsi qu'un chien couchant ?

SAN MARTINO

Vous feriez mieux de dire : ainsi qu'un chien fidèle,
Bernardo.

BERNARDO

Comme un chien, en tout cas... Autour d'elle
Il rôde nuit et jour... Enfin, Dieu sait comment
Elle peut expliquer son étrange engouement
Pour ce mahométan que la peste confonde !

SAN MARTINO

Mais, pourtant, il est bien connu de tout le monde
Qu'il a sauvé la vie...

BERNARDO

A l'enfant ? parlons-en !
A Venise, un plongeon dans le canal Pisan !
Vraiment elle aurait tort de se montrer ingrate
Pour un pareil exploit chez un ancien pirate !

SAN MARTINO

Cependant, il était fort bien évanoui
Lorsque les gondoliers le repêchèrent.

BERNARDO

Oui.
Et c'est ce qui permit qu'on reconnût le drôle
A la marque du fer qu'il portait à l'épaule :
Un forçat évadé, signor, ni plus ni moins.

SAN MARTINO

Je le sais, Bernardo, j'étais un des témoins ;
Mais qui peut aujourd'hui reprocher sa disgrâce
Au pécheur repentant à qui l'on a fait grâce ?
Cette grâce, il la doit aux soins reconnaissants
De la Duchesse. Ainsi le plus simple bon sens
Explique de façon tout aussi naturelle
Que ses bontés pour lui son dévouement pour elle.
Mais chut !... Voici le Duc !

BERNARDO, sortant.

Diavolo ! c'est crevant,
Comme on a peu d'esprit, quand on est trop savant !

(Les portes de la salle à manger s'ouvrent, et les convives descendent en riant et en causant le grand escalier. La plupart se répandent dans les jardins du fond. Le duc Jacques de San Giuliano, le comte Feradini et quelques seigneurs, parmi lesquels San Martino se dissimule, restent en scène. Les hallebardiers sortent.)

SCÈNE IV

LE DUC, FERADINI, SAN MARTINO, SEIGNEURS

FERADINI

Neveu, mes compliments ! Dans vos charmantes fêtes,
Pour le luxe princier et les grâces parfaites,
Vous êtes sans rival, ce soir, comme toujours.
Et le vieux Lucullus, notre aïeul des grands jours,
Qui des festins royaux avait le monopole,
Vivant, pourrait encor gagner à votre école.

LE DUC, sous forme de protestation.

Comte Feradini...

FERADINI, insistant.

D'honneur, Duc ! et pourtant,
Vous me pardonnerez de n'avoir qu'un instant
De plus à consacrer à vos réjouissances.
Le devoir a parfois de rudes exigences,
Mais s'il parle, il a droit qu'on lui dise : Présent !

LE DUC

Je vous comprends... je sais... vous êtes partisan
De ce vieux songe-creux qui par ses rêveries
Ameute contre nous les romaines curies.

FERADINI

Songe-creux, l'immortel Galilée ! un rêveur,
Ce nouveau Copernic dont le puissant labeur,
Le savoir, le génie et la persévérance
Feront plus tard l'honneur éternel de Florence !
Est-ce vous qui parlez sur ce ton, mon neveu ?

LE DUC

Vous admettrez pourtant qu'il nous importe peu
Que notre pauvre monde, ornière ou girouette,
Tourne ou ne tourne pas comme un sabot qu'on fouette,
Pourvu que le soleil, fidèle à ses devoirs,
Levé tous les matins, se couche tous les soirs ;
Que toujours ses rayons, malgré les fronts moroses,
Fasse mûrir la vigne, épanouir les roses,
Et chanter, Italie, ô radieux séjour !
Sous ton beau ciel d'azur, les oiseaux et l'amour !

FERADINI

Jacques, pourquoi traiter de façon si légère
Une cause qui nous devrait être si chère ?
Lorsque les grands devoirs commandent d'obéir,
Prenez garde, hésiter c'est quelquefois trahir !

LE DUC

Comte, cette insistance est vraiment amusante ;
Ne voyez-vous donc pas, au fond, que je plaisante ?
Je sais que votre ligue a noble but ; et puis,
Quel que soit son objet, vous en êtes : j'en suis !
Mais on attend de moi trop peut-être, cher comte...

FERADINI

Non ! l'on sait pour quel prix votre influence compte
Auprès de Ferdinand, notre Duc souverain ;
Il est faible, indécis : c'est là ! sur ce terrain,
Que votre zèle, en qui notre foi se repose,
Peut d'un poids décisif peser pour notre cause.

LE DUC, s'adressant aux seigneurs.

Avec mon dévouement, mon zèle vous est dû
Tout entier, messeigneurs.

FERADINI

Alors, c'est entendu ;
Entre nous l'on finit toujours par se comprendre.
Maintenant, au revoir ! Le temps seul d'aller prendre
Congé de la Duchesse... Ah ! un instant encor !

(Il ramène le Duc sur le devant de la scène.)

Dites-moi donc, ami, quel triste désaccord
Semble exister toujours entre vous et ma nièce ?
Pourquoi, sous vos lambris quand tout est en liesse,
Isole-t-elle ainsi son cœur mal épanché ?
Nourrirait-elle au fond quelque chagrin caché ?
Ni notre parenté, je le sais, ni mon âge
Ne me donnent le droit, plus en votre ménage
Qu'en vos cœurs, de porter mes regards indiscrets ;
Aussi ne veux-je point surprendre aucuns secrets ;
Mais à mon amitié vous permettrez sans doute
Un mot, un seul...

LE DUC

Parlez, Comte, je vous écoute.

FERADINI

Véronique est un ange, ami, vous le savez.
De tous les dévouements entrevus ou rêvés
On ne saurait trouver un plus parfait modèle ;
Mais...

(Plus bas.)

Ne t'y trompe pas, Jacque, on sent auprès d'elle
Que pour toi ce n'est point un simple amour qu'elle a,
Mais un culte insensé, du délire... et cela...
M'inquiète... prends garde !

(Il sort.)

LE DUC, à Bernardo qui entre une lettre à la main, suivi d'Yesouf qui se poste pour observer derrière une colonne du fond.

Un message ?

SCÈNE V

LE DUC, SAN MARTINO, BERNARDO, YESOUF, dissimulé.

BERNARDO

Une lettre
Qu'à... votre secrétaire on m'a dit de remettre.

LE DUC, s'emparant de la lettre.

Hein !... qu'est-ce ?... Donne-moi cette lettre, faquin !

(Il fait sauter le cachet, lit à la hâte, et paraît sous le coup d'une vive émotion. Après un instant de silence.)

Qu'on me selle à l'instant mon cheval africain !...
Et qu'on m'apporte...

(A part.)

Au fond, c'est encore une aubaine...

(Haut.)

Mon manteau de voyage et le coffret d'ébène
Qui sert à renfermer mes insignes... J'attends !

(Yesouf disparaît ; Bernardo sort, et San Martino s'approche du Duc en s'inclinant.)

SCÈNE VI

LE DUC, SAN MARTINO, BERNARDO

SAN MARTINO

Jacque !

LE DUC

Un sermon sans doute ?... Allons, tuons le temps.

SAN MARTINO

Vous partez ?

LE DUC

Le Grand Duc réclame ma présence ;
Ainsi tu voudras bien avoir la complaisance
D'en prévenir un peu la Duchesse pour moi.

SAN MARTINO

Vous ne prendrez donc pas congé d'elle...

LE DUC

Et pourquoi ?
Des pleurs encor !... Tu sais combien cela m'assomme...
Et Florence n'est pas au bout du monde, en somme.

SAN MARTINO

Hélas !...

LE DUC

Ah ça ! voyons, pourquoi soupires-tu ?
Voudrais-tu donc aussi surveiller ma vertu ?
Ce serait complet !

(Il lui tourne le dos.)

SAN MARTINO

Ah ! monseigneur, Dieu me garde
De vouloir rien scruter de ce qui vous regarde !
Mais...

LE DUC

Bon ! voici le sermon, je le sentais venir.

SAN MARTINO, poursuivant.

Votre vieux précepteur, Jacques, n'y peut tenir.
Si ma voix va trop loin, si ma franchise abuse,
Daignez me pardonner et trouver mon excuse
Dans l'amitié sans borne et tout le dévouement
Que je ressens pour vous et pour le cœur aimant
Qui s'enferme là-bas, muré dans sa tristesse.

(Il désigne les appartements de la Duchesse.)

LE DUC

Si tu veux par ces mots désigner la Duchesse,
Dis plutôt : renfrogné dans sa mauvaise humeur.

SAN MARTINO

Monseigneur, taisez-vous ; cette femme se meurt !

(Plus bas.)

Elle se meurt, vous dis-je !

LE DUC, à part.

Oh ! de la patience !

SAN MARTINO, poursuivant.

Et si sa maladie échappe à la science,
C'est qu'il est là son mal, vois-tu, Jacques, oui, là !

(Il indique le cœur.)

C'est au cœur qu'elle souffre...

LE DUC, arpentant la scène avec impatience.

Eh ! que puis-je à cela ?
A ses caprices vains faut-il que je réponde
En reniant ma charge et mon rang dans le monde ?
Faut-il me faire moine, et d'ennui dépérir,
Pour le plaisir de voir sa santé refleurir ?
Rêve-t-elle pour moi la gloire triomphale
D'un Hercule, à trente ans, filant aux pieds d'Omphale ?
Ce qu'elle aime avant tout, dit-elle, c'est la paix ;
Eh bien, dans ce milieu de calme et de respects,
Vénérée à l'égal d'un ange ou d'une reine,
Pourrait-elle envier une paix plus sereine ?
N'a-t-elle pas, unique arbitre en ce palais,
Le droit d'y commander, de choisir ses valets
A sa fantaisie ? oui, témoin ce damné Maure
Qui semble, autour de moi — l'insolent matamore ! —
Vouloir jouer, dans son ridicule attirail,
Le rôle d'un eunuque aux portes d'un sérail.
Enfin, que manque-t-il, en somme, à la Duchesse ?
N'a-t-elle pas son fils, un grand nom, la richesse,
Des bijoux à foison, et même... un favori ?

SAN MARTINO

Il ne lui manque rien, c'est vrai... que son mari !

LE DUC

San Martino, vraiment, vous me cherchez querelle.

SAN MARTINO

Querelle ? oh ! certes, non !... En vous parlant pour elle,
Je parle aussi pour vous, Jacques, pour vous aussi ;
Car c'est pour le bonheur des deux que j'ose ainsi
Me faire l'avocat de son cœur près du vôtre :
Je voudrais tant vous voir être heureux l'un par l'autre !

LE DUC, riant.

Etre heureux l'un par l'autre ? Accouple deux boulets !
Pour un savantissime aussi vieux que tu l'es,
Tu connais, certes, peu le cœur humain, mon maître !

SAN MARTINO

Le cœur humain ! je crois assez bien le connaître
Pour savoir — et vous-même en pourriez dire autant —
Que cette femme ainsi délaissée est, pourtant,
Un ange de vertu, de bonté, mieux encore,
Une sainte !...

LE DUC, indifférent.

On le dit.

SAN MARTINO, poursuivant.

Et qu'elle vous adore !

LE DUC

Possible !

SAN MARTINO, de même.

Et que nulle autre, ou de loin ou de près,
Ne saurait vous chérir avec cette âme...

LE DUC, de même.

Après !

SAN MARTINO

Je comprends vos froideurs : la Duchesse est âgée
De dix ans plus que vous ; sa figure changée,
Hélas ! par la souffrance et les veilles, n'a plus
Ces fleurs que la beauté prodigue à ses élus ;
Mais n'oubliez donc pas le brillant héritage
Que sa main, monseigneur, vous offrit en partage,
Et qui vous a permis, encore adolescent,
De jouer en Toscane un rôle tout-puissant !
Croyez-moi, Véronique est votre bon génie !

LE DUC

Elle m'a fait du bien ? eh ! parbleu, qui le nie ?
Je vous l'admets cent fois, oui, vous avez raison,
Sa fortune a beaucoup redoré mon blason ;
Mais est-ce donc si grande et si rare merveille
Que trouver la richesse au fond d'une corbeille ?
Affaire de famille, ami, tu le sais bien ;
Affaire d'intérêts où le cœur n'est pour rien !...

(Un temps.)

Allons, vieux maître, il faut secouer la tristesse,
Et rire !

(Bernardo entre, le manteau du Duc à son bras, et suivi d'un autre domestique portant un coffret qu'il place sur la table.)

BERNARDO

Le cheval sellé pour son Altesse !

LE DUC

C'est bien !

(Il dépose son collier dans le coffret, endosse son manteau, prend sa cravache que lui tend Bernardo, et se dispose à sortir, pendant que San Martino et les domestiques se retirent de leur côté.)

Et maintenant il faut nous échapper.

(Il se dirige vers le fond.)

SCÈNE VII

LE DUC, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE, entrant et sans voir le Duc.

Ah ! ce billet !... Yesouf n'a-t-il pu se tromper ?...

LE DUC, se rencontrant face à face avec elle.

Véronique ?... Toujours la tristesse au visage ?

LA DUCHESSE

Et vous, Jacques, toujours en habit de voyage ?

LE DUC

De voyage ? Une courte absence tout au plus ;
Des regrets pour si peu seraient bien superflus.

LA DUCHESSE

Il faut qu'on vous ait fait des instances bien vives,
Pour vous forcer ainsi de quitter vos convives.

LE DUC

Des instances, non pas... Je suis obéissant
Seulement à l'appel d'un devoir très pressant ;
La raison d'Etat pare à toute irrévérence.

LA DUCHESSE

Et c'est par lettre, ainsi, qu'on vous mande à Florence ?

LE DUC, surpris.

En effet.

LA DUCHESSE

J'aurais cru qu'une affaire d'Etat
Aurait bien mérité que l'on vous invitât
Par courrier spécial...

(Mouvement d'impatience du Duc.)

Et si, nouveau mystère,
Cette lettre s'adresse... à votre secrétaire...

LE DUC, embarrassé.

Eh bien, quoi ?

LA DUCHESSE

Pardon, mais, jusqu'à ce moment-ci,
Je ne vous savais point de secrétaire ici.

LE DUC, perdant patience.

Mes compliments, madame, un préfet du prétoire
Ne conduirait pas mieux un interrogatoire !...
Daignez donc condescendre au grand désir que j'ai
De vous baiser la main et de prendre congé.

LA DUCHESSE

Vous avez raison, Jacque ; oui, je suis indiscrète ;
Mais, vous le savez bien, au fond de la retraite
Où je m'enferme pour pleurer votre abandon,
J'ai tant souffert que j'ai droit à votre pardon.
Dans la douleur profonde où saigne tout mon être,
Que rien ne peut guérir... excepté vous, peut-être,
Ne m'est-il pas permis de regretter un peu
Le temps où librement, sous le regard de Dieu,
— Oh ! les heures de joie, hélas ! trop tôt passées ! —
Tout était en commun, nos cœurs et nos pensées ?

LE DUC

Ma chère Véronique...

(Il lui prend la main.)

LA DUCHESSE, joyeusement.

Ah !...

LE DUC

Ne croyez-vous point
Qu'en vous montrant morose et... sensible à ce point,
Vous faites à mes torts une part un peu large ?
Vous parlez d'abandon... Les devoirs de ma charge
M'entraînent trop souvent loin de vous, je le sais ;
J'avais jadis pour vous des soins plus empressés,
J'en conviens ; mais jamais, croyez m'en, Véronique,
Je n'ai donné raison à ce soupçon inique
Que rien, malgré mes torts et malgré vos rigueurs,
Plus qu'alors divisât nos pensers et nos cœurs.

LA DUCHESSE

Ah ! si vous disiez vrai, mon Dieu !...

LE DUC

Voudriez-vous
Me voir vous en donner l'assurance à genoux ?

LA DUCHESSE

Non, Jacques ; mais afin que tout soupçon s'efface,
Si j'osais...

LE DUC, interrompant.

Parlez franc, que faut-il que je fasse ?

LA DUCHESSE, poursuivant.

Vous demander...

LE DUC

Quoi donc ?

LA DUCHESSE

Je ne pourrai jamais,
Tu vas te fâcher.

LE DUC

Non !

LA DUCHESSE

Non ?... Tu me le promets ?

LE DUC, affectueusement.

J'en jure sur l'honneur ! pourquoi me faire attendre ?

LA DUCHESSE

Qu'il fait donc bon, mon Dieu, de vous voir presque tendre!
Mon désir, le voici : Jacques, ne partez pas !
Que je vive, ce soir, à vos pieds, dans vos bras !
Faites-moi ce léger sacrifice...

LE DUC, froidement.

Madame,
Vous savez que je suis à vous de cœur et d'âme,
— Vous le savez si bien que vous en abusez —
Mais cette fantaisie...

LA DUCHESSE, blessée.

Alors vous refusez ?
Pourquoi donc tant chercher à m'abuser encore ?
Voyons, là, franchement, croyez-vous que j'ignore
Où Votre Altesse, Duc, court en sortant d'ici ?

LE DUC

Pardieu, madame, un mot de plus sur ce ton-ci
Ne me conviendrait pas, j'en jure la Madone !

LA DUCHESSE

Oh ! ne t'emporte pas, mon cher Jacques, pardonne !
Ma vie est un flambeau vacillant qui s'éteint ;
Au nom de notre amour, de ce passé lointain
Dont l'image à nos yeux s'évoquait tout à l'heure ;
Ecoutez, Jacque, au nom de notre enfant qui pleure
Et gémit comme moi quand vous n'êtes pas là...
— Mon dévoûment pour vous mérite bien cela —
Montrez-vous une fois sensible à ma souffrance :
Remettez à demain ce voyage à Florence.

LE DUC, froidement.

Faut-il vous répéter ce que je vous ai dit ?

LA DUCHESSE

Ah ! mon amour est donc décidément maudit !...

(Elle se jette aux pieds du Duc et le retient par les mains.)

Jacque !... Ah ! je ne veux pas que tu partes !

LE DUC, se dégageant.

Madame,
Brisons là ! c'est assez jouer au mélodrame !
Ces scènes sont vraiment risibles... Tant de bruit,
Parce que le Grand Duc me mande cette nuit...

LA DUCHESSE

Encore cette fable !... Et vous n'avez pas honte,
Là, de vous abaisser à répéter ce conte !...

LE DUC

Assez !...

LA DUCHESSE

Oui, c'est assez !... Oui, vous pouvez partir !
Pour un San Giuliano, c'est même trop mentir !...
Car vous mentez : cet ordre est l'appel d'une femme
Qui vous donne à Florence un rendez-vous infâme.

LE DUC, railleur.

Votre preuve ?

LA DUCHESSE

La preuve ? ouvrez votre pourpoint !
Mais, ô pauvre insensé, vous ne voyez donc point
Qu'avec mes bras ouverts et ma voix la plus tendre,
Je suis ici depuis plus d'une heure à vous tendre
Avec tous mes pardons la planche du salut ?
Ce billet, ce billet, Jacques...

LE DUC, interrogeant avec rage.

Quelqu'un l'a lu ?...

LA DUCHESSE

Non, mais...

LE DUC

Ah ! vous jetez enfin le masque à terre,
Madame !... Votre orgueil n'en fait plus un mystère,
Par vos ordres chez moi je suis espionné !
Et c'est par ce forçat, par ce Maure damné
Qui rampe sur mes pas comme un serpent dans l'herbe,
Que je suis épié sans doute... C'est superbe !
Vraiment, vous avez cru que, moi, je permettrais
A ce forban d'ainsi violer mes secrets !...
Madame, cette insulte est d'un trop fort calibre ;
Et vous l'aurez voulu : désormais je suis libre !
Adieu !...

(Il se dispose à sortir.)

LA DUCHESSE

Jacques, non, non, arrête !...

LE DUC

C'en est trop !
Je suis libre, vous dis-je !

(Il sort.)

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, seule.

Ah ! le cruel bourreau !
Voilà bientôt dix ans que je lutte dans l'ombre
Contre le désespoir d'un courage qui sombre,
Pendant que lui se plaît à me broyer le cœur !
Et si je laisse enfin s'exhaler ma rancœur,
Si je sens ma fierté bondir sous son outrage,
Il me crache d'un mot son mépris au visage !
Je suis lasse, à la fin !... Tout ce que j'ai souffert,
Mon triste isolement, mon tourment, mon enfer,
Jusqu'au sourire faux de sa lèvre traîtresse,
J'aurais tout pardonné pour un mot de tendresse !
Il ne l'a pas voulu !... Cette femme... Ah ! pouvoir
La tenir un instant !.... La voir, je veux la voir !
Oui, la voir face à face !... Ah ! je me sens féroce !
Capable de rêver quelque vengeance atroce,
Vengeance à rendre enfin — pauvre souffre-douleur ! —
Injure pour injure et malheur pour malheur !

(A ce moment où la colère met sur sa figure une empreinte de véritable sauvagerie, Angiolino arrive en courant, à l'aspect de sa mère s'arrête tout tremblant.)

SCÈNE IX

LA DUCHESSE, ANGIOLINO, puis YESOUF

ANGIOLINO

Ah ! maman, qu'as-tu donc ? Comme te voilà laide !

LA DUCHESSE

Laide ! laide ! Ah ! ce mot exécré qui m'obsède,
Ce mot cruel, fatal, faut-il que ce soit lui,
Mon fils, qui me le jette à la face aujourd'hui !...
Ah ! toi, bien vainement tu renierais ton père !
Il me manquait de voir mon cœur qui désespère
Pendre en lambeaux sanglants aux ongles de tes doigts.
Si je suis laide, ingrat, sais-tu que je le dois
Aux cruelles douleurs que tes jours m'ont coûtées,
A mes nuits sans sommeil, à mes nuits sanglotées
Auprès de ton chevet, lorsque, dans ton berceau,
La fièvre, à chaque instant t'éveillait en sursaut ?
Et c'est toi, quand je meurs de détresse et d'envie,
Qui me jettes ce mot, torture de ma vie :
Laide !... Mais es-tu donc inspiré par Satan ?
Toi, la chair de ma chair ?... Ah ! malheureux, va-t-en !

(Elle le repousse si violemment que l'enfant tombe sur ses genoux.)

ANGIOLINO, pleurant.

Maman ! maman !...

LA DUCHESSE, hors d'elle-même, se précipitant sur lui et le relevant.

Ah ! ciel vengeur ! Dieu secourable !
Qu'ai-je fait ?... J'ai frappé mon enfant, misérable !...
O mon Angiolino ! mon amour !... mon trésor !...
Laisse-moi t'embrasser !... encore ! encore ! encor !...

(Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)

Tu ne peux pas savoir, vois-tu, ce que je souffre !
Je suis folle ! je suis perdue au fond d'un gouffre
Où contre mille horreurs ma raison se défend...
Pardon, je t'ai frappé !... J'ai frappé mon enfant !...

(Se relevant et montrant le poing au ciel.)

Eh bien, soit !... Il faut mettre un terme à ce supplice ;
Le ciel l'aura voulu, que mon sort s'accomplisse !
Si j'hésite, démons, ah ! faites-moi songer
Qu'à part moi maintenant, j'ai mon fils à venger !...
Yesouf !...

(Yesouf paraît dans le fond.)

Yesouf, l'enfant !

(Elle lui fait signe d'emmener Angiolino.)

Et revenez sur l'heure !

(Elle couvre de baisers Angiolino qu'Yesouf emmène.)

Oui, c'est fini, voilà trop longtemps que je pleure !
J'en mourrai, mais tant pis ! malheur à qui blessa
Veronica Cybo, princesse de Massa !

(A Yesouf qui revient.)

Yesouf, approche !... Avec sa corde toute prête,
Le bourreau dans ses mains avait déjà ta tête,
Un jour que ma pitié prit ta tête au bourreau.

YESOUF

Je m'en souviens : je vois d'ici le tombereau !

LA DUCHESSE

Bien ! et tu me promis que, quel que fût mon ordre...

YESOUF

Yesouf est votre chien, dites, qui faut-il mordre ?

LA DUCHESSE, poursuivant.

Fût-ce d'aller combattre un monstre corps à corp...

YESOUF

J'obéirais.

LA DUCHESSE

Peux-tu me le jurer encor ?

YESOUF

Par Mahomet et Dieu, le Coran et la Bible !

LA DUCHESSE, bas.

Et si je t'ordonnais quelque chose d'horrible...

YESOUF

Ordonnez !

LA DUCHESSE

Même un crime ?

YESOUF

Aux dépens de mes jours !

LA DUCHESSE

Alors, que la justice implacable ait son cours !...
Mes chevaux à l'instant ! Et toi, fais diligence,
Prends une arme et me suis !

YESOUF

Où, madame ?

LA DUCHESSE

A Florence !

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

Le théâtre représente la place de la Signoria, à Florence. D'un côté, le palais de la Signoria... Au fond, au point convergent de plusieurs rues, la statue de Savonarole. A gauche, une auberge, avec fanal au-dessus de la porte d'entrée, et une madone dans une niche, à l'angle, avec des cierges. Sur la terrasse, des sièges et des tables pour les consommateurs. Au lever du rideau, il commence à faire nuit, et Beppo est en train d'allumer les cierges devant la madone ; puis il passe un linge sur les tables, en fredonnant quelque chose.

SCÈNE I

PIETRO, puis YESOUF et LA DUCHESSE

BEPPO, seul.

Là !... Bien !... Tous ces détails, c'est de la bagatelle ;
Mais ce mot-là partout rime avec clientèle ?

(Il entre dans l'auberge.)

PIETRO, entrant par le fond.

Pourvu que le bâillon ne l'étouffe pas trop...
Oui, oui, son bon Piétro !... son cher petit Piétro !...
On connaît ça, ma mie !... Ah !... vieux croquemitaine,
Tu me retiens ainsi huit jours en quarantaine,
Eh bien, c'est à mon tour de te montrer les dents :
Tu me tenais dehors, moi, je te tiens dedans !

Je saurai, ce soir même, ou le diable m'emporte,
Pourquoi ma sœur ainsi me consigne à sa porte,
Et m'oblige, du haut de ses coussins moelleux,
A crever dans la rue ainsi qu'un chien galeux !...
Croirait-on ça, huit jours sans la moindre pitance !
Ah ! mais, ce soir, minute ! adieu la pénitence :
Au fond de mon taudis le cerbère est bouclé ;
Et si le château-fort résiste, j'ai la clé !...

(Il montre une clé, qu'il remet dans sa poche. Après un moment de silence.)

Oui, mais en attendant, toujours la même dèche :
J'ai le cœur humecté, mais la gorge bien sèche !...

(Il rôde un instant sur la place.)

LA DUCHESSE, dans le fond de la scène, avec Yesouf ; tous deux sont à moitié dissimulés par l'angle du piédestal de la statue de Savonarole.

C'est bien son frère, Yesouf ? En es-tu bien certain ?

YESOUF

J'ai mes renseignements ; et depuis ce matin
Je l'observe : un soldat en congé de service,
Bohème paresseux qui promène son vice
De buvette en buvette, et que l'on reconnaît,
Jour et nuit, aux abords de quelque estaminet.
Chut !... Tenez, le voilà qui flaire cette auberge.

PIETRO, devant la Madone.

Toi, mignonne, Piétro t'offrirait bien un cierge,
Si tu daignais, ce soir, ô Santa Madona !
Te souvenir un peu des noces de Cana !
Tiens, vois !...

(Il retourne ses poches à l'envers.)

Pas un paolo, pas un baïoque en poche !...
Et ça, depuis huit jours !... Ce n'est pas un reproche,
Mais si tu rappelais à ton cher bambino
Que nous sommes ici juste au bord de l'Arno !

LA DUCHESSE, à Yesouf.

Et... l'autre ?... As-tu trouvé son nom et sa demeure ?

YESOUF

Rien que son nom : Stella Sforzi ; mais que je meure,
Si pour un demi-fiasque, avec ce garçon-là,
Je ne m'en fais conter plus qu'il n'en faut !

PIETRO, s'attablant.

Holà !
Signor Beppo !...

(Se parlant à lui-même.)

Voyons, par le grand astronome,
Si l'on ne pourrait pas attendrir le bonhomme !
Allons, Beppo, vieux juif, montre-nous ton museau !

LA DUCHESSE, à Yesouf.

Il s'attable. Alors, soit ! je rentre au palazzo.
C'est ici que ce soir, la ligue se rassemble ;
Dans ses rangs nous pourrons nous retrouver ensemble.

YESOUF

En ce cas, je vous suis, Maîtresse, et je revien.

(La Duchesse et Yesouf sortent.)

SCÈNE II

PIETRO, puis BEPPO

PIETRO

Beppo ! vieux mastodonte antédiluvien,
Paraîtras-tu ?

BEPPO, entrant.

Pardon, excusez, je vous prie ;
Que pourrai-je servir à votre Seigneurie ?

(Apercevant Pietro.)

Bah! c'est toi, mon garçon !... Eh bien, vois donc un peu,
Je te prenais pour un... pour un seigneur, pardieu !

PIETRO, riant.

Ah ! ah ! La farce est bonne...

BEPPO, de même.

Oui, c'est un peu cocasse.

PIETRO, de même.

Cocasse, c'est le mot !

(A part, et sérieux.)

Ah ! La vieille bécasse,
Que j'aurais donc plaisir à lui plumer la peau !...

(Haut.)

Toujours à la besogne, hein, ce bon vieux Beppo !...

BEPPO

Eh, oui, là, justement je relevais mes livres...

PIETRO

Tiens, pauvre diable ! Et c'est souvent que tu te livres,
A ce travail, qui doit te couper l'appétit ?

BEPPO

Oh ! il ne manque pas d'intérêt, mon petit !
Ainsi, là, par hasard, je trouvais une somme...

PIETRO, interrompant.

Hein !

BEPPO, poursuivant.

De dix écus...

PIETRO

Bah !

BEPPO

Que tu me dois, mon homme !

PIETRO, désappointé.

Eh !... mais... ça tombe bien.

BEPPO

Ouais ? de quelle façon ?

PIETRO

Je venais justement...

BEPPO

Ah ! l'honnête garçon !...
Tu venais me payer ?

PIETRO

Te payer... oui, sans doute,
Je te paierai... plus tard. Pour le moment, écoute.

BEPPO

Ah ! tu n'es pas venu pour me payer ?

(Il se dispose à rentrer dans l'auberge.)

PIETRO, le retenant.

Si fait...
Dans un instant... plus tard... tu seras satisfait,
Te dis-je... En attendant, comme l'affaire est grave,
N'irais-tu pas querir, dans le fond de ta cave,
Un tout petit flacon de ton bon pomino ?...
Qu'en penses-tu, voyons ?

BEPPO

Piano ! l'ami ! piano !...
As-tu de l'argent ? non ? Eh bien, salut, ma vieille !
Ton cher Beppo, ce soir, est sourd de cette oreille.

(Il fait encore mine de se retirer.)

PIETRO, le retenant.

Je veux te payer...

BEPPO

Paie !

PIETRO

Et si j'ai le désir
De boire un verre, c'est...

BEPPO, interrompant.

Pour me faire plaisir ?
Je m'en doutais ; aussi, l'ami, je t'en dispense.

PIETRO

Mais tantôt, cher Beppo, tu m'appelais, je pense,
Un honnête garçon...

BEPPO

Eh bien, si je l'ai dit,
C'est tout ce que je peux te donner à crédit.

(Il rentre dans son auberge.)

SCÈNE III

PIETRO, puis YESOUF, puis BEPPO

PIETRO, seul.

Va-t-en, vieux scélérat que le diable tisonne !
Va-t-en ! que le meilleur de tes vins t'empoisonne !
Et que — si je préside au choix du châtiment —
Tout le pays se grise à ton enterrement !...
Ah ! le vieux juif ! peut-on avoir l'âme aussi dure !...
Et dire que voilà huit longs jours que ça dure !...

YESOUF, entrant, à part.

Jusqu'ici tout va bien ; il reste à délier
Un tant soit peu la langue à ce particulier.

PIETRO, à part.

Bon ! un Turc à présent ! couleur de clair de lune ;
C'est bien tout ce qu'il faut pour rôder à la brune ;
Mais j'aimerais savoir si, sous ces longs burnous,
Ces mécréants ont soif aussi souvent que nous.

YESOUF, s'asseyant à la table voisine de Piétro.

Holà ! hé ! tavernier... holà !...

BEPPO, entrant, à Piétro.

Comment, encore !
Mais tu vas donc rester ici jusqu'à l'aurore !...

(Apercevant Yesouf.)

Ah ! pardon, monseigneur, je croyais que c'était...

YESOUF, interrompant.

Silence !... un bon traiteur sert à boire et se tait.
Du vin !...

BEPPO

J'y cours, seigneur !

(à part.)

Diable ! avec ces Arabes,
Il paraît qu'il fait bon ménager ses syllabes !

(Il sort.)

PIETRO, qui l'a entendu, à demi-haut.

C'est un Arabe alors, et non un Turc. Au fond,
Tout ça, c'est à peu près carafe et carafon !

YESOUF

Vous dites ?...

PIETRO

Ah ! pardon ; j'ai cette maladresse
De parler, comme ça, tout seul, dans ma... détresse.

BEPPO, entrant.

Voici, signor émir, un tout petit flacon
Qui ferait à plus d'un passer le Rubicon.
C'est du pur falerne.

PIETRO, à part.

Hein !... il a dit du falerne !

YESOUF

Un autre verre alors... et point de baliverne !

PIETRO, à part.

O Santa Madona, deux verres !... juste ciel !
Ce mahométan-là parle d'or et de miel !...

BEPPO, apportant un second verre.

Tout doux, l'ami Piétro, ne te fais pas de fièvre ;
Il est souvent bien loin de la coupe à la lèvre.

(Il va pour s'asseoir en face d'Yesouf.)

YESOUF, lui jetant une pièce d'or.

Tiens, toi ! prends ton argent, et laisse nous la paix !

BEPPO, indiquant le verre.

Je croyais que c'était pour moi...

YESOUF

Tu te trompais !

(Beppo prend la pièce, l'examine à la lampe et sort. Pendant toute la scène qui suit, Yesouf, à chaque instant, remplit le verre de Piétro, en ayant bien soin de ne verser qu'une goutte dans son propre verre. Piétro vide le sien aussitôt qu'il est rempli.)

YESOUF, à Piétro.

Vous parliez de détresse...

PIETRO

Oui, signor, que Dieu m'aide !...

YESOUF, montrant le flacon.

Eh bien, des cœurs souffrants voici le vrai remède.
Boiriez-vous une goutte à ma santé ?

PIETRO, bondissant sur ses pieds.

Plaît-il ?...
Je boirais au dernier des Mamelouks du Nil,
Pour vous faire plaisir, Effendi !

(Il s'en va s'asseoir en face d'Yesouf, mais en passant devant la madone, il s'arrête.)

Toi, mignonne,
Per Bacco, si jamais le sort me déguignonne,
Tu peux compter sur un, de cierge, et sur un bon !

(Il s'assied en face d'Yesouf qui lui verse à boire.)

BEPPO, sur le seuil de son auberge.

S'il vous faut rien de plus, je suis à vous d'un bond.

YESOUF, à Beppo.

Attends !

(A Piétro.)

J'aime beaucoup la poularde aux asperges
Avec les anciens crûs ; et vous, signor ?

PIETRO, à la madone, à part.

Deux cierges !...

YESOUF, poursuivant.

Pour en dépecer une aideriez-vous un brin ?
C'est encore excellent pour tuer le chagrin.

PIETRO

Je suis, signor Bédouin, tout à votre service.

YESOUF, se levant.

Eh bien, maître Beppo, rentre dans ton office,
Et va nous préparer un souper... superfin !

BEPPO

Tout de suite, Excellence.

(Il sort.)

YESOUF, le reconduisant.

Et dépêche, j'ai faim !

PIETRO, à part.

Et moi donc !... De la poule aux asperges, mazette !
Pour un pauvre estomac rongé par la disette,
C'est la manne au désert !

YESOUF, revenant s'asseoir.

Mais buvez donc, ami !
On ne fait pas ainsi les choses à demi...

(Ils trinquent.)

Un chagrin, disiez-vous, mon brave militaire ?

PIETRO

Ah ! oui, mon prince, hélas ! un chagrin qui m'altère...
La constitution.

YESOUF

Buvez, buvez alors !
Mes chagrins, moi, voilà comment je les endors.

PIETRO, après avoir examiné Yesouf des pieds à la tête.

Mais le Coran, pourtant...

YESOUF

Ah ! le Coran, tarare !
Sur ce point-là, mon brave, et le cas n'est pas rare,
Je suis de ceux qui, pour éviter le péché,
Sont toujours bons chrétiens après soleil couché.
Le Coran et la Bible à mes yeux font la paire :
Le jour : " Allah Kerim ! " Le soir : " Au nom du Père ! "

(Il lève son verre).

En vivant de la sorte, un bon mahométan
Peut servir le Prophète et ménager Satan...
Or, pour damer le pion à la mélancolie,
Rien ne vaut, croyez-moi, le bon vin d'Italie !

PIETRO

Hé ! parbleu, c'est bien là l'élixir qu'il me faut ;
Mais il est un peu cher... et c'est un grand défaut.

YESOUF

Du moment qu'on a bon estomac, c'est énorme.

PIETRO

Ah ! votre serviteur n'a pas mal à la forme ;
C'est au fond.

YESOUF

Eh bien, quoi? qu'avons-nous donc au fond?

PIETRO, avec un long soupir.

Un vide ! monseigneur, un vide très profond !

YESOUF

Au cœur peut-être ?...

PIETRO

Oh ! non, pas au cœur, à la bourse!

YESOUF

Vraiment, là, pauvre ami, vous seriez sans ressource ?

PIETRO

Depuis huit jours ! depuis qu'un satané farceur
M'interdit sans raison la porte de ma sœur...

YESOUF

Vous avez une sœur ?

PIETRO, s'essuyant les yeux.

Oui, monseigneur, un ange !

YESOUF

Et l'on vous interdit sa porte ? c'est étrange.

PIETRO

Ah ! c'est qu'il est jaloux.

YESOUF

Qui ?

PIETRO

Son futur mari,
Le secrétaire en chef... Tiens, vous avez souri ;
Et pourquoi ?...

YESOUF

Buvez donc, il s'agit de s'y mettre !

PIETRO

Oui, jaloux comme un Turc...

(Hésitant.)

Si je puis me permettre...

YESOUF

Allez, allez !

PIETRO

Disons... comme Othello...

(Hésitant de nouveau.)

Pardon !...

YESOUF

Ce n'est pas mon parent, allez donc, allez donc !

PIETRO

Qu'étais-je à dire ?

YESOUF, appelant.

Allons, holà ! de la taverne !

(Beppo paraît.)

Apportez-nous encore un flacon de falerne !
Et vite !

PIETRO, se grattant le front.

Diavolo ! Je voudrais bien savoir
Où j'en étais...

YESOUF

Buvez ! rien de mieux pour avoir,
Quand la mémoire ainsi vous fait quelque embardée,
Du ressort dans la langue et du fil dans l'idée.

PIETRO

Au fait...

(Il vide lui-même la dernière goutte du flacon.)

BEPPO, apportant une autre bouteille.

Voici signor...

YESOUF

Très bien ; et le souper ?

BEPPO

Tout mon monde, Excellence, est à s'en occuper.
Dans deux minutes !...

YESOUF

Bien !

(Beppo sort.)

PIETRO, se grattant le front.

Qu'étais-je donc à dire ?...

YESOUF

N'étiez-vous pas un peu sur le point de médire
De votre sœur ?...

PIETRO

Non, non !...

YESOUF

De son... mari, du moins?

PIETRO

Ah ! oui, voilà, c'est juste !... Eh bien, voyez ces joints,
Je me les suis ainsi, durant une semaine,
Dépouillés à frapper, comme un énergumène,
Aux portes du logis où ma sœur, nuit et jour,
Le diable sait pourquoi, s'enferme à double tour.
Un siège, monseigneur, de huit jours ! un vrai siège !...

YESOUF

Il fallait s'adresser au galant.

PIETRO

Le connais-je ?
Je ne sais pas son nom, je ne l'ai jamais vu ;
Tout pour me dépister était réglé, prévu...
Je ne sais même pas quand il sort ou qu'il entre.

YESOUF

Mais il reste toujours les serviteurs, que diantre !

PIETRO

La servante ? un vrai tigre !...

YESOUF, à part.

Une seule !... très-bien !

(Haut.)

Et vous n'avez pu rien obtenir d'elle ?

PIETRO

Rien !

YESOUF

Qu'avez-vous tenté ?

PIETRO

Tout !

YESOUF

Oui, de belles paroles ;
Il fallait mieux.

PIETRO

Quoi donc ?

YESOUF

L'argument des pistoles.

PIETRO

Hé ! mais que faut-il donc pour vous le démontrer ?
C'est quand j'étais à sec que je voulais entrer.

YESOUF

C'est juste. Comment donc ! Je parle à la légère.
Mais elle doit sortir parfois cette mégère :
N'est-il pas un moyen de lui souffler la clé ?

PIETRO

C'est à quoi j'ai songé, signor ; et...

(Il montre une clé.)

...c'est bâclé !

YESOUF

Comment, vous avez la... Mais vous êtes superbe !
C'est sérieux, vraiment ? Vous avez coupé l'herbe
Sous le pied du dragon ? Bravo, jeune homme ! Ah çà,
Encore une lampée, et racontez-moi ça.

PIETRO

Le récit en est court : je rencontre la vieille
Juste à deux pas d'ici ; je lui glisse à l'oreille
Je ne sais plus quel conte ; et quand elle est chez moi,
Lestement tout d'abord, mais sans causer d'émoi,
Je lui colle un tampon qui la bâillonne ferme ;
Alors je la fagote en mes draps, je l'enferme ;
Et puis, bonsoir ! pendant qu'elle se trémoussait,
Je sautais l'escalier la clef dans mon gousset !

YESOUF, riant.

Bravo ! bravissimo ! c'est parfait !

PIETRO

Donc, victoire !
Dans deux heures d'ici je sors du purgatoire.

YESOUF

Pourquoi pas tout de suite ?

PIETRO

Eh ! non, vous comprenez
Que je ne tiens pas fort à me voir nez à nez
Avec l'individu qui me ferme la porte...
Il est probablement au nid... J'attends qu'il sorte.
Et, d'ici là... que diable...

YESOUF

Il faut tuer le temps ?

PIETRO

Juste !

YESOUF

Eh bien, mon ami, tirons à bouts portants !

(Ils trinquent.)

BEPPO, apparaissant

Le souper est servi.

YESOUF

C'est bien !

(A part.)

Par le Prophète,
Encore un toast ou deux, et ma besogne est faite !

(Yesouf et Beppo entrent dans l'auberge, et Piétro les suit en titubant. Devant la madone il s'arrête.)

PIETRO

Toi, mignonne — on n'est pas si pingre que tu crois —
Je t'en ai promis deux, tu peux en marquer trois !

(Il entre dans l'auberge. Depuis quelques instants, la place s'est garnie de personnages arrivés par groupes silencieux. Ils sont enveloppés de longs manteaux, et une cagoule leur masque le visage.)

SCÈNE IV

FERADINI, LE DUC, SAN MARTINO
CONJURÉS

FERADINI, après avoir parcouru les groupes et désignant la porte du palais.

C'est bien... rangez-vous tous autour du péristyle ;
Soyez fermes, mais sans violence inutile !
Point de faux mouvements ni d'efforts hasardés !
Si vous ne recevez point d'ordres, attendez !

(Au Duc.)

A minuit, dites-vous ? c'est bien à cette porte...

LE DUC

Oui, que l'Inquisiteur, suivi de son escorte
De clercs et de soldats sommera le préfet
De livrer Galilée.

FERADINI

Et vous n'avez rien fait...

LE DUC, interrompant.

Auprès de Ferdinand ? Non ! je n'ai rien pu faire
Pour votre cause auprès d'un prince qui préfère
Aux hasards de demain le repos d'aujourd'hui...
Et vous me permettrez de penser comme lui.

FERADINI, à part.

C'est cela, l'on s'endort et le diable ricane
Pendant qu'on te bafoue, ô ma pauvre Toscane !

(Haut).

Et, quant à nos projets, rien ne transpire encor ?

LE DUC

Non ; mais quand le pouvoir prend la nuit pour décor,
Et s'arme jusqu'aux dents, c'est qu'il flaire sans doute
Des choses que d'instinct sa prudence redoute.
On craint peut-être au fond quelque soulèvement.

FERADINI

Oh ! nous résisterons, mais malheureusement...

LE DUC, interrompant,

Comte, avant de partir, une simple parole :

(Indiquant la statue qui est au fond.)

Rappelez-vous comment est mort Savonarole !
C'est le même pouvoir que vous frappez du poing ;
Il est des chocs auxquels on ne résiste point ?

FERADINI

Duc, je ne prétends pas opérer de miracles ;
Mais qui s'arrête trop à compter les obstacles
N'a jamais secouru ni sauvé son pays.
Quant à moi, la patrie a parlé : j'obéis !

LE DUC

Ce sacrifice, au fait, rien ne vous le demande.

FERADINI

Pardon ! depuis longtemps quelqu'un me le commande,
Quelqu'un dont nul ne doit discuter le pouvoir.

LE DUC

Et ce souverain-là s'appelle... ?

FERADINI

Le devoir !

(Indiquant le fronton du palais.)

Voyez ces écussons poudreux où nos ancêtres
Ont inscrit pour devise : " Un Dieu, mais point de maîtres!"
Quand un des leurs partait pour un monde plus beau,
Après avoir conduit sa dépouille au tombeau,
Ils prenaient rendez-vous ici, sous ces portiques ;
Et si le mort, fidèle à nos vertus antiques,
Ne laissait après lui qu'un renom glorieux,
Sur le marbre, à côté de celui des aïeux,
On burinait son nom pour l'exemple et l'histoire.
Mais si la moindre tache avait sur sa mémoire
Jeté son ombre, alors, plus d'honneurs, plus d'amis,
Le fer faisait sauter l'écusson compromis...
Ah ! le devoir !...

LE DUC, interrompant,

Alors, comte, mes sympathies !
Mais vous vous attaquez à trop fortes parties.
En vous suivant plus loin, pour ma part je craindrais
De brouiller le devoir avec mes intérêts !

(Il sort.)

FERADINI

Adieu ! Puisque le cœur des jeunes se dessèche,
C'est aux vieux comme nous à rester sur la brèche.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, moins LE DUC

SAN MARTINO, à Feradini.

Vous permettez ?... C'est vous, comte Feradini ?

FERADINI

San Martino ? Salut !

SAN MARTINO

Et le Duc ?

FERADINI

C'est fini !

(Ils laissent tomber leurs masques.)

SAN MARTINO

Pauvre cœur qui vacille, il n'ose pas, il cède !
Ah ! la frivolité tout entier le possède.
Il faut si peu, seigneur, pour le faire ployer,
L'homme à qui font défaut les vertus du foyer !

FERADINI

N'importe ! il ne faut pas que cela nous désarme.

(Aux conjurés.)

Frères, restez au poste ; au premier cri d'alarme,
Vous verrez accourir de tous ces carrefours
Plus d'amis qu'il n'en faut pour vous porter secours.

(Feradini et San Martino sortent. Alors la Duchesse, jusque-là dissimulée parmi les conjurés, s'avance sur la scène, en abaissant sa cagoule, au devant d'Yesouf qui sort de l'auberge).

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, YESOUF

LA DUCHESSE, bas.

Eh bien, Yesouf, as-tu découvert cette adresse ?

YESOUF

J'ai fait plus : j'ai la clef de la porte, maîtresse !

LA DUCHESSE

La clé ! dirais-tu vrai ?...

YESOUF

Madame, la voici.

LA DUCHESSE, s'emparant de la clé.

Donne ! donne !... O démon des vengeances, merci !

(Ils sortent.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un salon modeste chez Stella. A gauche une alcôve fermée par des portières. A droite une porte conduisant à la chambre de Stella. Sur un autre plan, plus près de l'avant-scène, une porte dérobée. Au fond, l'entrée principale.

Au lever du rideau la scène est dans l'obscurité. Mais elle s'éclaire au moment où Stella, sortant de sa chambre entre en scène un flambeau à la main.

SCÈNE I

STELLA, seule, entrant et allant écouter près de la porte du fond.

Est-ce vous, Teresa ?... Teresa !... Tout repose ;
J'avais bien cru pourtant entendre quelque chose.
C'est étrange, parfois, comme un semblant de bruit
Peut éveiller d'échos sinistres dans la nuit...
C'est bien lugubre aussi, ce farouche silence...
Il me prend des accès subits de défaillance...
J'ai peur.

(Elle regarde à la pendule.)

Voici bientôt une heure du matin...

(Elle dépose le flambeau sur la cheminée, à droite.)

Et je suis seule ici dans l'ombre et l'incertain,
Frissonnante, et croyant, au moindre vent qui passe,
Ouïr des inconnus qui parlent à voix basse...
Et Teresa sortie, et qui ne revient pas...
Quel piège aurait donc pu se tendre sous ses pas ?
Elle, au poste, toujours ! Toujours si ponctuelle !
Que faire ?... O Lorenzo, quelle attente cruelle !...

J'ai le cœur tourmenté d'affreux pressentiments...
Je ne sais quel émoi m'affole par moments.
Non, non, si Teresa n'est pas bientôt rentrée,
Ni Lorenzo non plus, c'est parole jurée,
Je ne passerai point la nuit sous ce toit-ci :
Un souffle de malheur semble flotter ici !

(On entend un bruit de pas.)

On vient... un bruit de clé !... C'est Teresa peut-être...

(Avec un cri de joie.)

Non, c'est par le couloir dérobé... C'est le maître !...

(Elle court à la porte secrète.)

C'est Lorenzo, c'est lui !...

(La porte s'ouvre ; le Duc de San Giuliano paraît, et Stella se précipite dans ses bras.)

SCÈNE II

STELLA, LE DUC

LE DUC

Stella !...

STELLA

Mon Lorenzo !
Tiens, vois, chéri, mon cœur vibre comme un oiseau
Qui bat de l'aile et veut s'envoler dans l'espace...

(Elle l'embrasse follement, à plusieurs reprises.)

LE DUC

On est heureuse alors ?

STELLA

Oh ! oui ! mais quelle impasse
Vous a donc cette nuit si longtemps retardé ?
Je ne vous ai jamais tant de fois demandé.

LE DUC

Mon service bien tard quelquefois me réclame ;
Je n'ai pu m'échapper auparavant, chère âme !
Nos plus fervents désirs sont frustrés bien souvent.

STELLA

J'ai ressenti ce soir mille terreurs d'enfant ;
C'est affreux d'être ainsi toute seule enfermée.

LE DUC

Seule !... que dis-tu là, ma Stella bien-aimée ?
Et Teresa ?

STELLA

Sortie avant la fin du jour ;
Et depuis lors j'attends vainement son retour.

LE DUC

Possible ?... Teresa l'impeccable... un modèle !
Il faudrait que quelqu'un se fût emparé d'elle...
Mais dans quel but alors ?...

STELLA

Peut-être un accident...

LE DUC

Bien grave, dans ce cas, car il est évident
Qu'elle aurait prévenu. Sans retard je veux faire
Par nos plus fins limiers éclaircir cette affaire.

STELLA

Vous allez me quitter encor ?...

LE DUC

Mais je ne puis
M'en dispenser, cher cœur ; songe à ce que je suis !
Mais, ne crains rien : sitôt nos sbires en alerte,
Nous enverrons ici quelque patrouille experte ;
Et vous pourrez dormir en paix, ô ma Stella !

STELLA

Comment dormir en paix quand vous n'êtes pas là ?

LE DUC, la faisant asseoir près de lui sur un divan.

Voyons, mon ange, encore un léger sacrifice
Pour couronner enfin le superbe édifice
De ce bonheur futur que nous rêvons toujours !

STELLA, se jetant aux genoux du Duc.

Oh ! ce bonheur futur ! oh ! ce jour de mes jours !
Quand le verrai-je enfin à l'horizon paraître ?
Au pied des saints autels quand donc la main du prêtre,
Avec un anneau d'or, mon Lorenzo chéri,
Fera de moi ta femme et de toi mon mari ?

LE DUC

Mariés ?... Ma Stella, devant Dieu nous le sommes.

STELLA

C'est vrai ; mais moi je veux l'être devant les hommes !
Je veux, là, dans la rue, attachée à ton bras,
Pouvoir sourire aussi quand tu me souriras,
Et porter, à l'égal de la plus noble dame,
Devant tous les regards ma dignité de femme...
Et de mère peut-être... O Lorenzo, dis-moi
Que ce sera bientôt !

LE DUC

Oui, bientôt ! calme-toi !
Je te l'ai répété plus d'une fois, ma chère,
Je suis dans un état de gêne passagère,
Qui ne me permet pas de combler ton désir.
Faut-il le dire encor pour te faire plaisir ?...
Non ?... Alors à quoi bon tous ces détails ?... Ecoute :
Avant peu notre ciel s'éclaircira sans doute ;
Et tu seras ma femme aimée ; et nous irons,
Si tu veux, par la ville et dans les environs,
Dire à tous les passants, aux oiseaux, aux fleurs même,
Que j'aime un petit ange, et que cet ange m'aime !

STELLA

Mon Lorenzo !...

LE DUC

Voyons, c'est cela que tu veux ?...
Tu l'auras !... Mais, ce soir, à moi tes beaux cheveux !
A moi ta bouche rose et ton regard céleste !
Aimons-nous bien, mignonne, et faisons fi du reste !

STELLA

Tu ne voudrais jamais me tromper, n'est-ce pas ?

LE DUC

Folle !... Embrassons-nous, tiens !...

(Il l'embrasse.)

Et parle-moi tout bas...

STELLA

Ecoute ! il ne faut pas que la chose te froisse,
Mais souvent, quand tu pars, je ne sais quelle angoisse
Me passe par le cœur...

LE DUC

Enfant !...

STELLA

Oui, l'on dirait
Qu'il existe entre nous quelque étrange secret
Que tu ne voudrais pas livrer à ma tendresse ;
Et cela bien souvent m'inquiète et m'oppresse !
Mais cette anxiété s'efface en t'écoutant :
Parle ! rassure un peu ce cœur qui souffre tant !

LE DUC

Pourquoi songer toujours à des choses amères,
Ma Stella ? Chasse au loin ces absurdes chimères ;
Je suis tout à toi, tout à toi, tu le sais bien ;
L'amour est tout, te dis-je, et le reste n'est rien !
Allons, dis-moi le mot des ivresses suprêmes ;
Le mot du paradis : n'est-ce pas que tu m'aimes ?...

STELLA

Si je t'aime !... Demande au papillon du pré
S'il faut l'azur du ciel à son vol diapré !

S'il faut le soleil d'or à la verte prairie,
La rosée aurorale à la plaine fleurie !
Et, dans l'enivrement du souffle printanier,
S'il faut l'espace libre à l'oiseau prisonnier !
Tout cela, Lorenzo, tu l'es pour moi ; ma vie
N'a plus qu'un seul objet, qu'un seul but, qu'une envie :
Toi ! toi ! toi seul toujours !... Ah ! t'aimer, t'admirer,
Ce n'est rien !... j'ai besoin de toi pour respirer !...
Tu le sais bien, ingrat, que ta Stella t'adore...
Laisse-moi te couvrir de baisers... tiens !... encore !...

(Un temps.)

Et maintenant, signor, passez-moi ce flambeau !

(Il lui passe le flambeau.)

Je veux vous regarder... Oh ! oui, vous êtes beau ;

(Elle va remettre le flambeau sur la table à gauche).

Oui, certe ! et brave aussi, n'est-ce pas ?... En honneur,
Mon Lorenzo chéri, c'est toi le grand seigneur,
Et c'est San Giuliano, le puissant dignitaire,
Qui devrait bien plutôt être ton secrétaire...

LE DUC

Enfant, te dis-je !

STELLA

Au fait...

(Réfléchissant.)

Après tout... Ah ! mais non !
Le Duc ne pourrait pas, lui, me donner son nom,
Puisqu'il est marié... Tu connais la Duchesse ?

LE DUC

Assez bien !

STELLA

Est-ce vrai que le Duc la délaisse ?

LE DUC

Qui te tient au courant de ces beaux cancans-là ?

STELLA

Mais c'est un bruit qui court un peu, comme cela ;
Piétro peut-être... ou mieux mon ancienne servante !...

(Avec une expression de reproche.)

Que vous m'avez ôtée...

LE DUC

Oui, certe, et je m'en vante !

STELLA

Pourquoi donc ?

LE DUC, riant.

Vous aviez un service mal fait.
J'ai voulu vous doter d'un personnel parfait.

STELLA, interrompant.

C'est la perfection surtout pour la consigne !
Pauvre Piétro !... Voyons, je sais qu'il est peu digne
D'intérêt ; mais enfin c'est mon frère après tout ;
Nous nous aimons... et puis, il a besoin surtout...
C'est un pauvre égaré dans la vie ; et mon père,
Qui nous laissait, hélas ! en état peu prospère,
Me l'a confié comme un enfant maladif.

Aussitôt qu'à venir il s'est montré tardif,
Je n'ai d'abord senti qu'un peu d'inquiétude ;
Mais, plus tard, lorsque j'eus la presque certitude
D'un malheur, je voulus votre aide, vos avis...
Et c'est alors, cher cœur, que je vous écrivis
Ce mot d'angoisse qui, paraît-il...

LE DUC, interrompant.

Cette lettre,
Imprudente, a failli plus que me compromettre ;
Elle a failli briser nos projets d'avenir.
N'écris jamais, Stella ! cela pourrait fournir
Des armes contre nous...

STELLA

C'est à n'y rien comprendre.

LE DUC

Mais aussi, chère enfant, pourquoi donc entreprendre
De tout sonder ? Pourquoi ton amour rassuré
Ne se fierait-il pas à mon cœur ?

STELLA

J'essaierai !

LE DUC

Ainsi, tes sentiments pour ton malheureux frère,
Je suis loin d'y trouver à blâmer, au contraire.
Mais, sur ce point aussi, tu dois t'en rapporter
A ma sagesse, et sans en rien t'inquiéter.
Un soldat comme lui peut connaître de vue
Bien des gens de la cour, et la moindre bévue
— Il serait bien trop long de t'expliquer comment —
Pourrait causer pour nous tout un effondrement...

(On entend un grand bruit dans l'escalier.)

Qu'est ceci ?...

SCÈNE III

LES PRECEDENTS, PIETRO

PIETRO, en dehors, d'une voix avinée.

Plus de clé ?... Pardieu, la belle perte !
Qu'a-t-on besoin de clé quand la porte est ouverte ?

STELLA

C'est lui, mon Dieu !...

LE DUC

Qui lui ?... Ton frère ?

PIETRO, appelant

Holà ! Stella !

LE DUC

Que faire ?

STELLA

Ce n'est rien, Lorenzo, je suis là !

LE DUC

C'était fatal !

(Au moment où Piétro entre, il tourne le dos, et se dissimule autant que possible dans l'embrasure d'une fenêtre.)

PIETRO, entrant.

Le Turc avait bien eu la ruse
De me souffler la clé du fort...

(Apercevant Stella et le Duc.)

Pardon !... Excuse,
La compagnie !...

(Il s'approche familièrement du Duc et apercevant son visage, s'arrête stupéfait.)

Ah ! bah !...

LE DUC, bas.

Tais-toi !...

PIETRO

Je suis perdu !

(Se jetant à genoux.)

Monseigneur !...

STELLA

Monseigneur !... Ai-je bien entendu ?
Mon Dieu, se pourrait-il ?...

(Elle tourne sur elle-même dans une crise terrible, et s'affaisse sur le divan, évanouie.)

LE DUC, à Piétro.

Vois ton ouvrage, infâme !....

PIETRO

Ma sœur ! ma pauvre sœur !... A l'aide ! elle se pâme !...

LE DUC

Arrière, chenapan ivre !... Tu viens ici
Pour chercher de l'argent, n'est-ce pas ?... En voici !

(Il lui jette une bourse.)

PIETRO, la ramassant.

Une bourse... De l'or !...

LE DUC

Oui, va-t-en, misérable !

PIETRO

Vous frappez, monseigneur, à mon point vulnérable...
Mais cela, c'est l'argent du déshonneur, pas vrai ?
Eh bien, maudit le jour où je le recevrai !...

(Il jette la bourse par terre.)

LE DUC

Eh bien, alors, va-t-en, maudit ivrogne ! ou gare
Qu'aux plis de ton pourpoint ce poignard ne s'égare !

(Il tire un poignard.)

PIETRO, tout tremblant.

Monseigneur !...

LE DUC

Hors d'ici, gredin ! ou, par la Croix,
Je te plante ce fer dans la gorge !...

STELLA, revenant à elle.

Hein !... je crois...
Qu'on menace...

LE DUC, en fureur.

Va-t-en, te dis-je !

STELLA

Ah ! ciel, qu'entends-je!
Arrêtez ! arrêtez !...

(Piétro sort en titubant, et le Duc rengaîne son arme.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, moins PIETRO

LE DUC, s'approchant de Stella.

Ne craignez rien, pauvre ange !

STELLA, le repoussant.

Halte-là, monseigneur !... Rien de plus entre nous !

LE DUC

Stella !...

STELLA

Stella n'est plus, elle est morte pour vous !

LE DUC

Pardonne-moi, Stella ! pardon pour mon mensonge !
Je l'avoue, oui, je suis bien coupable ; mais songe
Que nous nous aimions...

STELLA

Moi ! non, monseigneur, j'aimais
Un jeune homme sans nom et sans fortune, mais,
Cœur loyal, qui m'offrait de partager sa vie.
Je n'ai jamais vécu pour contenter l'envie
D'un séducteur sans foi, d'un riche et grand seigneur
Capable de mentir pour m'arracher l'honneur !

LE DUC

Si j'ai menti, Stella, c'était dans mon ivresse ;
Je ne t'ai pas trompée au moins sur ma tendresse,
Car je t'aime !... je t'aime !...

STELLA

Ah ! je ne vous crois plus !

LE DUC, la main au cœur.

Ces sentiments, pourtant, tu dois les avoir lus...

STELLA, interrompant.

Ah ! trève, monseigneur, d'inutiles paroles !
J'ai servi de jouet à vos amours frivoles ;
Que voulez-vous de plus ?

LE DUC

Je veux votre pitié
En attendant d'avoir droit à votre amitié.
Stella, ne soyons pas si cruels à nous-mêmes...
Nous souffririons tous deux, car je t'aime, et tu m'aimes !

STELLA

Moi, vous aimer, après tant de vœux solennels
Trahis ! non, non !

LE DUC

Au moins, point d'adieux éternels !
Engager l'avenir est toujours téméraire.

STELLA

Quoi ? vous espèreriez ?

LE DUC, interrompant.

Non ! je serai ton frère !...
Si je ne puis t'aimer autrement désormais,
Je pourrais embellir ta vie au moins...

STELLA

Jamais !

LE DUC

Voyons, ma Stella...

STELLA, faiblissant.

Non, laissez-moi !

LE DUC

Je t'en prie !
Je ferai ta jeunesse enviée et fleurie !...

STELLA, hésitant.

Non !...

LE DUC

Soit ! adieu !... Plus tard, tu regretteras bien
D'avoir fait si gaîment ton malheur et le mien !

(Il sort.)

STELLA, prise de désespoir, le rappelant.

Ah ! Lorenzo !...

(Le Duc rentre et se précipite dans les bras de Stella qui pleure.)

LE DUC

Stella !... ma Stella que j'adore !...
Tu me pardonnes donc !... tu m'aimes donc encore !...
Tu fais renaître au jour mon cœur désespéré !
Ah ! je t'aimerai bien, vois-tu, je t'aimerai !
Oui, nous nous aimerons tous deux à la folie !...
Scellons par ce baiser le pacte qui nous lie,
Notre pacte sacré d'éternelles amours !...

(Pendant qu'il l'embrasse éperdument, on aperçoit, soulevant les rideaux de l'alcove, la Duchesse, qu'Yesouf retire vivement en arrière.)

Maintenant, à demain, cher ange, et pour toujours !...

(Il sort, et Stella se jette à genoux sur un prie-Dieu en sanglotant, tandis que la Duchesse, masquée, sort lentement de l'alcôve.

SCÈNE V

LA DUCHESSE, STELLA

STELLA, sans voir la Duchesse.

C'en est donc fait !... Je suis décidément perdue !...
Ah ! qui relèvera ma pauvre âme éperdue ?...
Qui suis-je maintenant ? Que vais-je devenir ?
Quelle vie à passer, mon Dieu ! quel avenir !...

LA DUCHESSE

L'avenir !... Ah ! pardieu, fiez-vous à mon zèle :
Il ne sera pas long pour vous, mademoiselle !

STELLA, se dressant debout et bondissant en arrière.

Mon Dieu, que vois-je donc ?... A cette heure... comment !

LA DUCHESSE

Elle vient tard parfois l'heure du châtiment.

STELLA

Qu'êtes-vous ?

LA DUCHESSE, baissant sa cagoule et s'avançant, terrible, comme pour saisir Stella à la gorge, visage contre visage, et la faisant ainsi reculer jusqu'à l'avant-scène.

Qui je suis, monstre ? Je suis la femme
De celui qui, souillé de ton baiser infâme,
Lâche larron d'honneur vient de sortir d'ici !

STELLA

La Duchesse !...

LA DUCHESSE

Oui, tu peux regarder : la voici,
La délaissée !...

STELLA, se jetant à genoux.

Ah ! ciel, pitié ! pitié, madame !...
Je suis moi-même, hélas ! victime d'une trame :
Je croyais son cœur libre, il demandait ma main...

LA DUCHESSE

Mais tu sais maintenant, misérable ! et demain,
— Va, j'ai tout entendu du fond de cette alcôve
Où j'écoutais, râlant comme une bête fauve
Qu'on étrangle, — oui, demain, l'infâme doit oser
Venir comme autrefois mendier ton baiser !
Et tu vas, d'ici là, toi, pour sa bienvenue,
Parer ton impudeur de fille entretenue !...
Tu demandes merci, tu voudrais ton pardon ;
Pitié ! pitié, dis-tu ! Mais regarde-moi donc !
Vois mes regards éteints, ma figure fanée !
Ce teint hâve et flétri de pauvre abandonnée !
Ces traits émaciés par le deuil et les pleurs !
Sais-tu de qui je tiens ces rides, ces pâleurs ?
C'est de son abandon qui fit ma vie amère !
C'est de toi qui brisas... jusqu'à mon cœur de mère ;
De mère, comprends-tu ?

STELLA

Mais, madame...

LA DUCHESSE

En effet,
Tu ne connais pas tout le mal que tu m'as fait...
Eh bien, écoute ! Moi, duchesse souveraine,
Moi qui porte à mon front presque un bandeau de reine,
Un soir que tu mandais le traître au rendez-vous,
Je me suis lâchement traînée à ses genoux ;
Et quand, seul reconfort de sa mère en détresse,
Mon enfant accourait pour m'offrir sa caresse...
Lui, mon Angiolino, le trésor de mon cœur,
Lui, tout ce qui me reste ici-bas de bonheur !...
Folle de jalousie et de honte et de rage,
J'ai frappé mon enfant, démon !... et cet outrage,
C'est à toi qu'il le doit... à toi, comprends-tu bien ?...
Et tu demandes grâce... Ah ! non, chacun le sien !

STELLA

Ah ! madame, devant le malheur qui m'accable,
Votre haine à ce point ne peut être implacable !
Qu'ordonnez-vous ? Je suis prête à vous obéir !
C'est le sort et non moi que vous devez haïr.
Ne me maudissez pas, mon cœur vous en conjure !
Je ne le reverrai jamais, je vous le jure
Par la Madone, et sur mon salut éternel !
Liez-moi par un vœu terrible et solennel !
Emmurez ma jeunesse au fond d'un monastère ;
Chaque jour qui me reste à passer sur la terre,
Je l'emploierai dans l'ombre et les austérités,
A pleurer les chagrins que je vous ai coûtés !

LA DUCHESSE, avec un rire sardonique.

Ha ! ha ! ha ! ha ! que Dieu me pardonne, tu railles !
Tu parles de couvent... Montre-moi des murailles
Que l'amour ne saurait ni percer ni franchir !...
Ah ! non, ma belle enfant, en vain pour me fléchir
Tu recours à mon cœur : je ne veux rien entendre !
C'est demain, n'est-ce pas, qu'il t'a dit de l'attendre...
Fais-en ton deuil, demain n'existe plus pour toi !

STELLA, effarée.

Plus de demain... Comment? je ne comprends pas... Quoi?
Que dites-vous ?

LA DUCHESSE, la saisissant par les deux mains.

Je dis, monstre, que je me venge !
Que mon Angiolino, mon fils, mon petit ange,
Avec tous les tourments que l'on m'a fait souffrir,
Tout va se payer, tout !... et que tu vas mourir !

STELLA, s'échappant.

Mourir ?

LA DUCHESSE

Oui, mourir !

STELLA

Ah ! quelle horrible parole !
Où suis-je donc ici ?... Vais-je devenir folle ?...

LA DUCHESSE

Yesouf, à moi !...

(Yesouf paraît, un coutelas à la main.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, YESOUF

STELLA

Mon Dieu, ce fer hors du fourreau...
Cet homme... qu'est cela ?

LA DUCHESSE

Cela, c'est le bourreau !
Tu comprends, n'est-ce pas ?

(A Yesouf.)

Vite !...

YESOUF, hésitant.

Duchesse...

LA DUCHESSE

Achève !
Ne la laisse pas fuir !

STELLA

Ce n'est donc pas un rêve !

(Elle se jette à genoux.)

O mon Dieu, j'ai vingt ans... Finir ainsi mes jours !...
Non, non, je ne peux pas.... A l'aide !.... A mon secours !....

(Elle se tord aux pieds de la Duchesse.)

O madame, madame, au moins pas tout de suite !
Accordez-moi deux jours, un jour...

LA DUCHESSE, la repoussant.

Non ! meurs, maudite !...

STELLA

Ah !...

LA DUCHESSE

Yesouf, obéis !... Prends-la par les cheveux... Cette tête, entends-tu...

YESOUF, suppliant.

Madame...

LA DUCHESSE

Je la veux !...

YESOUF, résigné.

Allons !

STELLA, râlant.

Ah ! Dieu du ciel, à moi !...

LA DUCHESSE, avec un geste impérieux.

Je veux sa tête !...

(Stella se réfugie dans l'alcôve, où Yesouf la suit en emportant le flambeau; l'obscurité se fait sur la scène ; on entend un cri terrible.)

STELLA

Ah !...

LA DUCHESSE, la figure cachée dans ses deux mains.

Ah ! je ne veux plus... Non, non, Yesouf, arrête !

YESOUF, soulevant le rideau de l'alcôve.

Madame, il est trop tard... C'est fait !

LA DUCHESSE

Trop tard, fuyons !...
Fuyons, je suis damnée !...

(On voit sortir Yesouf de l'alcôve en dissimulant quelque chose sous son burnous ; la Duchesse et lui sortent précipitamment par le fond.)

SCÈNE VII

PIETRO, *puis* LA PATROUILLE

PIETRO, seul, en dehors.

Allons, allons, voyons !...

(Il entre. Scène muette. Nuit. Musique en sourdine. Il entre à tâtons.)

Point de lumière ici. Ah ! bon, dans cette alcôve,
Une lueur enfin !... Bravo ! l'affaire est sauve...

(Il met la main aux rideaux.)

Stella, c'est moi, Piétro !... Voyons, sœur, es-tu là ?...
Vas-tu répondre enfin !... Où donc es-tu, Stell...

(Il pénètre dans l'alcôve, en tirant les rideaux, ce qui éclaire la scène ; puis il sort tout effaré, tournoie sur lui-même, les bras étendus, la figure convulsée d'épouvante, et s'en vient tomber comme une masse au milieu de la scène avec un hurlement effroyable.)

Ah !...

(La patrouille apparaît au fond.)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente un salon, au palais de Fiesole. Au lever du rideau, San Martino et Bernardo entrent en scène.

SCENE I

SAN MARTINO, BERNARDO

SAN MARTINO

Bernardo, mon ami, dénigrer par système
Un homme qui — tantôt vous l'admettiez vous-même —
Ne vous fit jamais rien, c'est mal, oui, c'est très mal !

BERNARDO

Si je vois un serpent, pour tuer l'animal,
Dois-je attendre qu'il m'ait jeté son venin, maître ?
Tenez, quand j'aperçois cette face de traître,
J'ai beau me retenir, c'est malgré moi, je sens
Des accès de fureur qui me tournent les sangs.
Croyez m'en, il n'est point besoin d'être un Socrate
Pour savoir qu'un pirate... eh bien... c'est un pirate !
On le dit converti ; je réponds à cela :
Otez de mon chemin ces beaux convertis-là !
Ils ne sont pas chez eux sous un plafond honnête...
Vous ne pourrez jamais m'enlever de la tête
Que la Duchesse porte à ses yeux un bandeau
Qui lui sera fatal.

SAN MARTINO

Vous rêvez, Bernardo !

BERNARDO

Je voudrais bien, signor, que ce ne fût qu'un rêve ;
Dieu fasse que jamais un tel jour ne se lève !
Mais je crains, entre nous, que quelque affreux malheur
Dans ces murs ne se soit glissé comme un voleur,
Le jour où l'on y vit entrer ce trouble-fête...
Prions Dieu qu'en cela je sois un faux prophète !

SAN MARTINO

Bernardo, vous rêvez !

BERNARDO

Et ces courses de nuit
De la Duchesse, avec cet homme qui la suit,
Armé comme un brigand, en dévorant la route,
Vous prétendrez que c'est un rêve aussi sans doute !
Ceux qui leur ont ouvert les portes du palais,
A l'aube, vous diront, maître — interrogez-les —
Qu'ils furent sur le point de crier à la garde,
Tant la pauvre Duchesse était pâle et hagarde !

SAN MARTINO

La Duchesse est malade, on le sait bien pourtant.

BERNARDO

C'est vrai, maître ; mais lui, lui, le mahométan,
Pourquoi donc avait-il ce regard satanique
Sous lequel, par moments, madame Véronique
Semblait agoniser de détresse et d'effroi ?
Et, depuis lors, pourquoi ces mystères ? Pourquoi

Son fils même, toujours si tendre et si fidèle,
Se voit-il refuser tout accès auprès d'elle ?...
Seul le comte, son oncle, on ne sait trop comment,
A pu franchir le seuil de son appartement.

SAN MARTINO

Il est là, le vieux comte ? Alors, s'il veut m'entendre,
Va lui dire à l'instant qu'ici je vais l'attendre
Jusqu'à son bon plaisir.

BERNARDO

J'y cours, maître... Ah ! deux mots !

SAN MARTINO

Voyons, quoi ?

BERNARDO

Tout à l'heure, en vous parlant des maux
Que ne saurait manquer de nous valoir ce Maure,
Je n'ai pas tout dit, maître.

SAN MARTINO

Ah ! vraiment ! qu'est-ce encore?

BERNARDO

C'est qu'un de ces malheurs auxquels j'ai mal rêvé,
Déjà, j'en ai grand'peur, est peut-être arrivé...

SAN MARTINO

Un malheur !... Pour un rien tu me mettrais en transe.

BERNARDO, mystérieusement.

Le carosse rentré cette nuit de Florence,
Etait taché de sang...

SAN MARTINO

De sang ?

BERNARDO

Oui, rien que ça...
Tout fumant sous les pieds de ce maudit forçat.

SAN MARTINO, surpris, puis méditatif.

Et qu'en as-tu conclu ?

BERNARDO, se retirant.

Concluez seul, mon maître !

SAN MARTINO

Bah ! du sang, après tout... Un accident peut-être...

(En se dirigeant du côté des appartements de la Duchesse. Bernardo se rencontre face à face avec le comte Feradini ; il s'incline et disparaît par le fond.)

SCÈNE II

FERADINI, SAN MARTINO

SAN MARTINO, allant au devant de Feradini.

Seigneur comte, l'on vient de me faire savoir
Que vous manifestiez le désir de me voir.

FERADINI

Oui, cher maître ; à défaut du Duc, dont je regrette
De n'avoir encor pu découvrir la retraite,
Je ne puis mieux qu'à vous faire part du souci
Pressant et douloureux qui me ramène ici.

Pour vous, d'ailleurs, ainsi que pour les autres braves
Dont le sort nous est cher, les nouvelles sont graves.
L'échec de cette nuit, comme vous le pensez,
A dû heurter de front bien des intéressés ;
Or leur rouerie a su porter la défiance
Jusque chez le Grand Duc, qui croit en conscience
Que notre ligue creuse un détour souterrain
Pour atteindre et saper son pouvoir souverain.
C'est plus qu'il n'en fallait pour lui tourner la tête.
Aussi, depuis le jour, les sbires sont en quête ;
Nos palais sont cernés, et l'on dit bel et bien
Maint des nôtres déjà munis d'un bon gardien.
A tous les carrefours notre semblant d'armée
Se tient l'arme à l'épaule et la mèche allumée ;
A tonner aux créneaux tous les canons sont prêts ;
Si nous en sommes là, si tous ces bruits sont vrais...

SAN MARTINO, interrompant.

Il faut prendre le deuil, car notre cause est morte !

FERADINI

Quelqu'un aurait encor pu nous prêter main-forte,
Et jouer près du Duc notre dernier atout :
C'est Jacques ; mais en vain je le cherche partout,
Nul ne l'a rencontré, nul ne sait où le prendre.

SAN MARTINO, après un moment d'hésitation.

Mais moi... si par hasard je pouvais vous l'apprendre...

FERADINI

Vous le sauriez ?... parlez !

SAN MARTINO

Comte, c'est un secret ;
Mais on a le devoir parfois d'être indiscret :
Pour trouver le duc Jacque, allez via Didyme,
Juste en face du pont.

FERADINI

Quoi ! la maison du crime !

SAN MARTINO

Du crime ?

FERADINI

Oui, mon ami, vous ne savez donc rien
D'un fait dont tout Florence aujourd'hui s'entretient !
Dans la propre maison par vous mentionnée,
Une enfant de vingt ans vient d'être assassinée !

SAN MARTINO

Que me dites-vous là ?
Morte ! Dieu tout-puissant !

(A part.)

Ce voyage de nuit, cette pâleur, ce sang...
Tous ces pressentiments de Bernardo... je tremble !

FERADINI

Qu'avez-vous, mon ami ? Cette nouvelle semble
Vous émouvoir autant que la Duchesse. Au fait,
Vous connaissiez peut-être...

SAN MARTINO, interrompant.

Oh ! non, mais ce forfait
Me bouleverse... Est-il bien réel, bien palpable ?

FERADINI

La justice a déjà la main sur le coupable ;
Et, chose horrible, ami, pour comble de noirceur,
C'est un frère qui vient d'assassiner sa sœur !...

(Les yeux levés au ciel.)

Oui, sa sœur ! que dis-tu de cela, mon vieux Dante ?

SAN MARTINO

Mais a-t-on contre lui quelque preuve évidente ?
Le fratricide est-il bien constaté ?

FERADINI

Mais oui !
La patrouille a trouvé le monstre évanoui
— Oh ! le simple récit de ces choses me navre ! —
Les mains teintes de sang à côté du cadavre.

SAN MARTINO

C'est tout ?

FERADINI

Non ! pour commettre avec sécurité
Son atroce attentat froidement médité,
Le misérable avait, circonstance aggravante,
La veille, habilement séquestré la servante
De sa victime, après s'être, par trahison,
Pour son œuvre, emparé des clés de la maison.
Elle a tout raconté sans trouble et sans colère.
Que faudrait-il de plus ? Oh ! l'affaire est bien claire.
Et comme l'on n'a pas l'habitude chez nous
De laisser les forbans moisir sous les verrous,
Aujourd'hui le procès, demain matin la corde !

SAN MARTINO

C'est affreux !

FERADINI

Ah ! mon cher, le crime nous déborde.
Tandis que l'on se livre à d'absurdes débats,
Les désordres d'en haut se propagent en bas.
La vertu d'autrefois à tous les vents s'égrène ;
Notre société se meurt de la gangrène ;
Nous roulons de bassesse en dépravation ;
Et pendant que partout l'abomination,
Etalée au grand jour, dans tous les rangs fourmille,
Voilà que maintenant l'on s'égorge en famille !...
Plus de frein nulle part, plus de respect pour rien !
Depuis l'effondrement du monde assyrien,
Notre soleil n'a pas éclairé chose pire.
Nous sommes revenus aux jours du Bas-Empire...
Sainte Patrie, hélas ! je ne suis qu'un rêveur,
Mais inspire-moi donc où trouver ton sauveur ? —

SAN MARTINO

Oui, partout l'horizon est sombre et redoutable !

SCÈNE III

LES MEMES, LE DUC

LE DUC, entrant éperdu, la tête dans ses deux mains.

Que m'apprend-on, mon Dieu ! mais c'est épouvantable !

SAN MARTINO

Le Duc !

FERADINI, avec empressement.

Jacque, il nous faut, avant minuit sonnant,
Etre, ce soir, auprès du Grand Duc Ferdinand !

LE DUC

J'en reviens !

FERADINI

Grâce au ciel alors !... Et Galilée ?

LE DUC

Ah ! ne m'en parlez pas, j'ai la tête affolée
Par tout ce qui se passe autour de moi. Vraiment,
Ce Galilée, aussi, prend bien mal son moment !

FERADINI

Ne parlez pas ainsi, Jacques, je vous en prie !
En sauvant Galilée, on sauve la patrie,
L'avenir, notre honneur !...

LE DUC

Ah ! l'honneur ! l'avenir !
Avec tous ces grands mots, j'ai hâte d'en finir !

FERADINI

Jacques, vous blasphémez !

LE DUC, désespéré.

Voulez-vous que je pleure ?
C'en est trop à la fin ; ne pas avoir une heure
De repos, de répit... Etre hanté partout...

FERADINI

Qu'avez-vous donc, mon Dieu ?

SAN MARTINO, à part.

Le malheureux sait tout !

LE DUC

Je brûle sur un lit de bitume et de soufre...

(Apercevant la Duchesse qui entre.)

Véronique à présent !... Ah ! mon Dieu, que je souffre !...

(Il sort.)

FERADINI

Il faut le suivre... Allons !

(Feradini et San Martino sortent à la suite du Duc.)

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, puis BERNARDO

LA DUCHESSE, seule et très accablée.

Ah ! oui, du bruit, du bruit,
Pour étouffer ce râle affreux qui me poursuit !...
Mes yeux épouvantés croient, en tout ce qui bouge,
Voir dans l'ombre émerger quelque fantôme rouge,
Quelque spectre livide au geste menaçant...
Oh ! sur mon front, sentir ce sang, toujours ce sang,
En stigmate éternel, en tache indélébile !...
Je le hais maintenant ce monstre de Kabyle,
Cet écumeur de mer, ce rebut d'échafaud !...
Et pourtant il me faut lui parler... il le faut !

(Elle sonne et Bernardo apparaît).

Bernardo, prévenez Yesouf que je le mande.

BERNARDO, sortant, à part.

Voilà !... Comment veut-on que la brute s'amende !

(Il sort.)

LA DUCHESSE, seule.

Mais comment lui parler !... Pourrai-je seulement
Sans faiblir supporter sa vue ?... Oh ! quel tourment !
Voilà ce battement de cœur qui recommence !...
Quand donc viendra la fin, la mort ou la démence ?...
Un cachot souterrain sans air et sans soleil !
Tout ! j'accepterais tout, pour un peu de sommeil !...

(Yesouf paraît et s'arrête sur le seuil).

SCÈNE V

LA DUCHESSE, YESOUF

LA DUCHESSE, sans se retourner.

Yesouf, c'est toi ?

YESOUF

Toujours à vos ordres, madame !

(Il s'avance vers la Duchesse).

LA DUCHESSE, avec un mouvement d'horreur.

Pas si près ! pas si près !...

(A part.)

Depuis l'horrible drame,
Son aspect m'épouvante !

(Haut.)

Oui, je t'ai fait mander...

(A part.)

Mon Dieu, je n'oserai jamais le regarder...
Sa main doit être rouge, et j'ai comme la crainte
D'entendre encor quelqu'un râler sous son étreinte.

(Haut)

Yesouf, écoute-moi : je ne t'accuse pas ;
C'est moi qui dirigeais ta main quand tu frappas.
Pourtant, dans mon abîme, il faut bien que tu glisses :
Dieu même n'y peut rien, nous sommes deux complices !
Or ce lien fatal m'impose le devoir
De t'apprendre ce qu'il t'importe de savoir.

YESOUF

De quoi s'agit-il donc ?

LA DUCHESSE

Ah ! d'une affreuse chose :
Yesouf, ce crime horrible, atroce, et qui me cause
Tant de terreur et tant d'indicible remords ;
Oui, ce crime hideux qu'au prix de mille morts
Je voudrais racheter avant de disparaître,
Ce crime, un innocent va l'expier peut-être !

YESOUF

On accuse quelqu'un ?

LA DUCHESSE

On accuse, là-bas,
Ce soldat, cet homme ivre à qui tu dérobas
La malheureuse clé qui nous ouvrit la porte...
Comprends-tu bien, Yesouf ? le frère de la morte !
A qui restait encore assez d'orgueil au cœur
Pour jeter l'or offert par l'amant de sa sœur.

YESOUF

Que faut-il faire alors ?

LA DUCHESSE, avec désespoir.

Ah ! oui, que faut-il faire ?...
Laisser cet innocent monter à son calvaire,
Ce serait monstrueux. Et le temps presse ; un point,
Effroyable détail qu'on ne s'explique point,
Fait encore hésiter les juges...

YESOUF

Que serait-ce ?

LA DUCHESSE, à demi-haut et toute frissonnante.

C'est à faire d'horreur frémir une tigresse ;
Ecoute : sur nos pas, quand le guet est monté...

YESOUF

Achevez !

LA DUCHESSE, avec un mouvement d'horreur.

Le cadavre... était décapité !...

YESOUF

Je le sais.

LA DUCHESSE

Tu le sais !... Et la tête... ô détresse !...
Tu sais aussi qu'elle est disparue... ?

YESOUF

Oui, maîtresse.

LA DUCHESSE

Que vais-je apprendre, ô Dieu ?

YESOUF

Madame, sans faillir
A votre ordre formel j'ai tâché d'obéir.

LA DUCHESSE

Que dis-tu là ? quel ordre ?... Ah ! j'en deviendrai folle !

YESOUF

Ne m'avez-vous pas dit cette propre parole :
“ Je veux sa tête, Yesouf ! sa tête, je la veux ? ”

LA DUCHESSE, *hors d'elle-même.*

Eh bien... eh bien... eh bien... ?

YESOUF

J'ai cru remplir vos vœux !

LA DUCHESSE

Malheureux, c'est donc vrai !... Ce monstre, le croirai-je?
A cette boucherie a joint le sacrilège !...
Oui, le barbare a pu commettre cette erreur
De croire que j'aurais rêvé pareille horreur !...
Et moi, comment, mon Dieu, puis-je être encor vivante,
Après un tel contact avec cette épouvante ?...
Ah ! sauvage !...

YESOUF

Madame, au moins daignez songer
Qu'en tout cela je n'ai voulu que vous venger !

LA DUCHESSE

Vraiment ?... Tu désirais mieux venger mon offense !...
Egorger une enfant, surprise sans défense
Par deux lâches, la nuit, froidement, sans pitié,
Tu crois donc que c'est là se venger à moitié !...

YESOUF

J'eus tort, maîtresse !

LA DUCHESSE

Au fond, c'est toi, toi, misérable
Qui m'a poussée au bord de l'abîme exécrable
Où va sombrer ma vie et mon éternité !

YESOUF, découvrant sa poitrine et se jetant à genoux.

Maîtresse, tuez-moi, car je l'ai mérité !

LA DUCHESSE, tirant un poignard de sa ceinture.

Tu le mérites, oui !...

(Au moment de frapper elle s'arrête et jette le poignard sur une table).

Mais non, c'est impossible !...
Non ! l'on ne descend pas cette spirale horrible...
Tu mentais, n'est-ce pas ?... Non, non, ce n'est pas toi !

YESOUF

J'ai dit la vérité, maîtresse, tuez-moi !

LA DUCHESSE, reprenant le poignard dans un mouvement de fureur.

Eh bien, soit !... Par le Christ, tu t'es jugé toi-même !...
Meurs ! et que sur toi seul retombe l'anathème !
Oui, meurs sans repentir, sans baptême et sans Dieu !

YESOUF

Mourir par vous... Merci !... Je vous aimais ! Adieu !

(Au moment où elle lève le bras pour frapper, Yesouf, en découvrant sa poitrine, laisse échapper un médaillon qui roule par terre. A cet aspect, la Duchesse baisse de nouveau le poignard et s'arrête avec stupeur).

LA DUCHESSE

Cet objet, que veut dire ?...

YESOUF, ramassant le médaillon et le remettant à la Duchesse.

Ah !... je vous le rapporte...
C'est un portrait trouvé sur le sein de la morte !

LA DUCHESSE, saisissant le médaillon et le pressant sur sa poitrine en étouffant un cri sauvage.

Ce médaillon volé !... son portrait !... Ce portrait
De mes baisers couverts !... Le cadeau qu'il m'offrait
Le jour où je liai ma vie avec sa vie !...

(Elle éclate en sanglots la tête sur une table).

Cette image adorée, il me l'avait ravie...
Dérobée !... Et pourquoi ? Pour la suspendre au cou...
Ah ! traître ! il me fallait encor ce dernier coup
Pour mettre, en me tuant, le comble à ton outrage !

(Elle se lève en furie).

Eh bien, par le démon qui me souffle sa rage !
Dût le ciel m'écraser du poids de sa fureur !
Et la postérité dût-elle, de terreur
Déchirer ma mémoire et brûler mon squelette,
Ma vengeance sera raffinée et complète !
Yesouf, approche, et prends cette clé que voilà.

(Yesouf se lève et prend la clé que lui présente la Duchesse).

Tu sais où le Duc met ses colliers de gala
Et les bijoux dont il se pare aux jours de fête ?
Bien ! ouvre le coffret, et caches-y la tête...
La tête, as-tu compris ?

(Yesouf, stupéfait, fait un signe affirmatif).

Cours-y donc, et laissons,
Devant le juste prix de tant de trahisons,
Pour rire entre ses dents, l'enfer crisper sa gueule !

(Yesouf sort, et la Duchesse, épuisée, se traîne de meuble en meuble pour regagner sa chambre).

Maintenant un recoin pour mourir toute seule !...

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente un grand salon sombre qui donne sur une échappée au fond, laissant apercevoir les vitraux illuminés d'une chapelle.

Au lever du rideau, les domestiques du palais traversent la scène deux à deux, dans l'attitude du recueillement et du deuil, tandis qu'un chant se fait entendre, accompagné par les accords mélancoliques de l'orgue.

La scène est dans une demi-obscurité.

SCÈNE I

LE CHŒUR, FERADINI, DOMESTIQUES.

LE CHŒUR

Dieu de justice et de bonté,
Toi qui juges, toi qui pardonnes,
Qui nous ravis ou qui nous donnes
La vie et la félicité,
Dieu de force et de charité,
Nous inclinons nos fronts devant ta majesté !

SOLO

Et toi, douce et sainte Madone,
Qui protèges toujours le cœur qui s'abandonne
A toi, dans sa simplicité,
S'il faut payer le prix de notre humanité,
Donne-nous la couronne
De l'immortalité !

LE CHŒUR

Dieu de justice et de bonté,
Toi qui juges, toi qui pardonnes,
Qui nous ravis ou qui nous donnes
La vie et la félicité,
Dieu de force et de charité,
Nous inclinons nos fronts devant ta majesté !

FERADINI

La majesté divine !... Hélas ! où nous en sommes,
On voit plutôt briller la lâcheté des hommes !
N'importe, amis, c'est bien ; allez tous prier Dieu
Pour celle à qui bientôt il faudra dire adieu ;
Car la pauvre Duchesse a peu de temps à vivre...
Allez prier, enfants ; allez, je vais vous suivre.

(Quelques domestiques entrent dans la chapelle; d'autres restent au fond, à causer entre eux).

Prier !... A-t-on le cœur de prier quand on voit
Tant de honte grandir où notre honneur décroît ?
Pauvre Toscane, hélas ! c'est toi la moribonde !
Toi qui ne ressens pas la blessure profonde
Que tu portes au flanc !...

(Un temps.)

Soit, nous verrons d'abord
Ce qu'on peut obtenir par un dernier effort :
Il faut que du bon droit la voix soit entendue ;
Et si la sainte cause est malgré tout perdue,
— Un juge est là qui pare à toute iniquité —
Nous en appellerons à la postérité...
A la postérité, la grande vengeresse !

(Il sort du côté de la chapelle, suivi des domestiques, moins deux qui allument les flambeaux. La scène s'éclaire. L'orgue et les chants continuent à se faire entendre. Le Duc et San Martino entrent par la droite, et les deux domestiques sortent.)

SCÈNE II

LE DUC, SAN MARTINO

LE DUC, continuant une conversation.

Véronique ? Ah ! pardieu, de tout ce qui m'oppresse,
Tu devrais bien savoir que c'est là, Dieu merci,
Ma dernière pensée et mon dernier souci !

SAN MARTINO

Vous êtes cruel, Duc ! De la pauvre blessée,
Toujours, vous eûtes, vous, la première pensée !

LE DUC

Enfin, comment va-t-elle?

SAN MARTINO

Ah ! bien mal, monseigneur.
Les médecins sont très inquiets ; par bonheur,
Ce calme étrange, après l'épouvantable crise,
A la fièvre possible en laissant moins de prise,
D'un mieux inattendu donne encor quelque espoir...
Jacques, faut-il vraiment que vous partiez ce soir ?

LE DUC

Tu le sais bien ! Déjà je devrais être en selle,
Tant ce Feradini me presse et me harcèle.
Beau moment, n'est-ce pas, pour paraître à la cour !
Heureusement qu'au moins le débat sera court.

SAN MARTINO

Vous ne nous offrez donc que bien peu d'espérance ?

LE DUC

Moi ? Je ne comprends rien à la persévérance
De ce naïf vieillard qui s'obstine, et qui croit,
En luttant, comme il dit, sur le terrain du droit,
Réussir à mater un envoyé de Rome,
Un grand Inquisiteur, un prélat !... Le pauvre homme !
Il devrait bien savoir, surtout qu'auprès des rois,
La palme écheoit toujours aux mains des plus adroits.
Il croit à mon crédit, il m'assiège, il m'obsède ;
Pour en finir plus vite, il faut bien que je cède :
Nous verrons cette nuit le Grand Duc Ferdinand...
Mais, j'y pense, il devrait être prêt maintenant.

SAN MARTINO

Le comte ? il est allé prier à la chapelle.

LE DUC

C'est le comble à présent, s'il faut qu'on lui rappelle
Les projets sur lesquels il a tant insisté.
Préviens-le que j'existe ; et qu'il est invité,
Sur l'heure, à me rejoindre au grand salon d'attente.

(San Martino sort du côté de la chapelle.)

SCÈNE III

LE DUC, seul.

Seul enfin !... respirons !... Ah ! quel démon me tente
De m'enfuir, en laissant ces deux malencontreux,
Le comte et son savant, se débrouiller entre eux !

Pourtant non... j'aurais tort ; auprès de la justice,
Je pourrai recueillir peut-être quelque indice
Touchant l'horrible fin de la pauvre Stella.
Chère et naïve enfant, mourir comme cela,
Egorgée, à vingt ans ! et, pensée effroyable !
Par son frère, dit-on !... Voyons, est-ce croyable ?
Il n'eût pas fait cela pour tout l'or du Pérou...
Mais alors qui... Comment ?... C'est à devenir fou !

(Yesouf paraît à droite, et se dirige du côté de la chapelle, très accablé et la tête cachée dans ses deux mains.)

SCÈNE IV

LE DUC, YESOUF, *puis* BERNARDO

LE DUC

Ah ! ce Maure !... Il s'en vient narguer ma tolérance
Sans doute... Mais, au fait, il était à Florence
Hier au soir... et pas seul !... Pour ne rien négliger,
Malgré tout mon dégoût, je veux l'interroger.
Yesouf !

YESOUF

Altesse ?

LE DUC

Approche, et réponds sur ta vie :
La Duchesse est sortie hier ; tu l'as suivie ?

YESOUF

J'avais ordre, Seigneur, de l'escorter, plutôt.

LE DUC

Soit ! et tu l'as conduite... ?

YESOUF

A San Benedetto.

LE DUC

Et quittée ?

YESOUF

Au palais de San Giuliano, maître.

LE DUC

Et cette nuit ?

YESOUF

Signor, elle a voulu paraître
Parmi les conjurés.

LE DUC

Et puis après ? réponds !
Vous n'avez pas, je pense, hébergé sous les ponts !

YESOUF

Nous sommes retournés au palais.

LE DUC

Puis encore ?

YESOUF

Puis, nous sommes ici rentrés avant l'aurore.

LE DUC

C'est tout ?

YESOUF

Tout, monseigneur !

LE DUC, à part.

C'est bien ce qu'on m'a dit.
Tu dois pourtant mentir à plein gosier, bandit !

(Haut.)

C'est bien, laisse-moi seul... Ou plutôt non, arrête !
Vois à ce que le comte ait sa voiture prête ;
Puis, dis à Bernardo, qui sans doute s'endort,
D'apporter mon épée avec mon collier d'or.

(Yesouf sort.)

Il ment, j'en suis certain ! Il me trompe, l'infâme !...
Ah ! si je découvrais jamais... mort de mon âme !...

(On entend de nouveau l'orgue et les chants dans la chapelle ; le Duc écoute, les bras croisés sur sa poitrine.)

LE CHŒUR

Dieu de justice et de bonté,
Toi qui juges, toi qui pardonnes,
Qui nous ravis ou qui nous donnes
La vie et la félicité,
Dieu de force et de charité,
Nous inclinons nos fronts devant ta majesté !

LE DUC

Je sens comme un réseau funèbre qui m'enlace ;
Même leurs chants pieux, tout me navre et me glace ;
On dirait des accents qui sortent des tombeaux...
Partons ! je veux du bruit, la foule, des flambeaux !
A quoi bon se laisser gagner par la tristesse ?

(Bernardo apparaît à gauche, l'épée du Duc en mains, accompagné d'un autre domestique qui porte le coffret d'ébène, et qui reste un peu en arrière.)

BERNARDO, entrant.

L'épée et le coffret mandés par Son Altesse !

LE DUC, s'avançant rapidement au-devant de Bernardo.

A la bonne heure, donne !

(Il ceint son épée.)

Et les chevaux ?

BERNARDO

Sont là.

LE DUC

Bien ! mon collier alors ?

(Pendant que Bernardo se retire, le Duc s'approche du domestique resté dans l'embrasure de la porte, soulève le couvercle du coffret, et recule épouvanté.)

Ah ! grand Dieu, qu'est cela ?

(Le domestique s'enfuit en poussant un cri et en laissant tomber le coffret à l'entrée de la scène, mais de façon à ce qu'il soit dissimulé par le décor. A cet instant la Duchesse apparaît les cheveux défaits, sépulcrale dans sa toilette blanche.)

SCÈNE V

LE DUC, LA DUCHESSE, *puis* BERNARDO

LA DUCHESSE

Ne reconnais-tu pas cette tête si belle,
Jacque ?... Approche-toi donc ! embrasse-la, c'est elle !...

LE DUC

Elle ! ô dieux !

LA DUCHESSE

Oui ; prends garde au sang sur ton pourpoint !

LE DUC

Mais, ô foudre du ciel, je ne rêve donc point !

LA DUCHESSE

Non, tu ne rêves pas ; pourquoi donc ce vertige ?...
C'est elle, ta Stella ; caresse-la, te dis-je !

LE DUC

Horreur ! Ai-je compris?... Ah ! le monstre infernal !...

(Il tire son épée.)

LA DUCHESSE

Ah ! tu peux frapper, va ! cela m'est bien égal,
Puisque l'enfer m'attend, puisqu'il faut que je meure,
Que la mort vienne vite ou retarde d'une heure !

LE DUC

Mais c'est donc le démon que cette femme !

LA DUCHESSE

Non !
Non, Jacques, rien chez moi ne mérite ce nom.
Ce que tu vois n'est pas d'un démon ni d'un ange,
Jacques ; c'est simplement ta femme qui se venge.

LE DUC, désespéré et laissant tomber son épée.

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !...

(Il tourne sur lui-même, et s'affaisse la tête sur une table, en éclatant en sanglots convulsifs.)

LA DUCHESSE

J'ai donc enfin mon jour !...
Je mourrai sans regrets puisqu'il pleure à son tour !...
Jacque, écoute-moi bien : Ma torture est finie ;
Mes tempes ont déjà des moiteurs d'agonie ;
Mais avant de briser notre dernier lien,
Je veux te dire un mot, Jacque, écoute-moi bien !
Tu voudras vainement me maudire avec rage ;
Tes remords te crieront : Ce crime est ton ouvrage !
Jacques, je t'adorais ; j'aurais joyeusement
Bravé la mort au sein du plus cruel tourment
Pour t'épargner un pleur, une larme éphémère,
Quand tu ne m'épargnais pas une goutte amère !
Un nuage à ton front me faisait sangloter ;
J'aurais pour ton sourire... Oh ! oui, sans hésiter,
Sacrifié mon rang, mes trésors et ma vie !
Mon rêve le plus cher n'avait point d'autre envie
Que ce bonheur sans nom, ce bonheur surhumain
De vivre dans ton ombre et ma main dans ta main.
Pour un mot d'amitié, pour la caresse même
Qu'on ne refuse pas au pauvre chien qu'on aime,
Malgré ce que le monde eût pu dire de nous,

Jacques, j'aurais voulu te servir à genoux !
Et, tiens, même à présent qu'un effroyable crime
A mis entre nous deux des profondeurs d'abîme,
Et que tes trahisons me damnent sans retour,
Si je me meurs, c'est moins de haine que d'amour !
Et toi, pour me payer de tant d'idolâtrie,
Accablant de dédains ma jeunesse flétrie,
Froidement, sans remords, sans honte et sans pitié,
Tu m'as broyé le cœur tout sanglant sous ton pié !
Beaux rêves d'avenir, visions charmeresses,
Fleurs des premiers amours et des saintes tendresses,
Tu m'as tout pris du cœur pour tout jeter au vent !
Tu m'as fait blasphémer même le Dieu vivant,
Insensible à mes cris et sourd à mes prières.
Alors je n'ai connu ni respects ni barrières,
L'affolement au cœur, le délire au cerveau,
Comme un voleur de nuit, Jacques, comme un bravo,
J'ai forcé des verrous, soulevé des tentures ;
Et j'ai vu, l'âme en proie à toutes les tortures,
J'ai vu ce beau front-là se rouler sur ton sein...
Que fallait-il de plus pour faire un assassin ?
Toi parti, saisissant cette prostituée...

LE DUC, se redressant désespéré.

Tu l'as tuée ?

LA DUCHESSE

Oh ! non, c'est toi qui l'as tuée !...
Et sa tête est tombée aussi... sous ton couteau !...
Oui, Jacque !... Et garde-la, c'est mon dernier cadeau !
Il me coûte bien cher, la perte de mon âme !
Mais, l'enfer, après tout... l'enfer...

LE DUC, interrompant.

Infâme ! Infâme !

LA DUCHESSE, poursuivant !

Avec tous ses bourreaux, non l'enfer, en effet,
Jamais ne me fera le mal que tu m'as fait...
Ah ! juste ciel, j'étouffe !...

(Elle s'affaisse sur le divan.)

LE DUC

Eh bien, bête féroce !
Puisqu'à ton gré l'enfer n'est point assez atroce
Pour te faire expier ton crime dignement,
Je vais faire l'essai d'un autre châtiment !
Holà ! quelqu'un !...

LA DUCHESSE, râlant.

Démons, abrégez ma souffrance !...

(Elle s'évanouit.)

BERNARDO, entrant.

Altesse, le signor Podestat de Florence !

LE DUC

Le signor Podestat ! c'est l'envoyé de Dieu !
Qu'il entre !...

(Le Podestat entre suivi de gardes. Yesouf entre par le fond, s'approche de la Duchesse qu'il contemple douloureusement, puis il va s'appuyer sur une colonne à l'écart. Pendant ce temps, l'orgue a repris le motif du commencement, et ne s'arrête qu'au moment où San Martino entre.)

SCÈNE VI

LE DUC, LA DUCHESSE, SAN MARTINO, YESOUF, LE PODESTAT, DOMESTIQUES ET GARDES, *puis* FERADINI

SAN MARTINO, entrant.

Le signor Podestat en ce lieu !...

(Apercevant la Duchesse.)

O ciel !...

(Il court s'agenouiller auprès d'elle.)

LE PODESTAT, une bourse à la main.

Que Monseigneur me pardonne si j'ose,
Pour remplir un devoir que ma charge m'impose,
L'interroger au nom des lois et de l'Etat...

LE DUC

Interrogez, signor.

LE PODESTAT

Un horrible attentat
Vient de faire à Florence une pauvre victime.
Or le guet a trouvé, sur la scène du crime,
Cette bourse portant votre devise en or :
La reconnaissez-vous ?

LE DUC

Sans hésiter, signor.
J'étais là cette nuit moi-même ; et cette bourse
Fut laissée à quelqu'un qu'on disait sans ressource.

LE PODESTAT

Il suffit ; nul secret ne reste à révéler :
Le monstre aura tué sa sœur pour la voler !

(Il salue et se dispose à sortir.)

LE DUC

Arrêtez ! ce serait un crime de me taire :
L'assassin de Stella Sforzi n'est pas son frère...
C'est...

(La Duchesse fait un effort pour se soulever, regarde autour d'elle avec égarement, et retombe sur le divan, au moment où Angiolino apparaît et se précipite dans ses bras.)

SCÈNE VII

LES PRECEDENTS, ANGIOLINO, *puis* FERADINI

ANGIOLINO

Ah ! maman ! maman !...

(San Martino se lève et passe de l'autre côté du divan pour soutenir la mourante.)

YESOUF, à voix basse en s'approchant du Duc.

Monseigneur, votre fils...
Vous le déshonorez !...

LE DUC, exaspéré.

Ah ! par le crucifix !
Tu me défierais, toi !...

LE PODESTAT

Le coupable peut-être ?...

LE DUC, accablé.

Non !... hélas !...

YESOUF, s'avançant vers le Podestat.

Si, Signor ! si vous voulez connaître
L'unique et véritable assassin, le voici !

(La Duchesse pousse une exclamation suprême, et serre convulsivement son fils dans ses bras. Yesouf s'agenouille devant elle, et lui baise la main.)

LA DUCHESSE, lui montrant Angiolino.

Pour la deuxième fois tu le sauves, merci !

(A Angiolino, montrant Yesouf.)

Vois cet homme, ô mon fils !... Victime expiatoire,
D'autres le maudiront... Toi, bénis sa mémoire !
Tu lui devais la vie...

(Bas.)

Il va mourir pour toi !

(Elle entre en agonie.)

Ah ! ciel !... la mort !... Mon Dieu, pardonnez-moi !

(Elle meurt.)

LE PODESTAT, montrant Yesouf aux sbires.

Gardes, liez les mains à ce monstre sans âme !

LE DUC

O châtiment !... devoir l'honneur même à l'infâme !...

(On entend un grand bruit et des clameurs à l'extérieur.)

LE PODESTAT

Allons !... quel est ce bruit ?...

FERADINI, entrant.

C'est Galilée aux fers
Qui s'en va demander justice à l'univers !

RIDEAU

FIN

TABLE

DES

ÉPAVES POÉTIQUES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE

DE

VERONICA

TABLE DES MATIÈRES

PS
9461
R43A6
1908

Fréchette, Louis Honoré
Épaves poètiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 05 20 11 003 0